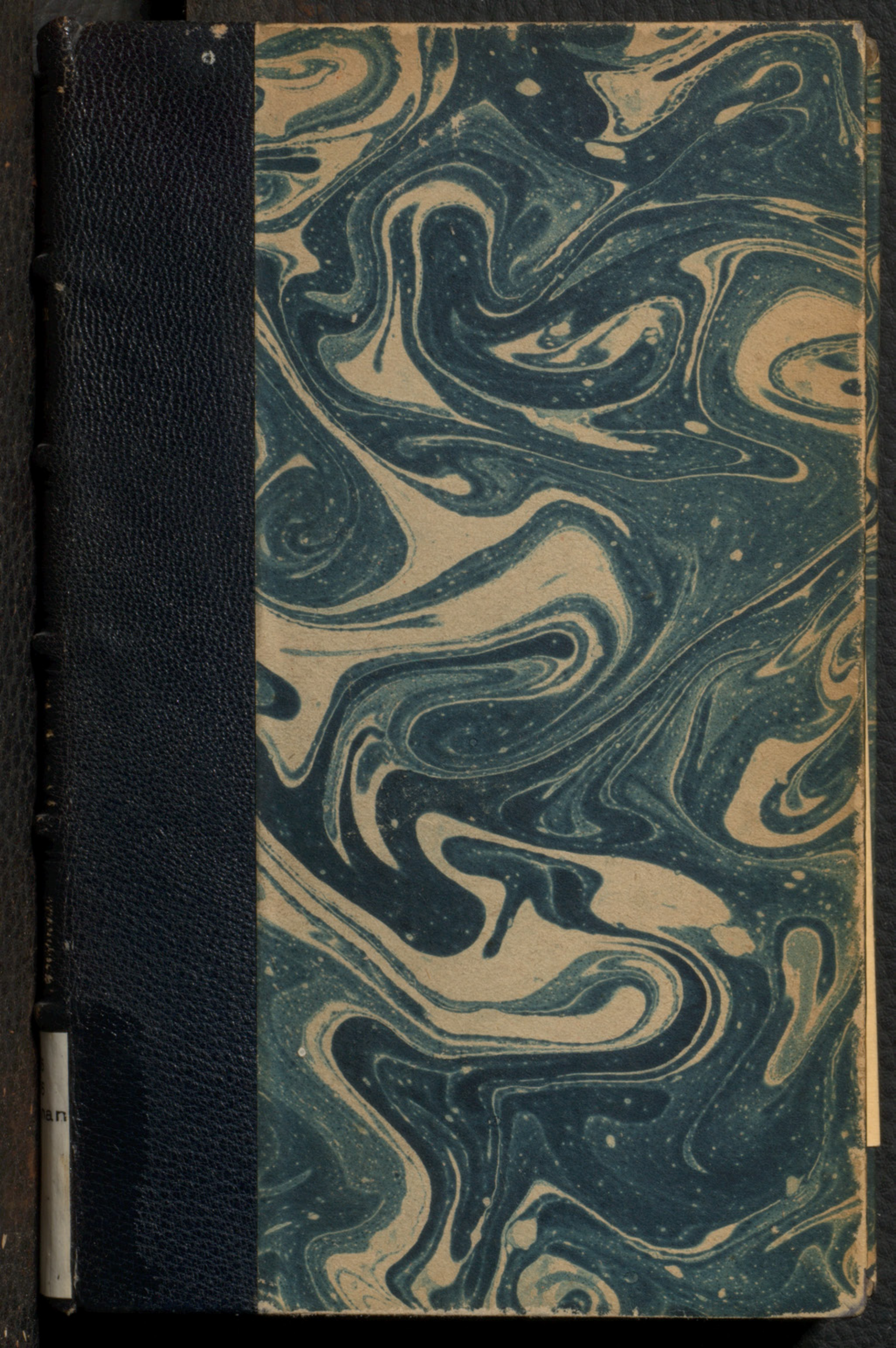
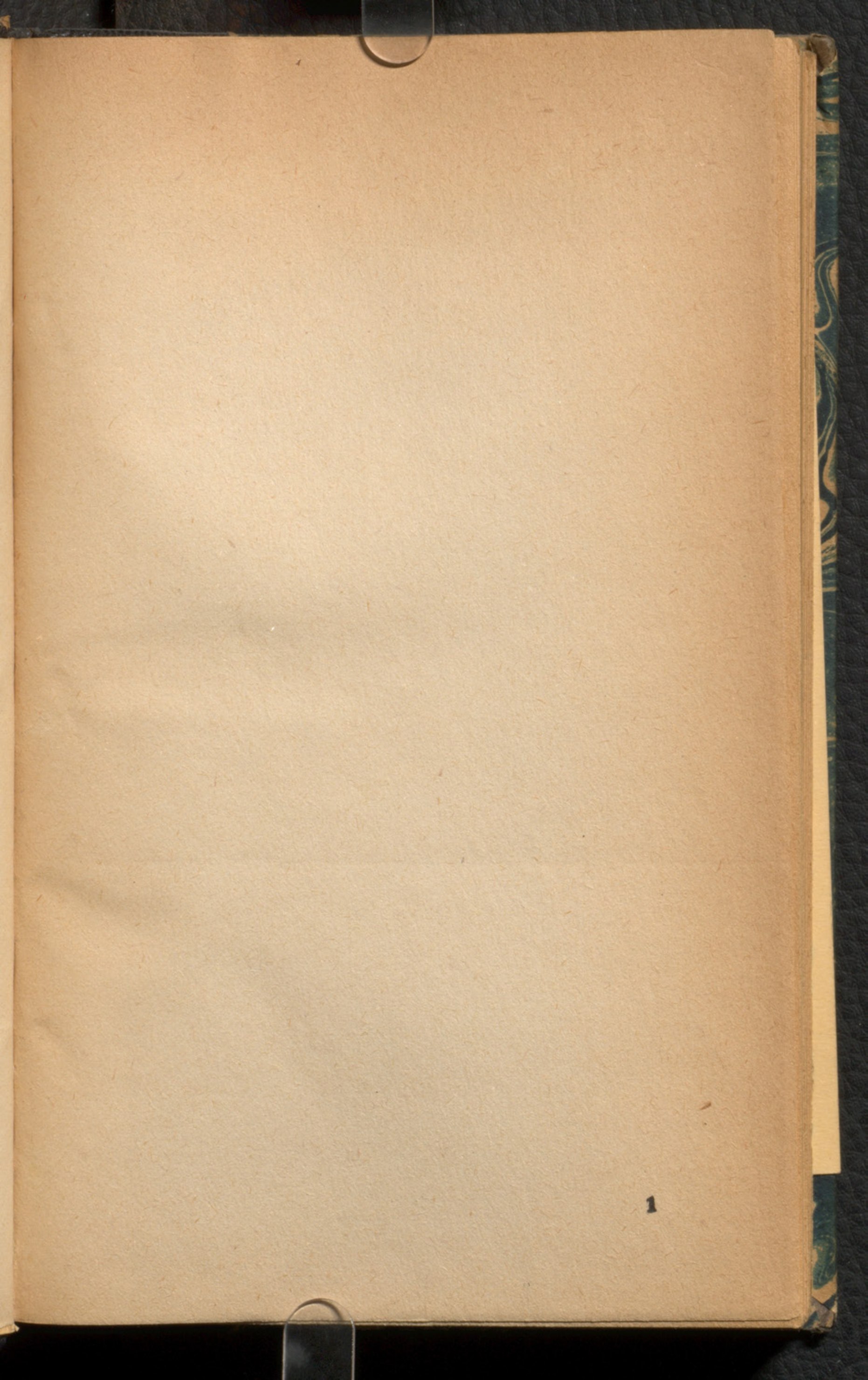



McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY





1

COEUR IMBÉCILE

DU MEME AUTEUR :

ROMANS

Entente Cordiale (Flammarion).
La Maîtresse au cœur simple (Flammarion).
L'Amour interdit (1re édition, Flammarion; 2e édition, Ferenczi).
Le Passé des autres (Flammarion).
La Femme sans péché (1re édition, Flammarion, 2e édition, Nouvelle Revue Critique).
L'Amour et les soupçons (Flammarion).
Le Sang qu'elle n'avait pas versé (Flammarion).
Le Baiser de Satan (Flammarion).
Les Destins sont solidaires (Flammarion).

CRITIQUE

Manifeste du roman populiste (La Centaine).
Populisme (Renaissance du Livre).
Les Dernières nouvelles de Mérimée (Champion).

Enquêtes sur Baudelaire (Crès).

Les Traducteurs d'Edgar Poe en France (Presses Universitaires).

Edgar Poe et la Critique française (épuisé).

Edgar Poe et les Poètes français (Nouvelle Revue Critique).

Sir Walter Raleigh (Renaissance du Livre).

Sir Francis Drake (Renaissance du Livre).

La Vie d'Oscar Wilde (Nouvelle Revue Critique).

THÉATRE

Le Souffle sur la Flamme, 3 actes (Compagnie des Jonchets).

Le Sacrement, 4 actes (Théâtre Denfert-Rochereau).

TRADUCTION

Mon Avion et Moi, par Charles Lindbergh (Flammarion).

Léon LEMONNIER

CŒUR IMBÉCILE

ROMAN



EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE
11, Rue François-Mouthon, Paris (XVe)

I

Quatorze ans plus tôt, quand Emile Pinjon, au moment de son mariage, était venu occuper un petit logement de deux pièces dans l'impasse Saint-Augustin, elle n'avait pas l'aspect qu'il lui voyait aujourd'hui. Il y avait alors des Italiens dont les fils jouaient nu-pieds la moitié de l'année. Parents et enfants avaient disparu, pour être remplacés par des Alsaciens propres, méticuleux, qui tenaient leurs fenêtres fermées d'un bout de l'année à l'autre.

Les Russes qui habitaient au coin de l'impasse, y fabriquaient encore de petits pains que l'un d'eux, au visage hargneusement noble et scientifiquement tondu, allait livrer en ville avec un triporteur. Mais ils ne couchaient plus tous, hommes et femmes, à même le plancher, à la chaleur du four. Ils logeaient dans un hôtel voisin, et ils avaient loué, à côté du fournil, une autre pièce dont ils avaient fait agrandir la porte, et qui leur servait de garage et de resserre.

D'autres changements encore étaient survenus.

L'impasse était autrefois fermée par une clôture de bois, derrière laquelle se trouvait un chantier de pierres de taille; de sa fenêtre, M. Pinjon, par les jours chauds d'été, aimait à voir étinceler les blocs équarris, entourés d'un halo de lumière, qui amollissait leurs arêtes.

Mais un beau jour, les pierres disparurent, et ce fut, dans l'impasse, une curiosité générale qui se satisfît comme elle put. Depuis longtemps, on annonçait que la Ville et différentes sociétés avaient acheté ce terrain vague pour y élever des constructions. Le jour était-il venu? De grands travaux étaient en cours dans les environs de la Porte de Saint-Ouen. On agrandissait l'Hôpital Bichat, on ouvrait de nouvelles voies d'accès vers la Porte même. L'impasse aux vieilles maisons allait-elle disparaître? Pinjon et sa femme étaient pleins d'angoisse. On disait que la Ville indemnisait largement ceux qu'elle chassait, qu'elle leur offrait des logements neufs et quasi-luxueux, mais rien ne rassurait M. et Mme Pinjon, fort attachés à leur étroit logement.

Ils le soignèrent dès lors avec plus d'affection que de coutume. La cuisine, étroite comme un couloir et qu'encombrait la hotte de la cheminée, reçut trois casseroles neuves, en aluminium de bonne qualité. La salle à manger qui servait aussi de chambre à coucher, eut sa table gratifiée d'un tapis neuf, en toile cirée, orné de bouquets de cerises.

Mais ces offrandes n'arrêtaient point la mar-

che du destin. La vieille masure, restée dans un coin du terrain vague, était rasée, et son figuier, dont les larges feuilles claquaient au vent par les soirs de bise, était jeté sur le fumier, dépouillé par les garnements, qui offrirent les feuilles aux filles pour qu'elles s'en fissent des tabliers et des chapeaux.

La clôture de bois, constamment arrachée par les clochards et les amoureux, fut renouvelée et rehaussée. Un jour, on vit arriver un camion chargé de ces barres de fer qui annoncent le béton armé.

Dès lors, les travaux allèrent bon train. A six heures et demie, les voitures arrivaient à grand tapage et déchargeaient des barres sur le terrain. A sept heures et demie, le coup de sifflet du contre-maître ouvrait le concert des bruits: pelles à vapeur qui creusaient la terre ainsi que des cuillers géantes; hautes grues carrées et transparentes qui élevaient des poutres d'acier balancées au vent. De temps à autre, le grincement d'une lime irritée, coupait le martèlement venu de tous les coins, incompréhensible à force d'être partout présent.

Et les bâtiments s'élevaient. Ce n'avait d'abord été que de vastes cages enfoncées dans le sol; bientôt, on vit sortir de terre et se dresser le squelette d'un immeuble énigmatique, sans façade et sans cour. Telles des verrues sur un visage, des balcons apparurent, dessinant la façade, montrant l'orientation probable de la rue nouvelle. Dans les murs, les trous réguliers et noirs.

dont on ne savait s'ils étaient grotesques ou sinistres, devinrent plus aimables en revêtant leurs croisées. Et pourtant, ce bâtiment, à mesure qu'il prenait un aspect plus familier, devenait chaque jour plus menaçant : prêt à accueillir des humains, il allait détruire, à ses pieds, ces vieilles maisons où les cabinets sentaient mauvais, mais où tout le monde avait droit à la lumière du soleil.

Mme Pinjon s'attristait à la pensée de quitter son impasse, fût-ce pour avoir une salle de bains dont elle était bien résolue à ne point se servir, car elle trouvait largement suffisante la bassine où Pinjon et elle se lavaient les pieds chaque dimanche.

Comme une âme en peine, Albertine errait constamment dans le chantier, dont les ouvriers la chassaient par des propos joyeux et égrillards. Elle s'ennuyait comme on peut le faire dans un train qui va partir; malgré ses efforts pour embellir son logement, elle se savait condamnée à le quitter; et elle n'arrivait pas à aimer par la pensée l'appartement qu'elle ne connaissait pas encore.

Pour échapper à l'obsession, elle fit placer une pancarte chez le boulanger, où Pinjon, de sa plus belle ronde, avait écrit : « Femme active et propre demande heures de ménage; prix modérés, respect exigé ». Mais personne ne vint demander Mme Pinjon. Elle retourna dans deux ou trois familles qui l'avaient employée à son arrivée dans l'impasse, et qu'elle avait quittées,

au bout d'un an ou deux, quand les appointements de Pinjon avaient été augmentés. Mais personne ne voulut la reprendre; certaines femmes lui gardaient rancune de son abandon, d'autres étaient habituées à une nouvelle figure, d'autres enfin avaient dû se résigner à faire leur manage elles-mêmes.

L'obsession grandit en elle; elle ne se contenta plus de rôder dans le chantier, elle s'efforça de parler avec tout le monde pour avoir des renseignements, sur la date où l'impasse serait détruite, sur les locaux que l'on attribuerait aux expulsés. Elle interrogeait les architectes, les entrepreneurs, et surtout ces mystérieux « gens de la Ville », dont personne ne connaît au juste les attributions, mais dont on sait qu'ils sont puissants.

Un beau soir, quand Pinjon rentra du bureau, elle lui annonça à brûle-pourpoint :

— Tu sais, j'ai trouvé une place de concierge dans un des immeubles que l'on est en train de construire.

Il ôta son chapeau et, de surprise, le garda à la main.

— Mais je croyais que tu avais horreur de ces grandes bâtisses.

Elle répondit d'un ton sec :

— Justement.

Le mot étant péremptoire, Pinjon accrocha son chapeau sans rien dire; il pensait : « Toutes les femmes sont incohérentes; cette pauvre Albertine est en train de faire comme Gribouille. »

Mais il n'osa pas résister, et il fit aussi bien. Albertine obéissait à la loi des femelles, qui est de s'adapter, alors que la stupidité et l'obstination des mâles les poussent souvent à résister et à se faire tuer sur place. Albertine, redoutant le monstre, était allée au-devant de lui, l'avait caressé, lui avait offert de le servir. Au lieu d'être une locataire que l'on loge n'importe où, elle participerait, dans la mesure de son rang social, à l'autorité souveraine qui avait édifié ces hauts bâtiments pleins de menaces.

Tout en n'osant rien dire, Pinjon rumina dans sa tête de sombres projets pour empêcher sa femme d'accomplir son dessein. Il se sentait humilié dans son orgueil de bureaucrate : « Je ne veux pas être, pensait-il, le mari de la concierge ». Il s'en ouvrit à un copain, Max Ranson, en qui il avait toute confiance. Celui-ci, au lieu de rire comme Pinjon le croyait, se montra au contraire plein d'admiration :

— Ben, mon vieux, t'en as une veine... Logé pour rien... Je voudrais bien être à ta place.

Et c'est ainsi que Mme Pinjon, en la quarante et unième année de son âge, devint concierge dans un immeuble neuf, au quartier des Grandes-Carrières. Pour elle et son mari, la vie jusque-là avait été fort simple. Quand ils s'étaient rencontrés, à la fête des Batignolles, elle était bonne dans un quartier riche et il était comptable à la quincaillerie Bourienne, avenue de Saint-Ouen. Ils se marièrent presque tout de suite, et leur années de ménage ne furent marquées que

par des événements extérieurs à eux-mêmes, par les aventures survenues aux autres et qui, le soir, avant de gagner le bonheur du lit, entretenaient la conversation des époux.

Ce fut d'abord Marcel Coutrot, le fils du bonnetier voisin de la quincaillerie Bourienne, qui enleva la demoiselle de magasin de son père ; cette affaire-là s'arrangea et se termina par un mariage. Puis, ce fut le malheur de Mme Martin, qui habitait sur le même palier que les Pinjon, au second étage; elle perdit d'abord sa fillette et vit ensuite son mari s'enfuir avec la jeune fille du dessus.

Pinjon fut touché davantage par le chagrin de son patron, M. Bourienne. Celui-ci s'était retiré en Limousin et sa femme, de vingt ans plus jeune que lui, l'avait quitté pour suivre le neveu qu'il traitait comme un fils. Dans l'impasse même, avait eu lieu une autre tragédie, celle de la vieille Mme Mirault, si fière qu'elle ne tenait de conversation avec personne, si bien élevée pourtant qu'elle saluait tout le monde. La pauvre dame avait perdu ses deux enfants; la fille, qui était actrice, mourut, disait-on, chez une avorteuse ; le fils, qui écrivait des pièces de théâtre, s'était tué d'un coup de revolver, à la troisième fenêtre de l'appartement du premier, juste en face.

Témoin de ces catastrophes, Pinjon goûtait d'autant mieux son bonheur, et appréciait sa chance. Il avait su, du premier coup, trouver la femme qui lui convenait, sa compagne pour toute la vie, et il plaignait, non sans un sens

intime de supériorité, les amants malheureux que la passion mène à leur perte.

Un seul événement eût pu avoir quelque importance pour lui; le départ de M. Bourienne, dont le successeur installa un comptable qu'il connaissait; mais Pinjon, à la fin de son mois de congé, trouva une place dans une compagnie d'assurances, rue La Bruyère, dirigée par M. Jean-Claude Blondel, jeune homme gras et blond qui ne taquinait point ses employés.

Ainsi quatorze années se passèrent. M. Pinjon n'était guère changé; il avait pris un peu de ventre, ses cheveux ne formaient plus, sur sa tête, qu'une mince rivière transversale, mais ils étaient restés noirs. De même, Albertine n'avait point vieilli. Il s'était aperçu, à l'état civil, qu'elle avait quatre années de plus que lui. Mais elle était de ces femmes à forte charpente qui semblent grosses quand elles sont jeunes et qui jamais ne prennent de graisse.

II

M. Pinjon, se sentant ce soir-là plus allègre que de coutume, résolut de faire le tour par la place Clichy. C'était un de ces jours de faux printemps comme il en vient quelquefois en février; il était plus de six heures, la nuit était tombée, et pourtant, dans les rues abritées du vent, l'air restait tiède. Personne d'ailleurs ne semblait s'en apercevoir autour de M. Pinjon, sauf peut-être, les filles debout au coin d'un passage sombre. Les enseignes des hôtels s'allumaient et s'éteignaient, selon un rythme multiple et saccadé, comme si des papillons lumineux avaient voleté d'un côté à l'autre, prêts à repartir dès qu'ils s'étaient posés.

Ce fut un jeu de lumière qui ramena M. Pinjon à la conscience précise du lieu où il se trouvait, c'est-à-dire à l'endroit où le boulevard de Clichy fait un angle brusque pour gagner la place. Tout près de lui, la façade du Gaumont-Palace était éclairée faiblement d'une lueur verdâtre d'aquarium; mais au-dessus du fronton, de gran-

des lettres blanches, en un pointillé gigantesque, annonçaient le spectacle et la vedette. Juste en face, le Lycée Jules Ferry, massif comme une forteresse, ne laissait voir de lumière à aucune de ses grandes fenêtres. M. Pinjon pensa :

— Tout change. On a reconstruit le Gaumont-Palace, parce que le peuple est plus exigeant qu'autrefois pour ses plaisirs. On a agrandi le Lycée Jules-Ferry, parce qu'il faut maintenant que les filles s'instruisent et travaillent comme les garçons... Rien n'est plus comme naguère encore...

Il ne poussa pas ses pensées plus avant; une fierté secrète chantait en lui : « Moi seul suis resté fidèle à mon amour »; mais il eut au cœur un petit pincement : « J'ai pourtant cédé à ce qu'ils appellent le progrès, puisque me voilà installé dans un de leurs immeubles à confort moyen ».

Comme il n'aimait point réfléchir, il fit demi-tour sur lui-même et contempla le ruissellement multicolore qui tombait le long du dôme du Gaumont-Palace, en cascades changeantes. Quelqu'un le bouscula; il comprit que son besoin de contempler autre chose que le pavé était intempestif, et il reprit sagement son rang dans la foule.

Aucun de ces gens ne pouvait apprécier combien il était heureux. Ils étaient tous comme lui-même six mois auparavant : maudissant le jour du terme, tonnant contre les propriétaires

et les concierges. Albertine avait été bien inspirée en se rangeant du côté des puissants.

M. Pinjon arrivait au bas de l'avenue de Saint-Ouen. Les boutiques flamboyaient, bien différentes de celles qu'il avait connues dix ans plus tôt. C'étaient alors de petites épiceries sombres, aux vitrines poussiéreuses, offrant timidement sur le trottoir un sac de lentilles, quelques légumes pêle-mêle et quelques harengs saurs dans une assiette ; en la regardant de près, on y voyait de longues craquelures jaunes, parce qu'elle n'était lavée qu'une fois par semaine, et qu'alors elle était si crasseuse qu'il fallait enlever l'émail avec la saleté.

Aujourd'hui, chaque boutique était transformée en une petite halle béant sur l'avenue. Plus de vitrines, aucune distinction marquée entre l'intérieur de la boutique et l'étalage; les pommes de terre croulaient en tas inépuisables, et les choux-fleurs, soigneusement rangés en cônes, se présentaient comme quelque immense grappe de ce réséda qui florissait jadis dans les romances populaires. A cette heure-ci, les queues tranchées montraient des cicatrices blanches dans la verdure pâle, et le tas entier était misérable comme une grappe picorée.

M. Pinjon tourna dans ce qu'il persistait à appeler l'impasse Saint-Augustin. En réalité, maintenant qu'elle était percée, elle avait pris le nom plus distingué de Villa Saint-Augustin. Les petites maisons d'un étage restaient encore debout à l'entrée, mais plus loin, se dressait le

grand immeuble dont Mme Pinjon était concierge, et plus loin encore, d'autres immeubles plus chics, où l'on entendait ronfler l'ascenseur.

M. Pinjon appuya sur le bouton qui faisait jouer la grand'porte vitrée, longea le couloir et entra dans la loge. Sa femme était assise sur le canapé qui se trouvait de l'autre côté de la table ronde. Elle était en train de lire le journal, et elle leva les yeux quand son mari entra. Il lui sourit, mais elle lui lança :

— Essuie donc tes pieds.

— Ma chérie, il ne fait pas humide dans la rue.

Elle haussa les épaules et posa son journal à côté d'elle :

— Comme si je n'avais pas assez de mal à nettoyer ici. Toi, naturellement, tu n'as que les avantages de la situation, et c'est moi qui ai tout le tourment.

La joie de M. Pinjon tomba ; non qu'il prît de l'aigreur de se voir ainsi reçu; mais, son élan de tendresse coupé, il se sentait gauche et presque ridicule ; ce soir encore, comme tous les soirs de ces quatorze années, il aimait sa femme avec la passion égale des âmes fermées.

Il s'essuya sagement les pieds, contourna la table, et vint s'asseoir près de sa femme. Il allongea le bras autour des épaules d'Albertine, et sa main reconnut avec bonheur le toucher moelleux de cette chair dont il n'était point las; attirant sa femme contre lui, il la baisa aux lèvres goulûment. Elle se laissa faire, sans résis-

tance comme sans plaisir; ce baiser n'était point pour elle un gage de volupté; c'était un acte quotidien qui l'assurait matériellement de l'amour de son mari; elle était aimée depuis si longtemps qu'elle n'y pensait plus, mais ce baiser entretenait la conscience obscure qu'elle en avait, et qui lui était nécessaire.

— Je vais monter le courrier, Emile, dit-elle.

Pour le faire, elle attendait chaque soir que son mari fût rentré, car il ne fallait point laisser la loge vide; peut-être aussi le retour auprès d'elle de cet amour légal l'aidait-il à accomplir l'une des corvées les plus ennuyeuses de sa journée.

M. Pinjon la regarda partir; quand elle fut sortie, il la voyait encore : courte et dodue, avec sa taille serrée à l'ancienne mode. Un frisson d'aise passait dans tout le corps de M. Pinjon en pensant à cette chair délicatement plantureuse.

III

Les Pinjon, depuis six mois, voyaient bien des figures nouvelles. La première personne dont ils firent la connaissence, ce fut, de toute nécessité, le gérant, M. Mélèze.

C'était un vieillard excentrique et allègre. Il portait généralement une jaquette qui lui descendait assez bas car il était petit; son chef s'ornait de ce chapeau de feutre en forme de cône tronqué, qui s'appelait jadis un cronstadt. Il portait toujours des lavallières bleues à pois blancs, certaines qu'il nouait lui-même, d'autres dont il attachait le nœud tout fait par un élastique ingénieux.

Son visage était si blanc que la moustache rare s'y remarquait à peine; ses mâchoires, quand il parlait, remuaient lentement, avec pourtant de brusques détentes pour se refermer, comme si elles voulaient retenir leurs fausses dents.

Il vivait en célibataire dans un appartement du rez-de-chaussée sur la cour, juste derrière la loge. Les meubles en étaient anciens et vermoulus. Les murs se couvraient de gravures, car il collec-

tionnait les reproductions de moyens de transport en commun : caricatures de Daumier, épures de locomotives désuètes à long col, chromos représentant de vieilles pataches, pages de journaux coloriés illustrant les premiers terrassements du métro.

On disait aussi qu'il était porté sur les femmes. Du moins, ce fut Mlle Mathilde Sandrani qui l'affirma, un jour, à la concierge. Mlle Sandrani habitait au premier sur la cour, en face de l'appartement de M. Mélèze. Car derrière l'immeuble de la rue il y en avait un second, séparé du premier par ce qu'on appelait la cour, et qui était en réalité un puits rectangulaire au fond duquel le soleil ne pénétrait guère qu'à midi, et pendant six mois de l'année.

Mlle Sandrani n'était plus toute jeune; elle avait peut-être trente-cinq ans et quelques fils blancs s'apercevaient dans ses cheveux noirs et plats. Elle semblait toujours lasse, avec son visage blême recouvert de poudre blanche, mais sans fard, et son long corps dont les épaules se voûtaient insensiblement. Elle avait déclaré comme profession : artiste dramatique. Mme Pinjon n'avait donc pas été surprise de voir que la voiture de déménagement amenait des meubles peu nombreux et dont la plupart ne semblaient pas avoir d'usage précis. Il y avait certes une salamandre de belle allure mais trop grande pour les petites cheminées de l'immeuble, et d'ailleurs à peu près inutile, puisque M. Mélèze avait affirmé que le chauffage central fonctionnait

bien. Le meuble le plus compréhensible était un bureau de bois laqué rouge que le déménageur, presque aussi intrigué que la concierge, démonta sous ses yeux et dont la tablette, relevée, découvrit un miroir, qui semblait le transformer en coiffeuse.

Mme Pinjon voyait passer quelquefois Mathilde Sandrani avec une grande cape et un feutre d'homme; mais le plus souvent elle portait un tailleur noir de modèle courant.

Ce matin-là, vers onze heures et demie, Mme Pinjon vit entrer dans sa loge Mlle Sandrani, vêtue d'un peignoir et les pieds nus dans des sandales de cuir :

— Dites donc, madame Pinjon, ça ne vous ferait rien d'aller me chercher un demi-litre de lait? L'épicière a oublié de m'en apporter ce matin, et si je sors sans avoir rien pris, la tête me tourne.

Elle était plus blême encore que Mme Pinjon ne l'avait jamais vue; mais la concierge se rendit compte que ce devait être son teint normal, à cette heure du jour, alors qu'elle venait de se lever. Mlle Sandrani tendait son broc à Mme Pinjon qui, intimidée et d'ailleurs fidèle à ses anciennes habitudes de bonne à tout faire, n'osa pas refuser de le prendre.

— Alors, vous allez me garder ma loge, mademoiselle?

— Bien sûr, ne vous inquiétez pas.

Mlle Sandrani, restée seule dans la loge, s'assit à la table ronde et, pour se distraire, prit le

classeur où Mme Pinjon rangeait les lettres de la journée, avant de les monter le soir. Elle n'eut pas le temps de les examiner, et elle dut les replacer vivement. La porte de la loge s'ouvrait; M. Mélèze, passant la tête, parut interloqué :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, Mme Pinjon n'est pas là?

— Elle est partie faire une course pendant que je garde sa loge.

— Ce n'est pas réglementaire, dit le vieillard en souriant, mais je ne saurais en vouloir au hasard heureux qui me permet de causer quelques instants avec vous.

Il ôta son tronc de cône, le posa, les bords en l'air, puis s'assit en face de la femme; et de son ton le plus aimable :

— Alors, vous vous plaisez dans votre appartement, mademoiselle Mathilde?

Elle tressaillit :

— Qui vous a dit mon prénom?

Il eut un sourire tranquille et supérieur, qui fit pétiller ses petits yeux :

— Mademoiselle, quand on est gérant d'un immeuble et que l'on a soi-même rédigé les promesses de location, on connaît l'état civil des locataires. Le nom intime d'une personne aussi charmante que vous ne saurait passer inaperçu auprès d'un homme comme moi, qui ne suis insensible à aucune forme de beauté.

Il s'arrêta et serra les mâchoires; avec ses lèvres rentrées et son menton saillant, il avait l'air d'un

vieux polichinelle. Mais un gérant est l'un des êtres les plus puissants sur cette terre, et Mathilde crut bon de le ménager. Aussi dit-elle, d'un ton vague qu'elle s'efforça de rendre aimable :

— Je suis flattée, monsieur, très flattée...

Il la regardait avec insistance et, par simple esprit sportif, elle lui rendit son regard. Ses yeux de velours noir rencontrèrent les petits yeux pâles dont les paupières clignotèrent; les regards se frôlèrent, puis s'évitèrent aussitôt.

— Ça, c'est un vieux coureur, pensa Mathilde.

Et Mélèze de son côté :

— C'est bien ce que je croyais. Elle a l'habitude des aventures et ne livre rien d'elle-même à première vue.

Mme Pinjon rentrait; elle posa sur la table le broc dont le couvercle vacillait, puis salua M. Mélèze avec empressement :

— Vous aviez quelque chose à me dire, monsieur Mélèze?

— Ce n'est pas pressé, je reviendrai.

Il prit son cronstadt, le posa sur sa tête légèrement en arrière et se frotta les mains; et d'un ton tranquille :

— Alors, c'est entendu, mademoiselle, je passerai chez vous cet après-midi, pour voir la petite installation.

Il s'approcha de la porte, sembla pivoter d'un mouvement contraire à celui qu'il lui imprimait et disparut aussitôt.

— Croyez-vous, dit Mathilde, ce vieux satyre...

Je lui ai pas du tout demandé de venir chez moi... Ah! les hommes...

— Non, c'est pas possible? demanda Mme Pinjon interloquée à son tour.

— C'est tout comme je vous le dis, chère madame... Mais il en sera pour ses frais.

Elle se leva, prit son broc de lait :

— Excusez-moi, dit-elle, je n'ai pas d'argent sur moi, je vous paierai cet après-midi.

Elle vit Mme Pinjon se renfrogner, ses lèvres s'entr'ouvrir, mais elle ne lui laissa pas le temps de protester. Elle ne voulait certes pas avoir l'air de s'enfuir ainsi qu'une débitrice honteuse et insolvable. Elle parla donc négligemment de ses relations parmi les artistes, poussa quelques soupirs en disant qu'elle regrettait Montparnasse où elle avait longtemps habité, mais qu'elle avait dû quitter à la suite de chagrins intimes. Mme Pinjon n'oubliait pas les vingt sous qu'on lui devait, mais n'osait pas en parler, et prenait des mines entendues quand Mathilde prononçait le nom de quelque peintre en déclarant qu'il était « un de mes amis les plus célèbres ».

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Pinjon, qui revenait du bureau pour déjeuner. Il salua Mathilde d'un grand coup de son chapeau de feutre, puis embrassa sa femme. Mathilde observait son nez pointu, ses dents apparentes de rongeur, sa moustache noire effilée; tout ce visage, appartenant à un autre, eût pu sembler rusé, mais parce que c'était le visage d'Emile Pinjon, il avait un air doux et confiant.

Mathilde se préparait à sortir sans un mot quand elle se ravisa :

— Croyez-vous, tout de même, hein, madame Pinjon?... Ce M. Mélèze!

Pinjon ouvrit des yeux surpris et sa femme le mit rapidement au courant. Il s'indigna; alors, Mathilde lui dit :

— Le plus fort, c'est que j'aurais vraiment besoin d'un homme pour m'accrocher mes tableaux... Mais je ne demanderai pas à ce vieux saligaud...

Emile avait mis la main affectueusement sur l'épaule de sa femme, et il ne répondit pas. Alors, Mathilde précisa sa pensée :

— Peut-être que vous pourriez me rendre ce service, monsieur Pinjon?

— Mais certainement, mademoiselle, ce soir, si vous voulez.

— Entendu. Je vous attendrai vers...

— Vers huit heures?

— Oui, c'est ça.

Mlle Mathilde Sandrani tendit la main à M. Pinjon, puis à Madame; et elle sortit sans oublier son broc de lait. Emile tapota la joue de sa femme :

— Eh bien, tu ne dis rien? Tu n'es pas jalouse que j'aille chez cette dame?

Albertine haussa les épaules :

— Ah! là, là, je suis tranquille... Si elle avait besoin d'un homme, elle en trouverait des plus beaux et des plus riches... Et sans même avoir la peine de se baisser pour les ramasser, encore.

Pinjon ne fut pas vexé; il prit sa femme par la taille et l'embrassa sous l'oreille :

— Tu sais bien, chouchoute, que je n'ai jamais aimé et que je n'aimerai jamais que toi.

Mathilde cependant avait traversé la cour et montait l'escalier en chantonnant.

IV

M. Mélèze étant allé, comme de coutume, déjeuner au restaurant, revint chez lui vers une heure et quart. Il passa devant la loge de la concierge en faisant résonner fièrement son parapluie sur les dalles, et il entra dans son appartement en attendant l'heure d'aller rendre visite à Mathilde.

Il n'eut pas un regard pour la grande armoire normande transformée en bibliothèque dans laquelle ses collections étaient rangées, par ordre chronologique (avec répertoire alphabétique des noms d'auteur) et il courut à sa salle de bains. Il était un peu congestionné, mais c'était sans doute plus à cause des plaisirs qu'il anticipait qu'à cause de ce surmenage sanguin que la digestion impose aux vieillards. Il regarda ses joues soigneusement rasées et remplaça la lavallière au nœud tout fait par une autre qu'il noua lui-même, avec deux belles coques bouffantes.

Puis, par raffinement, il ôta ses deux râteliers pour les laver soigneusement avec sa petite brosse à ongles. Pendant l'opération, il ne savait com-

ment tenir ses mâchoires; tantôt il les écartait, et la peau de ses joues rentrait comme s'il l'eût aspirée; et tantôt il les serrait, si bien que le bas de sa figure était réduit à la moue plissée de ses vieilles lèvres, que noircissait l'ombre de son nez.

Sa bouche étant redevenue gracieuse, il passa ses deux mains sur les cheveux rares qui dessinaient une raie sur son crâne comme à petits coups de pinceaux. Puis il vint se poster près de sa fenêtre, et il leva les yeux vers le premier étage.

La cour était sombre; déjà, quand M. Mélèze était rentré tout à l'heure, le ciel se couvrait, et le temps, doux depuis plusieurs jours, fraîchissait. Il tombait maintenant une pluie fine, qui faisait luire le mur, laissait sur les persiennes des traînées brillantes, rendait plus foncée la couleur des pierres d'appui, et faisait glisser, sur le fer des balcons, des reflets lunaires dans la nuit qui s'épaississait au fond du puits.

Les fenêtres de Mathilde ne se distinguaient en rien des autres, sauf par des rideaux d'un jaune qui devait être vif, mais auquel la pénombre donnait une intensité tragique.

S'impatientant de ne rien voir, M. Mélèze se retourna vers l'intérieur de la pièce. L'obscurité l'avait envahie, non point l'obscurité égale et reposante de la nuit, mais des lambeaux de cette ombre effilochée, qui se dépose comme une lie au fond des cours de Paris. M. Mélèze, se

sentant triste, alluma l'électricité et se prépara à reprendre son poste d'observation.

Il ne voyait toujours rien aux fenêtres de Mathilde. Si, affolée par la venue de M. Mélèze, elle avait décidé de s'enfuir? M. Mélèze la verrait passer dans la cour, et aurait vite fait de la rattraper.

Il venait à peine de s'asseoir de nouveau près de la fenêtre, quand il se rendit compte que, puisque l'appartement était éclairé derrière lui, il risquait d'être vu de Mathilde. De guetteur, il devenait guetté. La situation lui déplut, et il se leva. Il fit quelques pas dans la pièce, au son du haut-parleur que la jeune mariée de l'appartement voisin faisait fonctionner presque toute la journée. Puis, n'y tenant plus, il s'élança sur son cronstadt, le mit un peu en avant pour se donner l'air sérieux, prit à la main ses gants et sortit dans le couloir.

Il traversa la cour le plus rapidement qu'il put, mais la pluie lui chatouilla désagréablement le bout du nez. Ayant monté l'étage lentement pour ne pas être essoufflé, il sonna. Mathilde apparut dans une robe de velours noir, avec un col montant qui lui emprisonnait presque le menton, à la Sarah Bernhardt ; machinalement, M. Mélèze baissa les yeux, pour voir si la robe n'avait pas de traîne : mais elle s'arrêtait au-dessus de la cheville. Mathilde n'éclaira pas le couloir, et M. Mélèze se sentit soudain moins allègre, à voir ce visage blafard, et ce long corps maigre éclairé, à hauteur des épaules, par la

lumière rare qui pouvait franchir le carreau dépoli de la cuisine.

Sans un mot, avec un grand geste de la main, Mathilde fit entrer M. Mélèze dans ce qui était apparemment un studio-chambre à coucher, car un grand divan l'encombrait. Elle lui présenta un fauteuil d'osier, et s'assit en face de lui sur une chaise. Il faisait plus clair ici qu'au rez-de-chaussée, car la lie d'obscurité n'était pas encore accumulée jusqu'à la hauteur de la fenêtre.

— Mademoiselle, commença le gérant, je suis venu m'informer si vous vous plaisez dans votre appartement...

Il posa un coude sur l'appui du fauteuil, et Mathilde s'aperçut qu'il avait gardé son cronstadt à la main, dont le bord s'appuyait sur son genou. Elle se leva :

— Je vous demande pardon, monsieur, j'ai oublié de vous débarrasser...

Elle emporta l'objet dans le couloir et M. Mélèze, qui la suivit des yeux avec quelque attention, remarqua que le velours de la robe était blanchi au siège. L'instant où il fut seul lui permit de s'assurer du bout du doigt que sa lavallière bouffait toujours.

— Alors, mademoiselle, reprit-il, vous vous plaisez ici ?

Elle répondit d'une voix grave :

— Monsieur, je suis aussi heureuse que peut l'être une femme dans ma triste situation.

M. Mélèze, qui ne s'attendait pas à voir la

conversation tourner ainsi, fit un geste vague de sa main gauche, qui tenait les gants gris. Il n'eut pas le temps de placer une parole, car Mathilde s'attendrissait sur elle-même. Elle lui conta comment elle avait été, pendant de longues années, la secrétaire, « que dis-je, la secrétaire? la collaboratrice » d'un critique d'art, Robert Lemasle, « vous connaissez peut-être? » Elle rédigeait pour lui un certain nombre de ses articles, servait de secrétaire de rédaction et de manutentionnaire pour le *Nouvel Art*. Cette revue, qu'il avait fondée, vivait des subsides des marchands de tableaux, et d'autres ressources un peu moins avouables.

A cet endroit de la conversation, M. Mélèze essaya de parler de lui, de montrer qu'il était artiste et collectionneur; il fit une allusion discrète à une pièce rare qu'il venait de découvrir, un horaire de 1835; mais Mathilde n'y prêta pas attention, et M. Mélèze se tut.

La mélopée avait repris dans la pièce qui s'assombrissait. Mathilde avoua qu'elle était presque sans ressources. Elle se leva, fouilla les cinq tiroirs d'un chiffonnier de bois blanc et enfin présenta un papier à M. Mélèzèe :

— Voici mon dernier espoir.

M. Mélèze tira ses bésicles et les mit; mais la pièce était trop sombre et il ne put rien lire. Mathilde alluma l'ampoule, recouverte d'un abat-jour de soie outremer, balafré, sur un côté, d'une brûlure aux bords roussis.

— Vous pourriez peut-être fermer les volets, dit M. Mélèze.

Elle obéit sans répondre; les panneaux de métal claquèrent en se déployant, puis grincèrent sous la crémone. La fenêtre fut fermée avec un léger tremblement de vitres, qui s'harmonisait heureusement avec l'émotion de Mathilde.

M. Mélèze s'aperçut qu'il avait à la main une reconnaissance du Crédit Municipal.

— C'est une bague, le dernier souvenir de ma mère, dit Mathilde, et j'ai attendu la dernière minute pour l'engager... Ils m'en ont donné trois cents francs, mais elle en vaut trois mille... Si je trouvais quelqu'un qui pût me prêter une somme dessus...

M. Mélèze, prudemment, replia le papier. Mathilde continuait :

— Naturellement, je rembourserais très vite, car je ne voudrais pas voir disparaître ce dernier bijou de famille...

M. Mélèze toussota et prit son sourire le plus patelin :

— Mais pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à ce Monsieur... à ce grand critique d'art qui...

La voix grave reprit :

— Il m'a abandonnée pour une Anglaise horrible, qui a dix ans de plus que moi... Elle joue dans le jazz du *Gulliver*, à Montmartre... Si vous voulez la voir, c'est une curiosité...

M. Mélèze crut entendre la voix s'étrangler, défaillir d'émotion; peut-être la femme était-elle

sincère, du moins dans son dépit, sinon dans son chagrin. Elle ajouta :

— Je me demande comment elle le tient; par la coco, je ne vois que ça...

M. Mélèze ôta ses bésicles et les balança au bout de ses doigts :

— Si bien que vous ne pouvez pas vous adresder à lui ?

Il y eut un silence; Mathilde sentait bien qu'elle n'avait pas l'avantage; elle aurait dû se méfier, aussi : un gérant, c'est toujours un homme de loi, un roublard. Il demanda :

— Mais l'argent du terme que vous avez versé d'avance en entrant ici, c'est lui qui vous l'avait donné?

— Oui... Je ne sais d'ailleurs pas où il l'avait pris... Enfin, je veux dire, qui le lui avait donné...

M. Mélèze mit posément ses bésicles dans leur étui, qu'il glissa dans la poche de son gilet; il ne disait rien, mais Mathilde devina sa pensée :

— N'ayez crainte, pour les autres termes, je me débrouillerai...

Elle vit un sourire finaud sur les lèvres de M. Mélèze, et elle comprit qu'il pensait : « Comme vous essayez de vous débrouiller pour l'instant ». Aussi, elle corrigea :

— Je suis actrice, vous savez, et je suis en passe d'avoir un engagement dès la semaine prochaine...

M. Mélèze se levait ; elle tenta sa dernière chance :

— Remarquez, si je trouvais un honnête

homme qui consente à me prêter une petite somme sur ce papier, je ne demanderais pas grand'chose... Cinquante francs, mettons...

Le gérant gardait son air froid; cette façon d'indiquer son tarif était si ingénieuse qu'elle ne lui déplaisait pas; il ne l'appréciait pas en artiste, ou en homme de tact qui a pitié d'une femme; c'était une ruse d'affaires qu'il admirait et qu'il était content de déjouer.

Dans le couloir, il prit lui-même son cronstadt et le garda à la main pour s'incliner :

— Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Elle allait refermer la porte, quand il se ravisa et revint; elle eut un instant d'espoir.

— Bien entendu, mademoiselle, c'est à M. Mélèze que vous avez fait ces confidences... Le gérant ne s'en souviendra pas...

Il allait de nouveau s'éloigner, mais il se pencha encore vers elle :

— Tâchez tout de même de payer votre terme au jour voulu... Ça vaut toujours mieux.

Elle referma la porte en murmurant : « Quelle vache! »

V

Restée seule, Mathilde se déshabilla et passa un pyjama de tussor bis à ramages japonais, qui était du plus bel effet, mais se trouvait en série dans les grands magasins. Puis elle s'assit dans son fauteuil d'osier et fuma une cigarette. Etre à court d'argent ne lui procurait aucune humiliation, ni aucune souffrance ; elle avait l'habitude de se coucher, de temps à autre, avec des tiraillements dans l'estomac et l'espoir que le midi suivant lui apporterait une invitation dans un restaurant chic; il était sans exemple que, à son deuxième repas par cœur, elle n'eût point trouvé quelque gentleman généreux ayant horreur de manger seul.

Elle songeait à ses souliers, se demandant si elle en avait une paire qui fût suffisamment étanche pour la pluie qui menaçait de durer, lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement.

— Tiens, pensa-t-elle, c'est déjà le concierge. Je croyais qu'il viendrait plus tard.

Elle écrasa sa cigarette sur le bord du fauteuil d'osier, qui portait déjà bien des cicatrices brunes, et elle alla ouvrir. Elle se trouva en pré-

sence d'une jeune fille qui, petite de taille, redressait la tête avec coquetterie.

— Tiens, Sonia... Je ne pensais pas à toi aujourd'hui...

— Tu permets que j'enlève mon manteau et mon bonnet ? Il fait un temps à ne pas mettre un homme dehors.

— Tu n'as donc pas de parapluie ?

— C'est bon pour les femmes riches, dit Sonia en haussant les épaules... Et puis, à vrai dire, je préférerais une auto. Mais je ne désespère pas...

— Un parapluie, remarqua Mathilde sentencieuse, ça s'offre tout de même plus facilement.

Sonia Levinsky fit la moue et entra dans le studio. Elle était jolie, à cause de son teint frais; l'ovale de son visage était peut-être trop allongé; ses yeux rapprochés, comme enfoncés dans la racine épaisse du nez, révélaient sa race; mais ils étaient d'une couleur unique, qui trahissait le croisement slave, d'un bleu violet en plein soleil et qui, sous cette mauvaise lumière artificielle, semblait être le noir profond d'Israël.

— Je suis venue pour que tu m'offres le thé, dit Sonia.

— Tu tombes mal; j'avais justement l'intention de fumer mon paquet de cigarettes et de remettre à demain la recherche de la fortune.

— Part à deux, dit Sonia. Passe-m'en une.

Elle s'assit sur le divan, tandis que Mathilde reprenait place sur son fauteuil d'osier. Elles causèrent des chances possibles de trouver un engagement. Sonia, le matin même, s'était rendue

au Théâtre Pigalle, où l'on demandait une jeune première. Vingt candidates avaient passé tour à tour sur le plateau, devant un directeur et un metteur en scène qui bavardaient entre eux et n'écoutaient rien.

— On se demande pourquoi ils font passer des auditions, dit Sonia.

Mathilde dit avec nonchalance :

— C'est peut-être inscrit au cahier des charges.

— Non, dans les subventionnés, pas au Pigalle. Pour moi, c'est des vieux satyres et quand ils en trouvent une qui leur plaît...

Du bout des doigts, Mathilde enleva de sa lèvre un brin de tabac qui s'y était collé; et elle le jeta sur le plancher d'un geste qui signifiait que le monde est régi par des lois fatales, que tout objet abandonné à lui-même doit tomber, et que toute femme qui entre au théâtre doit tomber aussi. Elle se sourit à elle-même, heureuse de sa plaisanterie intérieure, et trop paresseuse ou trop jalouse de son bien littéraire pour en faire part à Sonia. Celle-ci dit encore :

— Hier, je suis passée au Studio de la Galette.

— Et les affaires de Dumas, ça marche?

— Il gagne un peu d'argent en ce moment, avec sa nouvelle pièce; mais il en a tant perdu avec celle de Lucien Mirault... Je me demande pourquoi il s'obstine à la jouer...

— Dumas? C'est un sentimental comme tous les hommes, et malgré les airs cyniques qu'il se

donne... Il couchait avec Madeleine Mirault, la sœur de l'auteur, qui avait créé le rôle, et elle est morte... Une sale histoire, je crois. Dumas a été plus touché qu'on n'a cru...

— Enfin, j'espère qu'il reprendra encore la pièce, puisqu'il n'y a que moi qu'il puisse supporter dans le rôle. Il me reproche d'être petite, ça, je n'y puis rien. Elle était grande, l'autre?

— Oui, je crois, je ne l'ai guère vue qu'à la générale.

— Mais il paraît que j'ai la voix qu'il faut...

— Tiens, en effet, tu as sa voix, grave et mordante...

La conversation tomba, puis reprit à bâtons rompus, entre les cigarettes. L'heure du dîner passa sans que les femmes s'en fussent aperçues. Soudain, on sonna.

— C'est vrai, dit Mathilde, c'est mon concierge qui doit m'aider à accrocher mes tableaux... Fais-le entrer, tu seras gentille... Moi, j'ai la flemme... Tu pourras rester un peu, et puis, tu t'en iras...

Sonia alluma l'électricité dans le couloir et ouvrit la porte. Pinjon se préparait à entrer, mais s'arrêta net :

— Je vous demande pardon, je me suis trompé de porte...

— Mais non, dit la voix de Mathilde, entrez donc.

Pinjon entra et s'inclina en souriant; ses dents larges et plates s'avancèrent sous sa moustache effilée, et son crâne brilla sous la lampe.

— Tiens, pensa Mathilde, ce n'est pas le même genre de calvitie que le gérant. Sur le crâne de Mélèze, le peintre japonais a dessiné de fines hachures courtes, de chaque côté de la ligne blanche centrale; mais ici, il a renversé son encre de Chine en un ruisseau qui bifurqua piteusement.

Sonia, elle aussi, observait le crâne de Pinjon et pensait ironiquement :

— Il doit s'en donner de la peine, chaque matin, pour disposer aussi savamment ces mèches qui s'écartent comme les doigts de la main.

Pinjon, tout en s'inclinant, avait levé les yeux; il les fixait sur le visage de Sonia avec une telle insistance naïve qu'elle cilla.

— C'est très gentil de vous être dérangé, monsieur Pinjon, dit Mathilde. Tenez, voici les tableaux, là, debout contre le mur. Prenez-les.

Et tandis qu'il les retournait un à un et les alignait sur le divan, tout près des genoux de Sonia, elle annonçait :

— Ça, c'est une aquarelle de Clergé, les bords du Lac de Genève; les teintes sont très fines, mauves et bleues; ça, c'est un marché de Pierre Villain; vous voyez, juste au milieu, ces deux lapins écorchés?... Ça, c'est un portrait de moi, un pastel vigoureux de Mandler... Un torse d'ouvrier au travail, par Cresson, une sorte de fresque sur papier... Et ça, un paysage limousin, ou plutôt un arbre, de Jacques Bourienne.

— Bourienne ? répéta M. Pinjon surpris.

— Quoi, vous le connaissez?

— Oui, c'est le neveu de mon ancien patron, à qui il a pris sa femme, d'ailleurs.

— Ah! cette espèce de provinciale qu'il traîne partout et qui a l'air si triste...

Sans savoir pourquoi, M. Pinjon eut, pour la première fois de sa vie, le désir de défendre Jacques Bourienne ; il faut du courage pour enlever une femme mariée ; un artiste est d'ailleurs plus excusable qu'un homme ordinaire.

Sonia suivait des yeux les mouvements de M. Pinjon et lui sourit machinalement; il sentit tout son sang refluer vers son cœur, et il éprouva le besoin de parler à la jeune fille :

— Ça ne vous dérange pas que j'accroche les tableaux maintenant ?

— Pas du tout.

Elle sourit de nouveau, de ce sourire mince et cruel qui fut autrefois celui de Dalila; mais M. Pinjon regardait seulement les yeux, dont le sourire était doux, et il comprit avec un bonheur inexplicable, que ces quelques paroles banales avaient créé une complicité entre Sonia et lui.

— Ah! mon Dieu, dit Mathilde, j'ai oublié d'acheter des clous.

— Ça ne fait rien, dit Pinjon avec un sourire fin. J'ai apporté tout ce qu'il faut. Les clous, ça me connaît... J'ai longtemps été comptable dans une quincaillerie... La quincaillerie Bourienne, justement... Et j'ai même un marteau.

Les deux femmes s'aperçurent qu'en effet un manche dépassait de la poche du veston.

— Où dois-je placer ce cadre? demanda M. Pinjon.

D'instinct, il supprimait le tableau lui-même, pour n'en mesurer que l'encombrement superficiel. Mathilde donna des indications; Sonia exprima son avis, que M. Pinjon écouta avec autant de respect que si ç'avait été celui de la maîtresse de maison.

— Sur quoi puis-je monter ?

Mathilde approcha le fauteuil d'osier. M. Pinjon enleva soigneusement le coussin brodé où un singe redressait sa queue en point d'interrogation, puis il demanda :

— Vous n'auriez pas un vieux journal pour ne pas salir le fauteuil?

Sonia éclata de rire, d'un rire frais, prolongé, glissant tel un ruisseau aux reflets d'argent entre des pierres sombres; et enfin elle dit :

— Vous êtes soigneux comme une femme.

M. Pinjon était déjà grimpé sur le fauteuil ; mais il se retourna et inclina sa tête haut perchée, pour montrer qu'il appréciait le compliment; il saisit le cadre à pleines mains et l'éleva au-dessus de sa tête, avec l'impression d'accomplir un exploit.

— Ma petite Sonia, dit Mathilde, je ne vais pas te retenir davantage...

— C'est vrai, il faut que je parte.

Elle leva rapidement la tête :

— Alors, monsieur, je vous dis au revoir.

Elle était déjà dans le couloir, quand elle entendit un bruit sec qui la fit se retourner. M. Pin-

jon venait de sauter du feuteuil qui heurta le mur, et tendait la main à Sonia. Elle avança le bout de ses doigts mollement, cependant que Mathilde souriait avec méchanceté. Et tandis que celle-ci reconduisait Sonia, M. Pinjon, dans l'encadrement de la porte s'inclinait encore.

Quand la jeune fille fut partie, Mathilde rentra dans la pièce en s'écriant :

— Et maintenant, à nous deux monsieur Pinjon.

Il la regarda de ses yeux effarés, si largement ouverts que la prunelle apparaissait parfaitement ronde et partout bordée de blanc. Mathilde lui tendit plaisamment la main en lui disant :

— Remontez.

Mais il n'osa pas se servir de l'appui qu'elle lui offrait. Il travailla silencieusement pendant un bon quart d'heure ; et quand les tableaux furent accrochés, Mathilde dit :

— Monsieur Pinjon, vous n'allez pas refuser un verre de vin ?

Elle apporta un litre et deux verres, qu'elle plaça sur une table minuscule, passée au brou de noix. Après la première gorgée, Emile se rappela soudain que sa femme lui avait recommandé: « Surtout, n'oublie pas de te faire rembourser le demi-litre de lait ». Mais le moyen d'aborder un sujet avec une personne aussi tranquille et qui portait le pantalon de son pyjama avec une si parfaite décence? Il est vrai que c'était peut-être simplement parce qu'elle était maigre. Cette

pensée rassura M. Pinjon, et il chercha quelque biais ingénieux. Il toussota :

— J'aime beaucoup le vin, c'est une boisson noble, mais il en est des boissons comme des plaisirs de la vie : chaque âge a les siens.

— Ça me fait penser, dit Mathilde vivement, que je dois de l'argent à Mme Pinjon. Surtout, ne me laissez pas oublier de vous rembourser avant que vous ne partiez d'ici.

M. Pinjon but encore et, du bout délicat de son pouce, essuya légèrement sa moustache. En relevant les yeux, il s'aperçut que ceux de Mathilde étaient fixés sur lui; il se troubla.

— Pour vous payer, dit-elle, il faut que je descende faire de la monnaie... Vous n'auriez pas la monnaie de mille francs?

— Non, fit Pinjon confus... Mais ne vous dérangez pas, ce sera pour un autre jour...

— Oh! je tiens à ce que ce soit pour aujourd'hui. Mais tout de même, ça m'ennuie de changer un gros billet. Si encore j'avais un billet de cent francs... ou de cinquante... Vous n'en avez pas un ?

— De cinquante, si, dit Pinjon.

— Je ne vais certainement pas trouver à changer un billet de mille francs dans le quartier... Et il faut que j'aille me chercher à manger... Vous ne pouvez pas me prêter votre billet ?

— Volontiers, dit Pinjon.

Il ouvrit son portefeuille et tendit son billet; pourtant, au moment de le lâcher, il eut un petit serrement de cœur; mais comment refuser?

Gêné, désireux de retrouver sa femme et son milieu familier, il se leva. Mathilde lui posa la main sur le bras et le fit asseoir.

— Vous n'êtes pas pressé... Vous craignez que Mme Pinjon ne monte vous chercher... Il n'y a pas de danger; il faut qu'elle garde sa loge.

Pinjon eut un pauvre sourire coupable; Mathilde pensa : « Il est long à comprendre; il n'espère pourtant pas que je vais lui rendre son billet; il est vrai qu'il a l'air si nouille qu'il ne sait peut-être pas ce que signifie prêter de l'argent à une femme ». Elle se pencha un peu vers lui :

— Il faut que je change de vêtement pour descendre. Attendez une seconde... Je ne puis pas aller chez l'épicier dans ce costume.

Elle cambrait la taille; M. Pinjon rougit. Sans perdre de temps, elle ôta la veste de son pyjama et ses bras apparurent, aussi minces à l'épaule qu'au poignet, et renflés seulement au coude. M. Pinjon se leva précipitamment :

— Mademoiselle, ma femme m'attend et...

Il balbutiait. Mathilde pensa : « Après tout, s'il veut redescendre comme ça, c'est son affaire. » Et elle le laissa partir avec un « Merci » à peine ironique.

Dans sa loge, Mme Pinjon s'était impatientée; elle était sur la porte, guettant le retour de son mari. Elle lui dit sans amabilité :

— Je commençais à me demander ce que tu faisais.

Il se passa la main sur le front, comme un

homme qui a travaillé durement. Elle ajouta, en appuyant son poing dodu sur la table :

— Elle t'a remboursé, au moins?

— Bien sûr.. Combien c'était déjà?

— Quatre-vingt-cinq centimes... Si elle n'a pas ajouté trois sous de pourboire.

— Non, dit vivement Pinjon.. Tiens, les voilà.

Il les compta minutieusement sur la table, en s'amusant même à recouvrir les cerises du tapis avec les petits sous. Et il s'assit, l'âme tranquille, en disant d'un ton détaché :

— La soupe est prête ?

— Tout de suite.

Sa femme passa dans la cuisine, et il entendit le bruit d'un couvercle soulevé. Et soudain, la voix de sa femme :

— Elle t'a donné un pourboire pour les tableaux ?

— Naturellement.

Et M. Pinjon se mit à siffloter.

— Combien ? demanda Albertine.

Il rit très fort, pour être sûr qu'elle l'entendît :

— Voyez-vous ça, la curieuse... Ce sont les petits bénéfices de monsieur Pinjon.

Il attendait une réponse qui ne vint pas. Alors, livré à lui-même, dans la pièce étroite où l'alcôve faisait un grand trou d'ombre, M. Pinjon s'aperçut que, pour la première fois de sa vie, il avait menti à sa femme. Le désespoir entra en son âme, en même temps qu'un plaisir âcre et incertain qu'il ne connaissait pas.

VI

Pendant quelques jours, M. Pinjon se sentit tout changé. Au bureau, certes, il avait, comme de coutume, l'esprit lucide et la plume infatigable. Il accomplit même plus de besogne que de coutume. Son camarade Max ayant attrapé la grippe, le travail s'était trouvé en retard; en trois matinées, M. Pinjon réussit à mettre à jour les polices d'assurance. Quelquefois, on le voyait relever la tête et mordiller son porte-plume ; mais aussitôt, il se trouvait quelque nouvelle besogne. La dactylo, une jeune fille de vingt ans, remarqua qu'il était plus aimable avec elle.

Le soir, pour rentrer chez lui, il changea légèrement son itinéraire. Au lieu de remonter la rue Fontaine jusqu'à la place Blanche, il empruntait la rue Chaptal et la rue de Clichy. Quel souvenir, oublié depuis six ou sept ans, venait-il rechercher ici, au coin de telle rue remplie d'hôtels? Des femmes se tiennent volontiers en cet endroit où il passe tant d'hommes qui reviennent de leur travail ; et grâce à l'arrêt

d'autobus, elles n'attirent pas l'attention des gens de police.

Une seule fois en sa vie, et dans un hôtel proche, Pinjon avait trompé sa femme, ou plutôt, il avait tenté de la tromper. Elle avait dû partir pour passer une huitaine de jours en province auprès d'une tante qui allait mourir. M. Pinjon était alors jeune et ardent; la séparation lui avait semblé longue; vers le cinquième jour, il avait abordé une femme en ce coin. Sans bien comprendre pourquoi, il l'avait choisie mince et blonde. C'était le premier homme qu'elle rencontrait de la journée, et elle conta à M. Pinjon qu'elle avait habité deux ans l'Egypte, mais qu'elle avait dû rentrer en France, parce que le climat l'énervait et qu'elle s'y épuisait de volupté.

Son corps élancé flatta les yeux de M. Pinjon et la fine ligne de duvet qui séparait son ventre semblait accrocher le regard, le faire couler jusqu'aux endroits secrets. M. Pinjon caressa la femme avec toute l'ardeur dont il était capable. Mais il arrive que le corps, ce grand méconnu, est plus fidèle que l'âme; les agaceries de la jolie blonde restèrent vaines. M. Pinjon tenta une explication; encore qu'en général il lui déplût d'inventer des histoires, il raconta que, la veille, il avait fait « une bombe carabinée avec des copains ».

Là encore, M. Pinjon s'aperçut qu'il s'était trompé; en fait, durant ses quatorze années de ménage, ce fut probablement le seul jour où il

acquit quelque expérience. Il savait qu'on ne trompe pas un maquignon sur l'âge d'un cheval ; il apprit qu'un simple passant ne trompe pas sur lui-même une femme qui se trouve tous les soirs aux environs de la place Clichy, de cinq heures à minuit. Quand il fit allusion à des excès imaginaires pour justifier son incapacité, la blonde sourit :

— Non, c'est pas ça... T'as une poule dans la peau... C'est une petite amie ?

Pinjon hocha piteusement la tête :

— C'est ma femme.

Le triomphe vient toujours trop tard, alors que nous ne comptons plus sur lui; Pinjon avait renoncé à éblouir la blonde. Et pourtant, quand il eut parlé, elle se recula de deux pas pour le mieux regarder. Un peu surpris, il interrompit son geste, qui était d'agrafer son pantalon. Il se crut entièrement ridicule; mais la fille dit simplement :

— Ah! mince alors.

Et Pinjon comprit qu'elle exprimait par là un sentiment qui oscillait entre la stupeur et l'admiration. Elle répéta :

— Ta femme? Y a longtemps que t'es marié?

— Y a sept ans.

La blonde se renfrogna; l'admiration disparut de son visage, pour faire place au mépris et, tout de suite, à la rancune :

— Ben, mon vieux, s'y avait que des types comme toi, de quoi est-ce qu'on vivrait, nous autres ?

Pinjon la quitta rapidement, et ne tenta jamais une seconde fois semblable aventure. Il était possédé par Albertine mais puisque sa servitude charnelle n'enfreignait aucune règle sociale, il se considéra comme un homme d'une parfaite vertu et, au reste, entièrement heureux.

Le visage de la jolie blonde s'effaça même de sa mémoire. Pourtant, de temps à autre, un souvenir lui chatouillait encore l'imagination. Ce soir-là, par exemple, en frôlant les femmes au haut de la rue de Clichy, M. Pinjon songeait à cette ligne de duvet qui s'élançait mince, verticale et dorée, comme la trajectoire d'une fusée au-dessus d'un bosquet touffu et sombre, qu'elle éclaire de reflets dorés.

Un autre soir, ayant abandonné ce chemin de sa défaite, M. Pinjon décida que la vie était plate et qu'il fallait s'occuper l'esprit en lisant des romans; il emprunta des livres dans un cabinet de lecture; mais à lire après le dîner, il attrapait mal à la tête; et d'ailleurs, Albertine ne le laissait pas goûter en paix les sublimes illusions romanesques; souvent elle l'interrompait pour lui demander quelles nouvelles il avait rapportées de la ville; il répondait avec impatience :

— Si tu veux être renseignée, achète les journaux du soir.

Elle s'approchait de lui et lui fermait son livre :

— C'est insupportable un homme qui lit et ne parle pas.

Alors, parce que son amour pour Albertine restait absolu, il décida de lui sacrifier sa jeune passion pour la lecture, et il entreprit de causer avec elle. Ce fut pour ressasser les histoires d'amour dont ils avaient été les témoins éloignés, curieux et compatissants. Mais là encore, sa femme l'interrompait :

— Tiens, voilà M. Barel qui rentre. Je me demande comment il est si en retard.

M. Pinjon demandait d'un air vague :

— Qui est-ce ?

— Le professeur du quatrième-cour-couloir-droite-porte-gauche... Il rentre tous les jours à quatre heures et demie, sauf le jeudi, naturellement.

Ou bien, Mme Pinjon disait :

— Tiens, voilà M. Mélèze qui va vider sa poubelle; ça fait trois jours que ça ne lui était pas arrivé.

Ou encore, avec plus d'acrimonie :

— Regarde-moi ça : la Mathilde qui passe avec son manteau neuf... Je me demande qui a bien pu lui payer ça.

Découragé, ne pouvant ni lire, ni causer en paix, M. Pinjon restait debout à la porte de la loge, le nez collé contre la vitre. Mais sa femme avait plus de bon sens que lui, ou en tout cas moins de partialité pour ce visage pointu comme un museau :

— Si tu crois que ça fait plaisir aux locataires, chaque fois qu'ils rentrent, de voir ton crâne au-dessus du brise-bise.

Comme Emile semblait tenir à son poste d'observation, il passa désormais la soirée debout près de l'alcôve, dans un coin sombre d'où il pouvait voir sans être vu. Ce fut alors que Mme Pinjoin, qui ne connaissait pas encore les finesses de son métier, découvrit que, pour tout épier, il suffisait de s'asseoir à la table de l'air le plus naturel du monde, pourvu que le brise-bise de gauche fût légèrement écarté.

M. Pinjon d'ailleurs, raffinant sur son plaisir, s'amusa à écouter attentivement. Il essayait de reconnaître le pas qui s'approchait dans le couloir, et il lançait un nom avant d'avoir vu la personne passer devant la loge; quelquefois aussi, il prêtait l'oreille avec une sorte d'angoisse, et il ne prononçait pas de nom, quand un pas léger et sec de jeune fille se dirigeait vers l'escalier de la cour.

Il s'informait assez souvent de Mathilde et des gens qu'elle recevait; tant qu'enfin sa femme lui dit :

— Es-tu chargé de veiller sur sa vertu? Il ne vient guère la voir qu'une manière de petite poule à l'air effronté...

M. Pinjon releva vivement la tête :

— Mlle Sonia Levinsky? C'est une jeune fille très comme il faut.

— Tu la connais? demanda Albertine qui pensait à autre chose.

— Je l'ai rencontrée chez Mlle Sandrani.

Comme il trouvait les soirées longues, Pinjon décida de monter le courrier à la place de sa

femme; il examinait les lettres avec une nonchalance qui ne semblait pas sincère et il dit enfin un jour :

— Mlle Sandrani ne reçoit guère de courrier.

Sa femme haussa les épaules :

— Elle n'est pas de ces femmes à qui leurs amants se donnent la peine d'écrire.

La phrase surprit M. Pinjon et le fit rêver; Mme Pinjon avait parlé d'un ton supérieur qui lui en imposait : il est certain que les femmes se connaissent mieux entre elles que les hommes ne les connaîtront jamais.

Un jour pourtant, M. Pinjon remarqua dans le courrier du soir, une lettre pour Mlle Sandrani. Il l'examina et la retourna; elle portait au dos : « Envoi de Mlle Levinsky, 12, passage des Lièvres ». L'écriture était gauche et appliquée, mais coupée de traits décidés et surmontée, en manière de boucles, de longs panaches aigus. Quant à l'enveloppe, d'un mauve distingué et commercial, M. Pinjon la flaira sournoisement; mais elle n'avait que l'odeur fade du papier, à peine relevée par la puanteur délicate de la colle.

Quand il remit la lettre à Mathilde, il engagea une conversation qu'il se promettait de mener avec une audace savante et voilée, car il l'avait préparée depuis longtemps :

— Mademoiselle, je suis profondément heureux de vous remettre ce pli.

Mathilde releva la tête, et ses yeux, petits et brûlants, s'adoucirent en une flamme ironique; une inquiétude pourtant la traversa : si tant de

politesse préludait à une réclamation d'argent? En regardant de nouveau Pinjon, elle se sentit rassurée; l'œil professionnel de l'actrice le classa vite : « Il est fait pour jouer les anciens jeunes-premiers comiques ou plus exactement les naïfs ».

Aussi, après quelques secondes pendant lesquelles M. Pinjon commença à perdre contenance, elle ne se déroba pas à la conversation :

— Oui, ça fait toujours plaisir de recevoir une lettre. Celle-là est de mon amie Sonia, une jeune actrice du plus grand avenir... Ah! c'est vrai, vous la connaissez.

— En effet, dit M. Pinjon.

Le ton simulait si parfaitement l'indifférence que Mathilde ne le remarqua même pas; au surplus, elle ne voyait pas le visage chastement empourpré de M. Pinjon, car il était éclairé à contre-jour par l'ampoule de l'escalier. Elle continua, d'un ton négligent, en actrice à qui les engagements n'ont jamais manqué.

— Elle est ma partenaire dans une pièce, pour l'instant.

M. Pinjon parut vivement intéressé, et il l'était en effet :

— Où ça ?

— Au Studio de la Galette, rue Tholozé.

— Je suis beaucoup le théâtre, dit M. Pinjon d'un ton pénétré.

Et comme la ruse et l'imagination, ces deux monstres jumeaux, habitaient désormais son cœur, il ajouta :

— J'aimerais beaucoup vous voir sur la scène.

Pour avertie que fût Mathilde, sa vanité était trop engagée en cette affaire pour qu'elle ne se trouvât pas, pour une fois, la dupe de Pinjon. Elle dit :

— J'ai justement des billets de faveur... Je vous en donnerai, si vous voulez...

— Mais le plus tôt possible, dit Pinjon joyeux.

Mathilde entra dans son studio, et l'homme avança dans le couloir; il aperçut la jeune femme qui ouvrait l'un après l'autre les tiroirs du chiffonnier, puis du bureau-coiffeuse; elle en tira un billet que M. Pinjon emporta sur son cœur, sans guère prendre le temps de la remercier. Et comme il n'avait point fini de distribuer le courrier, il gravit l'étage suivant.

Au milieu pourtant, il n'y tint plus; furtif et agité, il regarda le papier rose : « Studio de la Galette, *Le Portefaix*, comédie dramatique en trois actes de Lucien Mirault, Sonia Lev... »

Il entendit un pas dans l'escalier, et, cachant vivement le papier derrière son dos, il se remit à monter. La dame descendait si majestueusement que M. Pinjon dut s'effacer dans un angle pour la laisser passer; quand elle fut au palier, il l'entendit murmurer :

— Qu'est-ce qu'il faisait, arrêté au milieu de l'escalier? En train de lire le courrier des locataires, probablement.

Mais qu'importaient à M. Pinjon les réflexions des dames mûres? Il continua allègrement de distribuer les lettres.

Dans la loge, il entra triomphalement, son billet rose à la main :

— Albertine, regarde-moi ça...

Elle prit le papier, y jeta un coup d'œil et le rendit avec quelque mépris :

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? Si encore c'était le Casino de Paris, ou seulement la Comédie-Française.

Mais la joie de M. Pinjon était trop grande pour qu'il en rabattît :

— Tu ne seras pas heureuse de venir au théâtre avec moi ?

...L'auteur, c'est justement Lucien Mirault, tu sais, ce jeune homme qui s'est tué, là, dans l'impasse...

Elle souffla si dédaigneusement que les deux poils follets de sa lèvre supérieure frémirent :

— Et qui est-ce qui gardera la loge ?

M. Pinjon demeura pantois. Il n'y avait pas longtemps qu'il était le mari de la concierge. Fidèle à ses habitudes de bon époux, il avait naturellement pensé à faire partager son bonheur à Mme Pinjon; mais voici que c'était impossible; et il se surprit à penser : « Même si elle voulait m'accompagner, elle ne le pourrait pas. »

Alors les paroles de Mathilde lui revinrent à l'esprit : « Vous avez peur que votre femme vous surprenne? Elle ne peut pas quitter sa loge ».

VII

Au jour dit, M. Pinjon fit toilette; il mit son veston du dimanche et sa cravate la plus claire. Le spectacle ne commençait qu'à neuf heures et il en était huit à peine; M. Pinjon décida de parcourir le chemin à pied.

Il longea le mur du Cimetière Montmartre, dans la rue de Maistre, à peu près déserte à cette heure. Les magasins de la rue des Abbesses étaient encore éclairés, mais vides, et les marchandises déjà recouvertes de bâches noires ou brunes.

Il arriva enfin à la rue Tholozé, sombre et abrupte, dominée par la silhouette du Moulin qui, sur le ciel rougi par les lumières de la Ville, se détachait avec une netteté mièvre, avec un air de décor pour bergerie sentimentale. M. Pinjon approchait des marches qui terminent la rue, quand il aperçut un groupe d'ampoules qui embuaient l'air d'une vapeur groseille. Trois portes vitrées laissaient voir un hall étroit; une caissière fanée siégeait au-dessus d'un comptoir

qui eût pu être celui d'une mercerie de faubourg. Comme il n'y avait personne d'autre, M. Pinjon n'osa pas entrer, et il résolut de redescendre la rue.

Soudain, devant lui, parut un chapeau en tronc de cône, surmontant le visage pâle de M. Mélèze, où l'âge avait effacé les traits.

— Qu'est-ce que vous faites par là ? demanda celui-ci.

Et sans donner à Pinjon le temps de répondre:

— Parbleu, vous êtes comme moi, vous venez à la représentation du Studio de la Galette... C'est Mlle Sandrani qui vous a donné des billets ?

Son petit œil perçant regardait de côté M. Pinjon, qui ne savait que dire, troublé comme s'il avait été pris en faute. Mais il ne pouvait se dispenser de répondre :

— Oui, l'autre jour, quand j'ai monté le courrier, Mlle Sandrani m'a donné un billet...

Il s'empressa d'ajouter :

— Je ne le lui avais pas demandé, naturellement.

M. Mélèze saisit Pinjon par le coude et le força doucement à faire demi-tour et à remonter la rue :

— Mlle Sandrani soigne sa publicité. Moi, j'ai trouvé le billet dans une enveloppe à mon nom, sans un mot, chez la concierge.. je veux dire chez Mme Pinjon...

Il portait un pardessus mastic, apparemment neuf, et une lavallière aux larges coques nouées

de sa main. M. Pinjon gardait son air renfrogné, mais M. Mélèze était résolu à causer avec lui :

— Pourquoi n'êtes-vous pas entré tout de suite ?

— Il n'y avait personne.

— Si, pour entrer, vous attendez de voir une queue, vous attendrez jusqu'au jugement dernier... qui, je l'espère entre nous, vous sera favorable... Il y a comme cela un certain nombre d'établissements à Paris où les spectateurs ne sont jamais venus, ne viennent pas et ne viendront jamais. On ne sait pourquoi : c'est le secret du diable. Remarquez que ce théâtre-ci est très bien situé, à dix minutes de la place Pigalle, beaucoup mieux, somme toute, que le Théâtre Montmartre où Dullin a réussi à se faire une clientèle...

Son pas était si vif et la rue si abrupte qu'il haletait un peu ; mais il ne cessait pas, pour autant, de bavarder.

— Ce Monsieur Dumas, que je ne connais point, veut monter ici des spectacles d'avant-garde... Il n'attirera pas plus de monde que son prédécesseur, au temps où cet établissement s'appelait le Moulin de la Lune, sans doute parce qu'on y exhibait de jolies filles.. Car je ne suppose pas que ce fût une allusion à l'intelligence des auteurs de la revue, ou à celle des spectateurs qui venaient passer là quelques heures.

Il surveillait toujours M. Pinjon du coin de l'œil, dans l'espoir de le voir sourire. Comme

le visage de celui-ci restait immobile, M. Mélèze pensa :

« Il n'entend pas les subtilités. Je m'en étais toujours douté : c'est un imbécile... Je me demande si sa femme le trompe.. Mais elle n'est guère appétissante, avec sa forte tournure... quoique ce soit tout muscle, et guère de graisse, apparemment... »

Il eut pitié de M. Pinjon, non point à cause des infortunes conjugales qu'il lui prêtait, mais parce que ce petit employé faisait triste figure auprès d'un brillant causeur tel que lui, M. Mélèze. Il reprit le sujet où il l'avait laissé :

— Oui, j'ai vu au Moulin de la Lune bien des petites femmes « dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil » comme dit notre immortel Racine; mais il serait ici plus exact de dire « dans le simple appareil d'une beauté qui veut vous arracher au sommeil ».

Il ne regardait même plus Pinjon, sûr que celui-ci n'entendait pas plus les citations classiques que les plaisanteries grivoises. Ils arrivaient au théâtre; l'un derrière l'autre, ils passèrent à la caisse où chacun d'eux acquitta la taxe; puis ils descendirent au sous-sol.

La salle était petite ; dispersés par l'unique ouvreuse qui déployait un grand sens tactique, les spectateurs avaient presque l'air d'emplir la salle, et ils n'étaient pas vingt. M. Mélèze plaisanta galamment avec l'ouvreuse (était-elle déjà au Moulin de la Lune?) et il acheta le pro-

gramme dont la lecture l'absorba jusqu'au lever du rideau.

La pièce à vrai dire ennuya fort M. Pinjon et ne provoqua, chez M. Mélèze, qu'une admiration à la fois narquoise et conventionnelle. M. Pinjon fut surpris de découvrir en Mathilde une distinction qu'il ne lui connaissait pas à la ville. Pour Sonia, il se trouva péniblement déçu; le maquillage lui durcissait les traits, la scène la grandissait, si bien qu'elle semblait une autre femme et perdait ce charme de vierge équivoque qui l'avait si fort ému. Et à rentrer si facilement dans le droit chemin, il éprouvait une satisfaction qu'il ne songeait pas à se déguiser; il se répétait encore :

« J'ai eu de la chance. J'ai rencontré du premier coup... enfin, mettons presque du premier coup, la femme de ma vie... »

Pendant ce premier entr'acte, il était si attentif à son monologue intérieur qu'il n'entendit point les paroles que lui adressait M. Mélèze. Il dut se pencher vers lui pour le faire répéter. L'autre prit un air plus mystérieux encore que la première fois; ses paroles ne devaient pas être entendues du public profane, puisqu'elles révélaient, chez celui qui les prononçait, une intime connaissance des usages du théâtre. Il plaça donc son programme devant sa bouche et glissa à l'oreille de M. Pinjon :

— Nous irons féliciter les interprètes au deuxième et dernier entr'acte.

M. Pinjon, ébloui par cette perspective que

lui ouvrait le mauvais ange tentateur, suivit le second acte plus distraitement encore que le premier; vers la fin, pourtant, il découvrit à la voix de Sonia une telle qualité de résonnance qu'il sentit courir comme un frisson dans les poils de sa main posée sur l'accoudoir.

Le rideau tombé, il se mit à applaudir à tout rompre, mais M. Mélèze lui toucha le bras :

— Préparez-vous.

Pinjon resta les mains en l'air et écartées, puis les ramena gauchement contre lui, en observant M. Mélèze; comme celui-ci prenait le cronstadt, Pinjon saisit son chapeau de feutre mou et, derrière son guide, se dirigea vers une petite porte de fer, sur la gauche du rideau.

La scène était beaucoup plus haute que ne l'eût pensé M. Pinjon et il voyait, au-dessus de sa tête, un enchevêtrement de poutres incompréhensible. Un homme jeune encore, vêtu avec élégance, manœuvrait une corde, tout en criant des ordres à voix basse ; quelqu'un répondit :

— Oui, patron.

Comprenant qu'il avait affaire au directeur d'avant-garde, M. Mélèze, faute de pouvoir ôter son cronstadt qu'il tenait à la main, exécuta du moins avec son couvre-chef un geste gracieux, pour demander :

— La loge de Mlle Sandrani, s'il vous plaît?

Le directeur lui montra un escalier étroit :

— La loge des femmes est en bas, au fond du couloir.

M. Mélèze passa le premier, serrant contre lui son pardessus mastic, pour ne pas le compromettre au contact du plâtre. L'escalier bas, étroit et raide, les conduisit dans un couloir aussi sale.

— Nous voici donc au deuxième sous-sol, dit M. Mélèze avec gravité.

A gauche, il y avait une porte derrière laquelle on entendait des voix d'homme. M. Mélèze frappa à la porte du fond.

— Entrez, dit la voix de Mathilde.

M. Mélèze poussait le battant, quand un petit cri perçant retentit; Sonia protestait :

— Mais non, mais non, on n'entre pas.

M. Mélèze referma prestement la porte, mais ne lâcha pas le bouton; il jeta un coup d'œil à M. Pinjon qui, dans ce couloir où la lumière électrique révélait brutalement les imperfections du plâtre, se recroquevillait en lissant sa moustache effilée.

— Nous avons peut-être eu tort de venir, murmura Emile timidement.

M. Mélèze glissa son long nez droit vers l'oreille de M. Pinjon :

— Mon cher ami, ce petit cri fait partie de la mise en scène habituelle en des cas de ce genre. D'ailleurs, je l'avoue à ma plus grande confusion, pour ma part, je ne regrette rien; ce que j'ai vu était charmant Le mollet est bien fait, la cuisse encore un peu maigre, mais c'est un défaut de jeunesse.

Il passait sa langue sur ses lèvres minces et

sèches. Puis il cria, d'une voix aiguë, un peu enrouée :

— Peut-on entrer, maintenant?

— Si vous voulez, dit Sonia.

M. Pinjon, suivant son guide, se trouva dans une pièce claire, brillamment éclairée, mais nue; il y avait trois lavabos surmontés chacun d'une grande glace; celui du milieu était inoccupé. Tournant le dos à celui de droite, Mathilde était assise, en toilette de ville, prête à entrer en scène. Sonia était debout devant la glace de gauche, en train de se maquiller les yeux.

M. Mélèze glissa un regard de coin vers Sonia qui, les épaules nues dans sa combinaison, ne semblait point prendre garde aux visiteurs, et il s'approcha de Mathilde :

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, son bras gauche enroulé autour de son cronstadt, mademoiselle, je me permets de vous adresser mes félicitations pour le talent que vous avez montré... Vous êtes une grande artiste...

Il s'effaça pour faire place à Pinjon, qui, troublé, secoua plusieurs fois la main de Mathilde en répétant :

— Moi aussi, moi aussi.

Dans cette lumière crue, avec son visage poudré, ses sourcils noircis et sa bouche sanglante. Mathilde avait l'air prête à figurer la revenante de quelque ballade allemande. M. Pinjon, ne sachant que faire, s'appuya machinalement contre le mur. Sonia s'en aperçut dans la glace et éclata de son rire perlé :

— Eh bien! votre pardessus va être propre!

Passant derrière M. Mélèze qui s'inclinait gravement et en resta bouche bée, elle se trouva près de Pinjon, qu'elle fit pivoter en lui touchant l'épaule; et elle se mit à lui tapoter le dos pour enlever la poussière de plâtre.

Puis elle revint se placer devant lui, faisant tinter son rire entre ses petites dents aigues. Pinjon voulait se rappeler les paroles que Mélèze avait dites à Mathilde, mais il n'y parvenait pas, car son attention était prise par ce visage. Le maquillage donnait aux yeux un éclat de verroterie; sous les artifices, on retrouvait pourtant sans peine un visage jeune et frais, un peu plus étrange que de coutume, où toutes les races d'Asie semblaient se retrouver, depuis les lèvres saillantes des Hébreux jusqu'aux pommettes plates des Khirgizes.

Le silence de Pinjon permit à Mélèze de se faire remarquer :

— Mademoiselle, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de votre brillante jeunesse ou de votre talent déjà mûr et en pleine maîtrise de soi.

D'un geste presque aussi gauche que ceux de Pinjon, il dégagea sa lavallière de son pardessus, pour la faire bouffer plus librement. Puis il ajouta :

— Mesdames, le temps presse, et je ne voudrais pas retarder d'une minute le plaisir des spectateurs. Peut-être nous permettrez-vous de

vous offrir après le théâtre, selon nos modestes ressources...

Il dut respirer avant de pouvoir terminer sa phrase :

— Une consommation...

Mathilde accepta d'un mot, tandis que Sonia, de nouveau, laissait couler doucement son rire en cascade, qui, mieux que des paroles, exprimait son âme perverse et ingénue.

Cependant, le directeur criait, de sa voix grave et précise de tragédien bien élevé :

— Allons, en scène pour le trois.

Il ouvrit la porte sans façon, salua d'un coup de tête rapide les deux hommes et repartit aussitôt, dans son veston noir élégant comme un smoking. Sonia l'avait regardé en murmurant :

— Il n'y a pas à dire, il a du chic, ce Dumas...

M. Pinjon se sentit soudain perdu, humilié; de quoi avait-il l'air, auprès de cet homme brillant que Sonia rencontrait ici chaque soir? L'atmosphère était lourde et il sentait la sueur pointer le long de sa mèche transversale. Il pensa avec affollement :

— Pourvu que mes cheveux ne se soient pas déplacés.

Sonia se précipitait :

— Vite, ma robe.

Elle la décrocha et sa tête disparut dans l'étoffe rouge qui s'agita follement, où un bras se modela bientôt; une main se montra, puis l'autre et, cambrant les reins, le corps de Sonia

gonfla la robe entière, tandis que la tête réapparaissait ébouriffée.

— Vite, un démêloir.

Elle lissa ses cheveux plats, doucement ondulés vers le bout et où brillaient côte à côte des fils de toutes les nuances : dorés et roux, mats et sombres, qui se fondaient en un châtain émouvant.

Elle enfonça sur sa tête un bonnet de drap beige, assorti au manteau qu'elle décrochait; elle frappa sur le coude de M. Pinjon qui la regardait immobile, comme en un rêve, et elle lui dit :

— Tenez, aidez-moi à passer ça.

Il se trouva tenant le manteau, tandis que, devant lui, un bras mince se tordait, dont la main cherchait l'emmanchure. Ce fut alors seulement qu'il remarqua que Sonia n'avait point les cheveux coupés, mais roulés sur la nuque. Son manteau mis, elle se retourna et poussa l'homme gentiment vers la porte :

— A tout à l'heure...

Il sortit, suivi de M. Mélèze qui se retournait vers les dames, avec un sourire qu'il dut abréger en refermant brusquement la bouche, de peur de perdre ses dents.

M. Pinjon écouta le troisième acte avec béatitude, quoiqu'il entrevît bien que le dénouement devait être tragique; mais la certitude de revoir Sonia tout à l'heure, et les souvenirs que déjà il remâchait, lui donnaient cette somnolence interne que les hommes appellent le

bonheur. Il ne s'éveilla vraiment que pour applaudir avec violence, si bien que M. Mélèze, toujours discret, le poussa du coude :

— Vous allez vous faire remarquer.

Les vingt spectateurs se préparèrent lentement à sortir, en bavardant, en se vêtant avec nonchalance, comme à la fin d'une réunion privée. Il n'y avait point de sortie spéciale pour les artistes; M. Mélèze et M. Pinjon durent donc attendre dans la salle. Ils restaient debout devant leur fauteuil, un peu nerveux; M. Pinjon tapotait le dossier de velours, tandis que M. Mélèze, qui avait davantage l'habitude du monde, prenait une pose pleine de noblesse, le cronstadt à la main et prêt à saluer. La salle de spectacle devint sombre; un filet de lumière passait sous le rideau, mettant en valeur la poussière des planches.

Enfin, la porte de fer s'ouvrit, et son rectangle de lumière révéla les deux femmes. M. Mélèze s'avança galamment, tandis que M. Pinjon, se heurtant le genou à un strapontin, était obligé de courir clopin-clopant pour rejoindre le groupe. Au haut des marches, il se trouvait coude à coude avec Sonia qui ne parut point le remarquer; et dans son inquiétude, il suçait sa moustache noire.

Mathilde en tête, M. Mélèze très gaillard et le chapeau enfoncé de côté, le groupe pénétra dans le café voisin, dont la salle était presque vide à cette heure proche de minuit où les gens sages rentraient chez eux, où les noctambules

n'avaient pas encore choisi le lieu de leur première halte.

M. Mélèze prit une chaise, et M. Pinjon allait s'asseoir en face de lui sur la banquette de moleskine, quand M. Mélèze lui dit sévèrement :

— Monsieur Pinjon, vous oubliez les dames.

Pinjon se releva, rougissant, et s'installa sur une chaise à côté de son guide mondain. Les deux femmes prirent place sur la banquette. Sonia, qui faisait face à M. Pinjon, ne paraissait point soupçonner sa présence et, le coude sur la table, tournait la tête vers Mathilde avec qui elle causait. M. Mélèze, à force de clignements d'yeux et de hochements de tête, réussissait à avoir l'air de prendre part à la conversation, mais Pinjon se sentait lamentablement seul, comme la première nuit où Albertine avait découché pour aller soigner sa tante.

Les deux femmes reprenaient, en leur argot de théâtre, la représentation de ce troisième acte. M. Pinjon surpris et qui n'avait rien remarqué, apprit que les acteurs étaient passés par toutes sortes d'émotions. Et Mathilde répétait constamment :

— Heureusement que j'ai enchaîné; sans ça, c'était la mise en boîte pour toi, ma petite Sonia.

Le fin visage se contractait; M. Pinjon eût donné sa vie, pour que l'unique sourcil qu'il apercevait sur ce profil reprît la pureté de son arc.

— Que veux-tu, disait Sonia, je manque de

mémoire et comme Dumas n'est pas assez riche pour nous offrir un souffleur...

Le visage blanc de Mathilde se faisait cruel :

— Eh bien, ma petite, si tu n'es pas capable de jouer sans souffleur... Quand on ne sait plus on invente.

Les yeux bleus d'outremer devinrent brillants, la lèvre inférieure s'avança en une moue; M. Pinjon crut que Sonia allait pleurer et, perdant la tête, il allongea la main vers la main de la jeune fille posée sur le marbre et la serra avec effusion :

— Ah! mademoiselle...

Sa voix s'étrangla; il était si comique que Sonia, tournant brusquement la tête vers lui, se mit à sourire. Affolé, M. Pinjon saisit l'anse de son bock et but d'une traite, tandis que son poing gauche serrait son feutre, au risque d'en déformer le bord et de s'attirer une observation malveillante d'Albertine.

M. Mélèze prêtait peu attention à son voisin; il était heureux de comprendre enfin, et il s'indignait, en faisant claquer sur le marbre ses ongles longs et soignés :

— Il est inadmissible que l'on expose de jeunes personnes sensibles à de pareilles angoisses. Si j'étais plus jeune...

Il fit un grand geste, si bien que la manche mastic frôla son bock et le mit en danger. Personne ne devina la suite de sa pensée; M. Pinjon entrevit que, si M. Mélèze était jeune, il tenterait quelque démarche vengeresse auprès du

directeur. L'audace gonflait le cœur de M. Pinjon : il était jeune, lui; en tout cas, plus jeune que M. Mélèze. Il n'osa rien dire, mais il lança, à Sonia, un tel regard éperdu que celle-ci comprit que M. Pinjon était prêt, pour lui plaire, à d'ultimes sacrifices; et comme elle ne manquait pas de sens pratique, elle conçut un projet pour elle séduisant, ou du moins utile. Mais la manière de le réaliser? Il fallait que l'initiative parût venir de ce monsieur... (elle ne parvenait plus à se rappeler le nom).

La conversation traîna encore, malgré les efforts de M. Mélèze et les quelques anecdotes de théâtre qu'il voulut bien raconter; les héros en étaient, comme il convient, Mounet-Sully et Sarah Bernhardt. Mathilde n'écoutait pas, car elle avait sommeil et Sonia guettait en dessous M. Pinjon qui, accoudé sur le marbre, contemplait dans une glace lointaine la nuque de Sonia, dont il n'osait point regarder le visage si proche.

Tandis que M. Mélèze fouillait dans sa poche pour payer, Sonia résolut de tenter sa chance. Elle détourna d'abord son regard de M. Pinjon, puis lança avec un soupir :

— Et dire que demain soir, il me faudra recommencer à jouer sans souffleur... Ah! c'est bien triste de ne pouvoir compter sur personne!

Du coin de l'œil, elle vit distinctement M. Pinjon comme soulevé tout entier par un élan; les lèvres mêmes remuèrent, mais aucun son ne les franchit.

M. Mélèze, ayant payé, battait en retraite,

suivi de Mathilde; M. Pinjon marchait derrière, et Sonia était si proche de lui qu'elle lui touchait le coude. Ainsi, ils pénétrèrent dans la station du métro. Alors, M. Pinjon comprit que sa destinée se jouait en cette minute, qu'il lui suffirait d'être audacieux pour que l'amour vînt le couronner; Sonia allait les quitter, peut-être ne la reverrait-il pas de sitôt; jamais, en tout cas, il ne retrouverait l'occasion de lui être utile. Il se tourna vers elle et, d'un effort, réussit à murmurer :

— Moi, mademoiselle, moi...

Sonia s'arrêta net au milieu des marches; elle lui posa doucement la main sur le bras et le cœur de M. Pinjon se mit à battre si fort que son oreille entendit à peine :

— Vous, quoi, vous?

— Je voudrais...

La suite ne vint pas; Sonia comprit qu'il lui fallait parler clair, qu'aussi bien M. Pinjon était trop ému pour se rappeler jamais de qui était venue l'initiative; elle appuya sa main plus fort sur le bras et elle sussurra :

— Vous voudriez, vous voudriez me servir de souffleur?

Pinjon leva les yeux, et Sonia rencontra son regard éperdu; elle sourit :

— Eh bien, trouvez-vous à huit heures et demie, demain, dans ce café, et je vous expliquerai...

Mathilde s'était enfin aperçue que Sonia et Pinjon étaient restés en arrière :

— Eh bien, vous venez?

M. Mélèze, s'étant retourné, prenait un air gaillard :

— Vous avez de petits secrets?

Pinjon rougit affolé; Sonia répondit avec tranquillité :

— Je renouais mon lacet de soulier, tout simplement.

Et sans donner aux autres le temps de répondre, elle ajouta :

— Je prends ce couloir-ci.

Elle serra la main des trois personnes, en terminant par Pinjon, qui garda sur ses doigts le souvenir de cette pression tiède, tandis que Sonia s'éloignait sous la voûte, où la lumière des ampoules faisait briller des paillettes.

VIII

A la sortie du métro, tous trois suivirent le boulevard désert au clair de lune, où les arbres nus semblaient avoir accumulé, autour de leurs branches, un feuillage d'ombre et de brume. Devant la porte de l'immeuble, M. Mélèze s'effaça :

— Le concierge a droit de priorité sur tous les locataires.

— Même sur le gérant, dit Mathilde, décidée à être aimable et qui ne s'écartait plus de M. Mélèze.

— C'est à Pinjon de troubler les rêves de sa chaste épouse, dit le vieillard, en montrant la sonnette.

Pinjon ne goûta guère la plaisanterie, mais il appuya sur le bouton. Il se passa un temps qui leur sembla fort long. M. Mélèze dit enfin :

— Elle a dû, à votre façon de sonner, reconnaître que c'était vous, et c'est pourquoi elle ne daigne pas s'éveiller.

Il sonna à son tour et, la porte s'étant ouverte immédiatement, entra devant ses deux compa-

gnons. Il ne leur laissa point le temps de se reconnaître, mais les entraîna chacun par un poignet et passa devant la loge en claironnant :

— M. Mélèze.

A la lumière de la minuterie, il cligna de l'œil vers Mathilde, puis vers Pinjon, comme pour dire :

« Voyez, quoique je sois le gérant, je ne m'estime pas au-dessus des règlements que je rédige moi-même ». La force de l'habitude fut telle que Mathilde et Pinjon virent en leur imagination la pancarte où M. Mélèze avait écrit de sa plus belle ronde : « Après dix heures du soir, Mesdames les Locataires et MM. les Locataires sont priés de donner leur nom ».

M. Pinjon fut surpris que M. Mélèze l'entraînât plus loin que la loge : il avait hâte de dormir, ou plutôt de se trouver allongé et de rêver à la pression tiède de Sonia sur ses doigts, d'entendre encore ces mots merveilleux « Vous, quoi, vous? ». Mais M. Pinjon était d'un naturel paisible et, au surplus, un concierge ne résiste pas plus à un gérant qu'un simple général à un maréchal de France.

Parvenu devant sa porte, la première à droite après la loge, M. Mélèze ôta son cronstadt, tendit la main à Mathilde :

— Mademoiselle, nous vous adressons de nouveau nos félicitations et nous vous souhaitons bonne nuit.

Tandis que Mathilde s'enfonçait dans l'immeuble, il ouvrait sa porte et faisait entrer

M. Pinjon. La porte refermée, il resta quelque temps à écouter le pas qui s'éloignait, puis il dit :

— Cher monsieur Pinjon, excusez-moi de vous avoir entraîné ainsi, mais je ne tenais pas à me trouver seul, à cette heure de la nuit, avec cette jeune, ou relativement jeune personne au visage blême. Non point que j'aie craint de succomber à la tentation ou même de la connaître, mais simplement parce que je suis trop vieux pour jouer les Joseph et pas assez malin pour me tirer honorablement d'une situation aussi délicate.

M. Pinjon, son feutre enfoncé sur les yeux, son nez pointé vers la terre, l'écoutait peut-être, mais à coup sûr ne l'entendit pas. M. Mélèze continua :

— Je ne veux d'ailleurs pas que vous soyez entré ici pour rien, et je vais me permettre de vous offrir un verre de bénédictine... Otez votre pardessus.... et aussi votre chapeau... là.

Il fit asseoir M. Pinjon devant un guéridon d'acajou recouvert d'un tapis de dentelle et prit place lui-même dans un voltaire garni de reps grenat; éclairée par en haut, sa figure creuse paraissait squelettique et sa tête semblait s'écraser sur son vieux buste cassé. Il goûta la liqueur du bout des lèvres et commença :

— Ce Studio de la Galette m'a déçu. J'avais gardé un meilleur souvenir du Moulin de la Lune, qui l'a précédé dans le même local et que, je l'avoue, je fréquentais assidûment. Vous ne

connaissez pas ces petits music-halls? On y joue une revue, mais la revue n'est qu'un prétexte à montrer des femmes. Même quand elles sont quasi-nues, elle ne sont jamais indécentes, car elles se meuvent avec tranquillité et ne sont pas plus gênées par leurs corps que des baigneuses, pas plus encombrées de leur derrière que nous ne le sommes, vous et moi, sauf votre respect, de notre visage.

M. Pinjon hocha la tête par politesse; la fatigue rougissait ses paupières et faisait blêmir son nez.

— Ces femmes sont agréables, continua M. Mélèze, mais ce qui frappe, ce n'est point la beauté des corps. Un corps vivant ne peut pas être beau. Il y a, dans l'idée de beauté, quelque chose de froid et d'impersonnel qui convient à une statue; mais des poitrines qui se soulèvent, des peaux finement duvetées où les gouttelettes de sueur semblent affleurer déjà, elles ne frappent pas de respect comme les belles œuvres, elles inspirent une tendresse émue, comme tout ce qui est humain, vivant et périssable...

Il avait redressé le buste, et sa main jouait avec le pied de son verre :

— Monsieur Pinjon, je m'intéresse à vous, comme à une image de ce que j'étais moi-même il y a... mettons vingt ans pour ne blesser personne.. Et je voudrais vous faire profiter de mon expérience... Fréquentez les music-halls, de préférence les petits. Dans les grands music-

halls, les girls et les girlettes (le mot est charmant, n'est-ce pas? et j'en suis l'inventeur), elles sont choisies selon un même standard et un même canon; leur personnalité disparaît au profit de leur ressemblance, de leur ensemble; et l'effet artistique tient justement à un rythme collectif, pareil à celui d'une strophe où la cadence est sûre, où les rimes reviennent et se multiplient.

Il allongea un doigt si démesuré que M. Pinjon crut qu'il allait lui toucher le nez et se recula :

— Suivez-moi bien, mon cher concierge, quasiment quadragénaire, et tirez-en profit. Fréquentez les petits music-halls. Là, chaque corps garde son caractère, et révèle un caractère. De tailles et de proportions différentes, évoluant librement et naturellement, les femmes restent elles-mêmes. Les corps, cher monsieur, n'ont point d'intérêt artistique, ils ont une valeur psychologique. Car le corps révèle l'âme aussi bien que le visage. Il y a des seins spirituels et des croupes placides. Telle chute de reins est voluptueuse en sa lourdeur; telle attache d'épaules, par sa finesse, exprime une âme mystique. Il y a des dos résignés et des nuques orgueilleuses. Une taille mince, serrée au-dessus des hanches comme par un lacet, trahit une âme frivole : elle appelle le corset et la toilette. Alors que des flancs larges et des bras robustes ont été faits pour concevoir et porter l'enfant... Buvez, monsieur Pinjon, mais buvez...

Sa main s'allongea sur la dentelle, vint prendre le verre de M. Pinjon, le souleva, si bien que l'autre, comme hypnotisé, le saisit et but. M. Mélèze, satisfait, se renversa dans son voltaire :

— J'irai plus loin, mon cher ami, j'oserai vous parler du ventre. Y a-t-il rien de plus facile à lire que l'âme d'un ventre? Il y a des ventres secs et grondants de colère comme une peau de tambour ; il y a des ventres moelleux qui sont d'une bonne ménagère. Et il y a les ventres que l'on ne voit pas au Moulin de la Lune, les ventres arrivés, installés dans la vie, les ventres qui semblent tendre vers vous une oreille condescendante. Comme on a bien raison de dire : ventre affamé n'a pas d'oreilles !

Il s'arrêta, frappa d'une pichenette sur son verre vide :

— Ecoutez-moi, cher Monsieur Pinjon. Vous et moi, comme la plupart des humains, nous manquons d'expérience pour lire les corps ; nous savons exactement ce qu'est un menton volontaire ou une bouche voluptueuse, mais le sens de tel dos nous échappe... Il faut se représenter l'unité apparente et réelle de certaines de ces femmes, qui veulent bien se montrer nues.

« Un visage maigre et basané est en harmonie avec un corps mince et nerveux; le cerne des yeux a exactement la nuance du cerne des mamelons, et les pommettes saillent sous la peau avec le même air provocant que la pointe des hanches. Une figure blonde et déjà empâtée est

certainement faite de la même chair que des cuisses fortes et des reins plats.

A mesure qu'il parlait, son visage semblait plus fatigué, plus creux, plus sénile :

— Je ne me fais pas plus malin que je suis. Il est des êtres en qui semble rompu l'équilibre voulu par le Sculpteur qui modela l'argile humaine. Au Moulin de la Lune, j'ai vu une figure ovale, des yeux pers et rêveurs qui démentaient les jambes courtes et la croupe forte que la démarche faisait grimacer. Nous ne savons pas comprendre le corps humain. Et je rêve d'une science qui permettrait de lire le caractère sans s'occuper du visage... « Tournez-vous, madame ». Cette science serait grave et sévère ; on la baptiserait d'un nom païen ; je propose pygologie ou pygomancie; cela écarterait tout de suite les amateurs et les gens grivois...

Il se leva, repoussant le voltaire, et d'un geste, engagea M. Pinjon effondré à se remettre debout :

— Je ne veux pas vous éblouir davantage. Ne vous étonnez pas de m'entendre citer des mots grecs : je suis bachelier de l'enseignement classique... Et ne croyez pas que je vous aie tenu des propos vagues ou trop précis, et qui ne se rapportent point à votre cas... Quand je vous ai rencontré près du théâtre, je ne vous connaissais point, monsieur Pinjon. Quand nous sommes allés complimenter ces dames, quand je les ai invitées à bien vouloir nous accompagner au café, je croyais, monsieur Pinjon, que vous étiez,

comme moi, un amateur, un collectionneur détaché des réalités de ce monde. Je vous ai vu, monsieur Pinjon, et mes yeux se sont ouverts... Vous êtes un tendre, prenez garde à vous ; les femmes ont de touts petites dents, et c'est pourquoi elles préfèrent se repaître de cœurs tendres... Mais brisons là...

Il passa dans le couloir, où il aida M. Pinjon à revêtir son pardessus et lui tendit son feutre noir :

— Oubliez tout ce que je vous ai dit ce soir... Pour rejoindre une épouse à laquelle vous êtes attaché, cela ne vous servirait à rien... Vous êtes encore trop jeune... Mais quand vous aurez des chagrins d'amour... et cela pourrait ne pas tarder, monsieur Pinjon... alors, revenez me voir...

Il poussa son hôte doucement. Pinjon entendit se refermer derrière lui le verrou de sûreté, et il pensa :

— Bien sûr que si c'était pas le gérant, j'aurais pas écouté toutes ses balivernes...

IX

M. Pinjon resta quelques minutes ahuri dans le couloir. Puis soudain, une pensée le frappa :

— C'est vrai, faut que je rentre chez moi... Y a ma femme.

Il avait oublié Albertine depuis des heures qui lui semblaient longues; pour l'instant, elle lui paraissait lointaine, sans autre existence que celle d'un rêve ; peu à peu, parce qu'il se forçait à penser à elle, elle revint dans le présent, mais non point telle qu'elle était : la concierge qui dormait là, dans la loge. La femme qu'il voyait, c'était l'Albertine de leur appartement dans l'impasse; celle-là, il voulait la rejoindre; et comme il était las, que trop de sentiments avaient passé en son cœur, il eut un désespoir ridicule d'homme saoûl : jamais plus il ne reverrait son Albertine, celle qu'il avait aimée pendant de si longues années. Il aurait beau sortir de cet immeuble où il se trouvait par hasard, entrer dans la vieille maison toute proche, monter les deux étages, ouvrir même la porte aussi facilement qu'en un rêve, il ne reverrait pas Alber-

tine : des étrangers occupaient la chambre de leur amour...

Il sentit qu'il divaguait et il tenta de se reprendre; mais une impression précise lui restait : il avait eu tort de déménager, d'entrer dans cet immeuble neuf où trop de gens s'entassaient, et qui offrait à lui seul, comme dans un zoo, des échantillons de toute la faune de Paris. L'immeuble neuf lui porterait malheur.

Pourtant, tout était plus commode et mieux installé que dans la vieille maison. Il n'avait qu'à faire deux pas en arrière, et il pourrait allumer la minuterie; quatre ou cinq pas en avant, et il trouverait encore un bouton de minuterie. Il se rendit compte soudain qu'un locataire pouvait entrer et le trouver là, lui, M. Pinjon, le mari de la concierge, ayant dépassé la porte de cette loge qui était son domicile, tel un homme ivre ou un malfaiteur.

Il s'élança et saisit le bec-de-cane qui résista ; naturellement, Albertine avait fermé la porte à clé comme de coutume; il fouilla dans sa poche, ouvrit et entra; la porte, en se refermant, fit un bruit sec, et M. Pinjon resta debout dans l'ombre, le cœur battant. Il entendait la respiration régulière d'Albertine, et il se rassura.

La gorge sèche, il eut envie de passer dans la cuisine et de tirer de l'eau au robinet ; mais Albertine alors pourrait se réveiller. Il ôta son chapeau et son pardessus et, contournant la table, réussit à les accrocher sans bruit. Le présent maintenant était réel, et c'était le reste qui pa-

raissait un songe : le théâtre, Sonia et son visage délicat, M. Mélèze et ses propos où des femmes nues se tordaient lascivement, ainsi que dans les tableaux où le pauvre Saint Antoine subit la tentation.

Pourtant, la femme couchée là paraissait une étrangère, un tyran auquel il devait des explications selon un droit ancestral, contre lequel il se révoltait. Dans ce présent si fermé, il ne subsistait, du passé récent, qu'une seule pensée, qu'une obligation impérieuse : être demain soir à huit heures et demie dans ce café.

Valait-il mieux s'expliquer maintenant avec Albertine, ou demain? Le bon sens indiqua clairement à M. Pinjon que ce n'était pas l'heure d'une conversation, et il s'approcha du lit pour se déshabiller. Alors, la sonnette de la porte principale retentit, et d'instinct, comme un coupable, M. Pinjon se rejeta vers le pied du lit, loin de la tête qui allait s'éveiller.

Dans la pénombre, il entrevit un bras qui s'élevait et pressait sur la poire; la main, seul être éveillé dans ce corps, dut s'y reprendre à plusieurs fois pour réussir. M. Pinjon entendit le locataire pousser la porte, appuyer sur la minuterie ; la lumière pénétra par l'œil-de-bœuf situé au pied du lit, qui permettait de voir les entrants sans même se redresser. Et dans cette lumière qui le baignait de dos, qui projetait son ombre sur la descente de lit, M. Pinjon se mit à trembler.

Le locataire passa et, oublieux des règlements

de M. Mélèze, ne donna pas son nom. Mentalement, M. Pinjon le remercia comme un complice inconnu : Albertine s'était rendormie. Il n'avait qu'à attendre la fin de la minuterie et il pourrait se coucher sans éveiller sa femme. Il patienta un temps qui lui parut long; la porte de la cour, refermée par son ressort, claqua ; puis ce fut un silence prolongé; un silence qui rendait inexplicable l'obstination de la minuterie à donner de la lumière et à maintenir l'ombre sur la descente de lit.

A la réflexion, Emile cessa de s'étonner. Il est bien évident que le temps de la minuterie auquel, jusqu'ici, il n'avait prêté aucune attention, devait être calculé pour permettre à un locataire de monter paisiblement jusqu'au haut de l'immeuble : soit six étages ; et M. Pinjon se surprit à agiter faiblement les pieds, comme s'il montait.

Mais combien de marches y avait-il à chaque étage ? Quinze, dix-huit ? Mettons vingt, pour ne pas avoir de déception. Le locataire devait bien être déjà au deuxième étage. M. Pinjon compta et arriva ainsi jusqu'à deux fois vingt : le locataire était au quatrième étage. Ou peut-être, par une ironie du destin, était-il déjà entré dans son appartement au premier étage, tandis que la minuterie s'obstinait toujours à éclairer le locataire fantôme inventé par les ingénieurs et qui était supposé monter à chaque fois, en un supplice infernal, jusqu'au sixième étage où il n'habitait pas. Ce locataire fantôme, il prenait

les vrais locataires, les locataires en chair et en os, à la porte même; il les accompagnait jusqu'à leur palier, et là, il semblait leur dire : « Monte, monte, avec moi, jusqu'au sixième pour que je ne fasse pas inutilement cette ascension. »

Sentant que sa lucidité lui échappait, M. Pinjon se redressa, et il vit son ombre remuer sur la descente de lit. Au même instant, mue par un instinct aussi sûr qu'un ressort, aussi implacable que la minuterie, Mme Pinjon se dressa sur son lit; et entrevoyant cette ombre tout près de l'œil-de-bœuf, se souvenant confusément d'avoir ouvert à un anonyme, elle murmura :

— Qui est là ?

Immédiatement, la minuterie s'éteignit, et le mari et la femme, qui ne se connaissaient plus, restèrent à s'épier dans l'ombre. Albertine, avec sang-froid, allongea la main vers le commutateur. La peur de révéler son visage l'emporta chez M. Pinjon sur tout autre sentiment, et il cria à voix basse :

— C'est moi, n'allume pas.

Il vint un soupir de la forme blanche assise :

— Eh bien, tu aurais pu le dire plus tôt.

M. Pinjon commença à se déshabiller sans que la forme bougeât; puis, de nouveau, la voix d'Albertine :

— Quelle heure est-il ?

Le ton était si attendrissant que Pinjon ne sut pas mentir :

— Une heure et demie, deux heures...

— Le spectacle a fini tard?

-- C'est-à-dire que... après le spectacle... J'ai causé avec M. Mélèze... et des gens du théâtre... Je t'expliquerai demain...

Ses doigts s'agaçaient à défaire ses jarretelles; elles étaient si serrées qu'il en avait des démangeaisons aux mollets; et, ayant ôté son caleçon, il se mit à gratter sa chair velue. Il hésitait à se coucher à côté d'Albertine; il faut avoir le cœur pur pour affronter le contact de la chair longtemps aimée. M. Pinjon cherchait un prétexte pour retarder le moment de se coucher; il passa la main sous l'édredon avec une telle mauvaise foi qu'il n'y découvrît point sa chemise de nuit; habituellement, il faisait, en ce cas, appel à Albertine; mais il éprouvait, ce soir, le désir obscur de la bannir des secrets de sa vie et sa main, s'obstinant, finit par découvrir l'étoffe roulée.

Albertine ne bougeait toujours pas, assise comme tout à l'heure. S'était-elle endormie dans cette position incommode? C'était peu probable, mais elle somnolait. Alors, l'âme tortueuse qui était celle de Pinjon ce soir-là, conçut une pensée d'astuce : il serait bien plus facile d'expliquer dans l'ombre un projet bizarre à une femme endormie, que de soutenir ses regards et ses questions, à l'heure lucide du déjeuner. M. Pinjon dit :

— J'ai trouvé du boulot... un petit boulot supplémentaire qui n'est pas mal payé du tout.

— Ah?

La voix était indifférente et Pinjon en éprouva

une joie perverse. Il continua :

— C'est comme qui dirait des heures supplémentaires à faire au bureau... mais c'est pas dans le bureau...

Il déboutonna le col de sa chemise de jour pour continuer :

— C'est au théâtre, je serai souffleur.

Il attendit; et comme aucune question ne vint, il changea de chemise d'une âme tranquille. Pourtant, avant de s'allonger auprès de son épouse, il entama l'explication la plus douloureuse :

— Il faudra que j'y aille tous les soirs, et je ne rentrerai pas avant minuit et demie.

Pinjon, affolé, sentit que la nouvelle éveillait tout à fait Albertine. Elle se redressa un instant; M. Pinjon eut peur, mais il fit bonne contenance :

— Ça t'est égal, hein?

La femme eut un petit rire :

— Mais oui, Emile, je sais bien que t'es un bon mari, et j'ai confiance en toi...

L'âme de Pinjon était devenue satanique, car l'éloge de ses vertus l'humilia. Il s'étendit à côté de sa femme et, pour la première fois peut-être depuis quatorze ans, s'endormit sans même avoir porté la main sur elle.

X

Le lendemain, il pleuvait à torrents quand M. Pinjon, sortant du métro, remonta la rue Lepic et la rue Tholozé. Son feutre noir ruisselait sur sa gabardine; la pluie mettait des gouttelettes dans sa moustache et parfois lui sautait dans le nez.

Il était en avance, quand il pénétra dans le café, et il s'assit dans un coin d'où il pouvait facilement voir la porte d'entrée. Son chapeau, placé sur une chaise à côté de lui, perdait peu à peu l'éclat que lui avait donné la pluie, devenait une chose molle et terne. Sa gabardine, qu'il n'avait pas ôtée, lui plaquait aux genoux une humidité froide qui lui enfonçait de temps à autre, jusqu'aux os mêmes, de fines aiguilles sournoises.

Mais il ne sentait rien que la gloire de ce jour où il attendait une jeune créature, un visage frais qui allait lui sourire et lui donner d'un coup plus de beauté qu'il n'en avait jamais connu.

La porte s'ouvrit et M. Pinjon, exalté secrètement, pensa que l'heure ineffable survenait. Mais

c'était un marchand de journaux, le pantalon crotté jusqu'au mollet, la casquette enfoncée rabattant les oreilles :

— *Intran... Paris-soir...*

Le paquet de journaux replié sur son bras portait une tache jaune, une moitié d'ovale que l'eau y avait faite et il le tendit vers M. Pinjon d'un geste de tout son corps. M. Pinjon refusa du doigt avec impatience, avec une pitié méprisante pour ce pauvre bougre probablement sans famille et qui ne pouvait plaire à personne. Puis il attendit de nouveau, sans impatience, car sa vie réglée, si elle ne lui avait pas apporté de grandes joies, ne lui avait point causé de déception qu'il eût jusqu'alors perçue.

Au bout de plusieurs minutes pourtant, il consulta sa montre, la compara à la pendule au cadre hexagonal et, faisant une moyenne avec sa rapidité de comptable, pensa qu'il devait bien être neuf heures moins dix. Les chiffres se présentaient à lui en images visuelles et se substituaient mécaniquement l'un à l'autre lorsqu'il calculait, avec la certitude d'une machine.

Le temps passa encore et M. Pinjon pensait « 8 h. 55 », quand Sonia entra, de son pas sautillant et précieux, en secouant un parapluie court. Ses sourcils fins étaient froncés. M. Pinjon se leva et d'un geste gracieux lui désigna la chaise en face de lui. Elle ne le regarda même pas et dit sèchement :

— Si vous croyez que j'ai le temps... Ah! j'en ai eu une idée de vous donner rendez-vous...

Ça m'a fait dépêcher et encore, je suis en retard.

M. Pinjon restait debout et n'arrivait pas à comprendre; il n'éprouvait aucune douleur à voir Sonia irritée contre lui, peut-être parce qu'il ne l'aimait pas encore. Il faisait un examen de conscience rapide : « Nous étions d'accord sur le rendez-vous ; je suis arrivé à l'heure ; je ne lui reproche pas d'être en retard ; alors, pourquoi s'en prend-elle à moi ? »

La mauvaise humeur de Sonia, ne trouvant pas d'obstacle pour rebondir, tomba.

— Allons, dit-elle plus doucement, dépêchez-vous de payer et suivez-moi.

Le garçon n'arrivait point, malgré les appels de la cuiller sur la table. Sonia était tournée vers la porte, et M. Pinjon voyait, sous son bonnet brun, son rouleau de cheveux qui paraissait noir dans l'ombre, et ses épaules minces qui tombaient en une courbe gracieuse ; elle piétinait d'impatience, instable sur ses talons trop hauts.

Enfin, M. Pinjon put la suivre vers la porte qu'il se précipita pour ouvrir. Sur le seuil, il allongea la main vers le parapluie de Sonia :

— Voulez-vous me permettre de vous abriter?

— Merci, vous ne réussiriez qu'à me mouiller une épaule.

D'un même élan, elle ouvrit son parapluie et courut vers le théâtre, avant que M. Pinjon eût pu comprendre ce qu'elle voulait faire; si bien qu'elle avait disparu avant qu'il partît à son tour.

Elle l'attendait dans le hall, son parapluie au bout de son bras tendu, le plus loin possible de

son manteau que la pluie avait frangée d'une bande plus sombre :

— Dépêchez-vous, je vais vous présenter à M. Dumas, le directeur.

Elle passa entre le vestiaire et la caisse, monta un escalier raide et sombre, toujours suivie de Pinjon qui humait l'odeur de la pluie sur le manteau brun. Elle frappa à une porte que Pinjon ne distinguait même pas dans l'ombre et elle entra avant qu'on lui répondît. La pièce était plus large qu'on ne l'eût imaginée dans ce théâtre exigu; en réalité, elle était exactement de la même dimension que le hall, qu'elle recouvrait. Elle possédait une baie qui surmontait la véranda de la façade, dont l'éclairage était tel qu'il donnait de la lumière tout au bord de la pièce et qu'aucune ampoule n'était allumée à l'intérieur.

M. Pinjon ne le comprit pas tout de suite et fut frappé par le spectacle de cet homme, assis devant une table recouverte de papiers, et baigné d'une lumière rougeâtre qui ne venait de nulle part, qui semblait sur l'ombre une conquête d'autant plus mystérieuse que la couleur en était incertaine et insolite.

Quand ils entrèrent, Dumas tourna la tête vers eux et posa, sur un minuscule plateau, une cigarette à bout doré.

— Je vous présente, dit Sonia, un souffleur bénévole.

Le directeur fut évidemment surpris; il ramena

ses manchettes soignées et répéta de sa voix à la fois chaude et indifférente:

— Un souffleur ?

Sonia affectait la désinvolture et fit trembler son rire de cristal savamment modulé :

— Oui, j'ai peur d'avoir des défaillances de mémoire... C'est un de mes amis et il a bien voulu...

Dumas se leva avec cérémonie et s'inclina en tendant la main; sa courtoisie manquait de naturel; mais par là-même, elle était plus évidente et fit plus grande impression sur Emile, qui s'efforça de l'imiter. Il y eut un silence et Sonia sentit que Dumas allait continuer à jouer son rôle d'homme bien élevé. Aussi dit-elle soudain:

— Vous n'auriez pas un manuscrit à lui donner ?

Dumas fouilla parmi les papiers de la table, avec des gestes arrondis et gracieux qui dégageaient une fine odeur de tabac d'Orient. Dans l'étrange lumière rougeâtre, les ombres paraissaient vertes sur le ton blême du papier blanc. M. Pinjon, sentant que Dumas s'impatientait, leva les yeux pour ne pas le gêner. Il voyait à l'envers les grandes lettres qui couronnaient la véranda; chacune d'elles se détachait bizarrement en sombre sur une buée rose, qui devenait d'un pourpre intense au bord de chaque signe, entouré d'une mince ligne de feu.

— Ah ! voici, dit Dumas.

Il tendit à Sonia un manuscrit à la couverture usagée, si souvent roulé que le bord des

pages se retroussait et se frisait, jauni par les doigts. Sonia s'écarta et d'un geste montra M. Pinjon qui prit le cahier de la main droite, tout en se lissant la moustache afin de se donner une contenance. Comme il baissait la tête pour remercier, Sonia constata que le rougeoiement donnait des tons de fard au crâne de M. Pinjon. Sa mèche était, ce jour-là, ramenée transversalement de la façon la plus correcte.

Sonia avait fait demi-tour pour partir, et elle tendait ses petites jambes, telle une biche prête à bondir, quand Dumas, qui s'était rassis, dit de son ton détaché :

— Vous avez déjà soufflé, monsieur ?

Sonia, qui se trouvait derrière M. Pinjon, lui toucha la jambe de son parapluie; M. Pinjon sentit une fraîcheur désagréable, mais il était trop tard pour qu'il rattrapât son aveu.

— Non, monsieur, je n'ai jamais soufflé.

Dumas leva les bras avec un geste parfait de canéphore :

— Il vous faudrait un apprentissage, comme pour tout ce qui touche au théâtre. Rien ne s'y improvise. Il y a différentes façons de souffler. On peut suivre l'acteur et lui donner le mot qui lui manque, quand on sent qu'il hésite ou qu'il va rester en plan. On peut aussi précéder l'acteur, c'est-à-dire lire tout le texte à mi-voix avant qu'il le répète... Vous demanderez à Levinsky ce qu'elle préfère... Bonjour, monsieur... A tout à l'heure, petite...

Il se penchait sur ses papiers et son visage fin,

éclairé à contre-jour par la buée rose, prenait le relief fruste et comme savonneux d'une pièce d'or.

Suivant toujours Sonia, Emile Pinjon redescendit au rez-de-chaussée, traversa le hall, gagna le premier sous-sol et se trouva dans la salle de spectacle; il lui semblait qu'il y avait moins de personnes encore que la veille, mais il n'eut guère le loisir de regarder autour de lui, car Sonia trottait de son pas menu, suspendue sur ses talons et toujours prête à osciller; la petitesse de sa taille ajoutait à son charme de femme enfant, à ce je ne sais quoi de naïf qui se mêlait à tout ce qui était truqué en elle.

Par la porte de fer, ils pénétrèrent dans la coulisse; M. Pinjon se préparait à descendre au deuxième sous-sol, comptant sur quelque passage obscur et plein d'araignées pour le mener au trou du souffleur. Mais Sonia l'arrêta :

— Vous resterez ici...

Pinjon demeura bouche bée, ses dents plates avançant plus encore que de coutume :

— Je croyais... enfin... que le souffieur se mettait là, devant la rampe.

Sonia fit résonner son rire, que l'on dût entendre de la salle :

— Le théâtre est tout petit ; on n'a point pensé au trou du souffleur... Vous serez très bien ici...

Pinjon restait debout, le rouleau à la main ; Sonia le regardait avec un sourire aimable, qui

étirait doucement ses lèvres, jusqu'à leur faire toucher le bord de son visage triangulaire.

— Otez donc votre pardessus et votre chapeau, dit-elle.

Ce qu'il fit, mais il s'en trouva fort embarrassé. Il regardait autour de lui, sur le plancher poussiéreux et n'y voyait ni chaise ni banc. Il avisa enfin deux gros clous, fichés dans le mur; ils avaient fait sauter le plâtre et dessiné en creux une lamentable étoile où la saleté mettait des ombres viles. Pinjon se préparait à accrocher son pardessus à l'un des clous, quand Sonia, de nouveau, laissa couler son rire entre ses lèvres, comme un ruisseau qui chante entre des cailloux de grès rose :

— Mais c'est pour les cordes du rideau !

Pinjon se trouva plus penaud encore et son bras se relâcha, si bien que le bord de son pardessus vint balayer la poussière.

— Donnez-le moi, dit Sonia.

Pinjon se confondait en excuses, tout en se détournant pour ne point permettre qu'elle prît le vêtement :

— Mademoiselle, non, non, je vous en supplie.

C'était entre eux une lutte où, sans s'en rendre compte, ils s'affrontaient pour apprendre à se connaître. Pinjon céda.

— Soyez rassuré, dit Sonia, je vais le déposer avec votre chapeau... mais oui, donnez-le moi aussi... dans notre loge; c'est encore là qu'il sera le mieux.

Et elle s'enfuit, en courant presque, bizarrement chargée, le feutre de Pinjon au bout de la main gauche, le pardessus sur le bras droit laissant dépasser la main qui tenait son propre parapluie. Pourtant, elle n'avait jamais semblé, à Pinjon, si gracieuse et si légère.

Il resta seul quelques minutes, lorgnant la scène entre deux portants, surpris de la pauvreté de la toile de fond, dont la peinture et l'étoffe s'écaillaient par endroits. Deux acteurs montèrent, qu'il ne connaissait pas; ils semblaient irréels et déplaisants, sous le maquillage qui cachait leurs traits, n'en révélait que la pauvre chair flétrie entre les coups de crayon aux couleurs vives. Ils avaient l'air, malgré leurs vêtements de ville, de clowns honteux et prêts à se faire siffler. M. Pinjon, pourtant, les avait vus jouer avec talent; mais il n'est rien de plus faux que la coulisse, où les acteurs revêtent l'apparence du théâtre, tout en gardant leur vraie personnalité.

M. Pinjon, seul en face de ces inconnus, se sentait dégrisé; par quel miracle lui, employé sérieux, se trouvait-il parmi ces toiles usagées, ces plâtres rugueux, ce maquillage brutal? Il essaya de se donner le change : un homme doit tout savoir; trop longtemps il s'était refusé à connaître la vie. Mais il finit par s'avouer la vérité, parce qu'elle lui causait au cœur comme un chatouillement voluptueux : « Je suis près d'elle, je vais la voir, et elle sera heureuse de me voir, puisque je travaille pour elle. »

Il avait placé le manuscrit sous son bras, et il

effilait des deux mains sa moustache à l'ancienne mode. Soudain, il trouva Mathilde en face de lui ; ses yeux noirs soulignés de charbon trouaient son visage livide, où la poudre se mêlait à la crême, en un enduit que M. Pinjon eût souhaité gratter au couteau.

— Dites-moi, monsieur Pinjon, puisque Sonia vous a placé ici, vous pourriez peut-être me rendre service.

Pinjon s'inclina, irrité au fond qu'une femme vînt ainsi s'interposer entre ses pensées et Sonia.

— Vous voyez ces deux cordes, continuait Mathilde... Eh bien! c'est moi qui suis chargée de les manœuvrer... Que voulez-vous, à la guerre comme à la guerre. Nous n'avons pas de machiniste, et je suis la seule artiste qui ne soit jamais de la dernière scène de chaque acte... Quant à Dumas, vous pensez bien qu'il est trop grand seigneur pour s'abaisser à une besogne pareille; il risquerait de casser un de ses ongles en amande... Il aime mieux que ce soit moi : je n'ai jamais vu pareil mufle avec les femmes... De temps à autre, je laisse tomber et il est obligé d'accourir; mais je ne peux pas recommencer tous les jours... Alors, si vous vouliez être gentil, vous me remplaceriez. Ce n'est pas difficile. Vous tirez sur cette corde-ci pour ouvrir le rideau, sur celle-là pour fermer... D'ailleurs, c'est marqué au crayon sur le mur...

Pinjon approcha son nez pointu et vit en effet un O et une F. Mathilde le regarda avec quelque ironie :

— Je sais bien que vous ne ferez pas cela pour moi avec autant de zèle que si c'était pour Sonia...

Le souffleur rougit.

— Ne croyez pas que je sois jalouse... D'ailleurs, ces choses-là ne se commandent pas, et puisque c'est Sonia qui vous plaît, soyez heureux avec elle.

De sa main longue et maigre, elle toucha la joue de Pinjon :

— Au besoin, je vous aiderai, mon petit, pour vous remercier de m'éviter la corvée... Allons, vite, je me sauve, il est au moins neuf heures et quart, et le public commence à s'impatienter.

On entendait en effet des pieds qui battaient le tapis en cadence. Les deux acteurs qui rôdaient depuis dix minutes sur le plateau s'installèrent enfin à une table, prirent avec affectation une pose naturelle, et l'un d'eux souffla à Pinjon :

— Allez-y, levez.

Pinjon posa vivement le manuscrit sur le plancher, saisit une corde et tira de toute sa force; comme rien ne bougeait, il comprit son erreur et attrapa l'autre corde; le rideau glissa avec tant d'aisance que la force déployée par Pinjon se retourna contre lui, il eut l'impression qu'on lui donnait un coup de bâton au bas du biceps.

Il suivit le texte de son mieux, en essayant de tourner les pages sans bruit; il apercevait les acteurs de biais et il découvrait un espace sombre entre la perruque et la tempe du plus jeune, qui semblait ainsi coiffé de quelque macabre dépouille. Bientôt, il vit monter Sonia, avec sa

robe rouge à collerette; elle ne tourna même pas les yeux de son côté, tant elle guettait avec attention, derrière le portant, le moment d'entrer en scène.

Alors, il se sentit affolé, obligé de ne pas sauter un mot des yeux et pourtant passionnément désireux de ne point perdre de vue celle pour qui il se trouvait là. Il n'eut guère l'occasion d'intervenir et il s'habitua à son nouveau métier — si c'en était un — avec une facilité qui le surprit.

Le premier soir, quand tout fut éteint dans la salle et sur le plateau, il attendit la sortie de Sonia, dans l'espoir de la trouver seule. Il se sentait plein de confiance et d'espoir. Quel chemin parcouru en un jour ! Hier encore, il n'était qu'un spectateur qu'il fallait guider jusqu'aux loges, et il devait faire le pied de grue dans la salle. Ce soir, il était chez lui sur la scène même.

Le rideau baissé supprime toute distinction entre le plateau et la coulisse, entre le domaine de la vie réelle et le royaume sacré où tout doit être combiné pour les yeux des spectateurs. Afin de se donner une contenance, M. Pinjon arpentait donc la scène, épiant les silhouettes qui montaient des loges et se glissaient parmi les portants.

Il avait certes une excuse pour se trouver là, puisque son pardessus et son chapeau étaient restés dans la loge des femmes. Mais il ne tenait point à révéler ce détail, qui lui semblait un secret qu'il partageait avec Sonia, et comme le

premier lien qui les unît. Il eût pu descendre chercher ses vêtements, mais il n'osait point. Si Sonia n'avait point repris sa toilette de ville, elle ne lui permettrait point d'entrer. D'ailleurs, il ne voulait point revoir Mathilde; il désirait que Sonia se trouvât seule auprès de lui.

Il reconnut soudain le claquement rapide de ses talons de bois sur les planches. Elle ouvrait déjà la porte de fer quand il la rattrapa; peut-être ne l'avait-elle point vu, puisqu'il était dans l'ombre.

— Sonia, Sonia...

Elle se retourna vers lui, surprise, mais point émue; voyait-elle le visage contracté de l'homme ? Tout était sombre et il ne traînait que des rayons de lumière capricieux venus de points éloignés : l'escalier des loges au fond de la scène, et l'escalier de la sortie au fond de la salle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle paisiblement.

Le bras de la jeune fille était si moelleux entre les doigts de Pinjon, son ton était à la fois si naturel et si prêt à s'offenser que le souffleur bafouilla :

— Mademoiselle, mon pardessus, mon chapeau...

— Eh bien, vous ne pouvez pas aller les chercher ?

Il essaya de se rappeler les multiples raisons qui l'en avaient empêché, et il ne les trouvait plus. Eût-il su exprimer la délicatesse qui l'avait écarté de l'endroit où elle se dévêtait? Pouvait-

il lui expliquer maintenant que la loge d'où elle venait de partir lui semblerait un lieu tragiquement désolé? Et connaissait-il lui-même la force impérieuse qui l'empêchait de lâcher la proie qu'il croyait à sa portée? Il savait seulement que quitter ainsi Sonia lui serait un déchirement. Elle s'impatienta :

— Laissez-moi.

Ne se connaissant plus, il eut l'audace des timides et des passionnés :

— Alors, promettez-moi de m'attendre... le temps que j'aille chercher mon pardessus.

— Mais je n'ai rien à vous promettre... Lâchez-moi...

Il dit encore, d'une voix plus faible :

— Sonia, Sonia.

Et il desserra son étreinte. La jeune fille ne bougea pas; elle était flattée de mesurer soudain son pouvoir sur cet homme; elle oublia même un instant qu'il était ridicule, dans son désir secret de s'enorgueillir de l'hommage qu'elle recevait; et elle dit plus doucement :

— Descendez, je vous attendrai.

— C'est promis ?

— Promis.

Il la quitta; seule, elle se trouva vexée et sensible, non plus à l'empire qu'elle avait sur lui, mais à celui qu'il prenait sur elle : il venait de lui arracher une promesse, alors que, quelques minutes auparavant, elle lui avait refusé même le droit de lui en demander une. Pourtant, elle n'eut pas le courage de partir. Elle entrevoyait

que Pinjon avait peut-être l'âme plus profonde que les hommes qu'elle avait connus. Il leur était inférieur en tous les avantages qui s'expriment clairement, et supérieur pourtant par sa naïveté même, par cette façon de vouloir s'absorber en elle.

Pour lui, il descendit l'escalier des loges aussi rapidement qu'il le pouvait, en baissant son front chauve de peur de le heurter. Frappant à la porte et invité à entrer, il trouva Mathilde en train d'attacher son bas à sa jarretelle. Elle continua paisiblement, tandis qu'il s'excusait par des paroles confuses. Il aperçut enfin son pardessus et son chapeau, s'en saisit, puis repartit rapidement.

Il retrouva Sonia immobile et, sans oser la prendre par le bras, il ouvrit la porte de fer et s'effaça; mais la jeune fille hocha la tête :

— Attendons Mathilde.

Elle avait vaguement peur de cet inconnu, de la passion neuve qu'elle sentait en lui; à tout hasard, d'ailleurs, elle ne tenait pas à jouer les femmes faciles. Pinjon dut attendre en rongeant son frein.

Enfin, Mathilde parut et ils descendirent tous les trois vers le métro. La jeune fille, comme la veille, quitta Mathilde et Pinjon à la station même, après une rapide poignée de mains, tandis qu'ils partaient ensemble vers leur commune adresse.

Dans le wagon, la femme n'ouvrit pas la bouche; elle semblait somnoler, la tête contre la

vitre. Pinjon baissait tristement le nez. Il avait espéré que cette soirée le rapprocherait de Sonia, et il l'avait vue moins encore que la veille. Pendant la représentation, elle ne s'occupait pas de lui et c'était naturel : Pinjon était lui-même un comptable consciencieux et il approuvait Sonia de se donner toute à sa tâche ; mais après le spectacle, pourquoi avait-elle refusé de se trouver seule avec lui ?

Mathilde, sur le boulevard, bavarda. Elle avait bien senti que Pinjon n'était pas attiré vers elle. Bonne joueuse et bonne camarade, elle résolut donc de faire l'éloge de Sonia, sans bien savoir ce que la jeune fille attendait du pauvre hère. Elle était d'ailleurs assez intelligente pour s'intéresser gratuitement aux événements dont elle était témoin, assez perverse aussi pour essayer d'y jouer un rôle et de duper l'ennemi commun, qui était l'homme.

— C'est une gentille fille que Sonia, disait-elle, tandis qu'un grand vent, qui séchait le bitume lui coupait parfois la respiration... Je l'ai connue en tournée... Et vous savez, je ne le dirais pas à tout le monde, mais elle est sérieuse... Elle a toujours repoussé ses camarades masculins...

Elle se pencha vers lui et ajouta d'un ton persuasif :

— Elle est vierge.

Puis elle se tut, en actrice qui est sûre d'avoir atteint son plus grand effet. M. Pinjon ne parla point, mais, quand il la quitta dans le couloir de

l'immeuble, il lui serra la main avec effusion, comme s'il lui devait de la reconnaissance.

Sa femme, réveillée par la sonnette, ne s'était point rendormie; et quand elle le vit entrer :

— Allume, dit-elle.

Examiné avec plus d'attention que de coutume, M. Pinjon crut qu'il rougissait; Albertine, en tout cas, ne remarqua rien, car elle ajouta :

— Tu peux éteindre maintenant.

S'étant recouchée, elle se tourna vers le mur et se rendormit aussitôt.

Dans l'ombre, tout en se déshabillant, M. Pinjon exultait. Sonia était innocente : le fait expliquait tout, sa façon de se dérober à certaines heures et l'élan qui l'avait poussée vers un homme d'expérience.

Dans le lit, il fut ému par la tiédeur du corps familier qui, détourné de lui, offrait pourtant sa plénitude. Sans que la femme parut s'en apercevoir, il apaisa son désir. Mais avant le sommeil proche, un remords lui vint : n'avait-il pas été infidèle envers la bien-aimée?

XI

Dès le second jour, tant la duplicité est naturelle à l'homme, M. Pinjon mena sans effort une vie double. A table, le midi, pendant l'heure qu'il passait avec Albertine, il oubliait complètement Sonia, parlait, comme autrefois, des catastrophes survenues dans les familles qu'il connaissait. Le soir, pendant le dîner rapide, il ne pensait qu'au travail nocturne qu'il allait faire, et il se persuadait, comme il le persuadait à sa femme, qu'il agissait ainsi afin d'augmenter son gain.

Dès qu'il mettait le pied dans le métro qui l'emportait, il ne pensait qu'à Sonia, se promettant d'être doux avec elle, afin de ne pas l'effaroucher. Dans la coulisse, il apprit vite à connaître les entrées de Sonia, et il osait s'approcher d'elle pour lui boutonner sa manche, ou pour faire sauter, par des tapotements légers, le plâtre resté sur son épaule. Elle ne le fuyait ni ne le recherchait, apparemment contente de faire ainsi reviser sa toilette avant d'entrer en scène.

Le deuxième soir, à la fin de la pièce, comme elle quittait la scène sous les applaudissements et qu'elle allait s'engager dans l'escalier des loges derrière ses camarades, Pinjon s'avança vers elle:

— Tout à l'heure, il faut que je vous voie seule...

— Mais vous n'avez rien à me dire...

— Si, si, je suis trop malheureux quand il y en a une autre avec nous.

La passion qu'il montrait avait pu, hier, la surprendre; aujourd'hui, la jeune fille était sur ses gardes, et elle le repoussa :

— Non, non laissez-moi... Ne m'attendez pas, partez seul....

Elle descendit très rapidement, si petite de taille qu'elle n'avait guère besoin de se baisser.

Pinjon n'obéit point. Après la représentation, il prit son pardessus qu'il avait, ce soir-là, déposé sur une chaise auprès de lui. Il se vêtit posément et attendit comme la veille, en faisant les cent pas sur la scène obscure. Il ne quittait pas des yeux le haut de l'escalier des loges et il vit bientôt apparaître, dans le contre-jour, le profil de Sonia avec son nez délicatement busqué et l'éternelle moue de ses lèvres.

Quand elle l'aperçut, elle recula aussitôt, mais Pinjon l'entendit qui descendait en prenant son temps, avec des arrêts et des bonds soudains de marche en marche. Il n'osa pas la suivre; il restait haletant et irrité, à la pensée que Sonia, ce soir encore, allait attendre Mathilde, et qu'il devrait, avec celle-ci parcourir tout le chemin du

retour. La vie joue quelquefois cruellement à cache-cache avec vous : pourquoi n'était-ce point Sonia qui habitait impasse Saint-Augustin ? Il eût été naturel que Pinjon la reconduisît, et il eût pu causer longuement avec elle... Il est vrai que, en ce cas, Albertine l'eût connue; et en imaginant les complications possibles, Pinjon tira nerveusement sur la pointe de sa moustache.

Bientôt, Mathilde parut; Sonia venait derrière elle, regardant M. Pinjon en-dessous, avec des mines ironiques de sa bouche voluptueuse et cruelle. Liés déjà par l'habitude, tous trois traversèrent sans un mot la salle obscure et montèrent l'escalier.

Mais comme ils arrivaient dans le hall, Mathilde s'arrêta. Elle n'avait point envie de jouer les chaperons, parce que c'était humiliant pour une femme de son âge, parce qu'il est toujours imprudent de se mêler aux histoires d'amour, et parce que celle-là ne l'intéressait guère : puisque Pinjon l'avait crue hier soir, il était sa dupe, et elle avait ainsi satisfait sa propre vanité.

D'ailleurs, elle s'agaçait à la pensée que, bien des soirs encore, Pinjon l'accompagnerait; il est vexant de se voir reconduire par un homme qui ne pense qu'à une autre; sans compter que, si l'on fait ainsi contrôler l'heure à laquelle on va se coucher, il n'est plus de liberté possible, surtout si on a affaire au mari de sa concierge. Enfin, Mathilde n'était pas fâchée de jouer un petit tour à Sonia, comme elle en avait joué un la veille à Pinjon. Aussi dit-elle tout de go :

— Vous m'excuserez, mais j'ai un rendez-vous.

Elle poussa la porte et sortit vivement, laissant les deux autres bouche bée. Elle remonta la rue Tholozé; en réalité, elle n'avait d'autre intention que de suivre la rue Lepic pour aller prendre le métro à la station suivante.

Sonia et Pinjon restèrent immobiles, elle inquiète, lui heureux de se trouver seul avec elle. L'unique ouvreuse, qui s'occupait aussi du vestiaire, rôdait dans le hall, attendant que tous fussent partis pour fermer le compteur électrique. Pinjon se reprit le premier :

— Eh bien venez.

— Non, dit Sonia, laissez-moi partir seule.

— Jamais de la vie.

Ils parlaient fort et l'ouvreuse les regardait; Pinjon en était inconscient, mais Sonia se sentit ridicule; elle dut céder. Quand ils furent dans la rue, elle résolut de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Elle marchait lentement, si bien que Pinjon, qui n'avait pas encore parlé, demanda :

— Vous êtes fatiguée ?

— Oui, je me sens très lasse, et la perspective de cette longue course en métro...

Pinjon ne perdit point de temps pour répondre :

— Ça ne fait rien, je vous accompagnerai.

Sonia se mordit la lèvre : les naïfs sont des gens redoutables parce qu'ils n'entendent rien à demi-mot et ainsi prennent sur vous un avantage déloyal. Sonia résolut d'être plus claire :

— Ce sont les changements qui me fatiguent... Ces longs couloirs...

Pinjon réfléchit profondément; et enfin, il découvrit une idée dont il s'attribua le mérite personnel :

— Si on prenait un taxi... Voulez-vous me permettre ?...

Sonia, satisfaite de se venger ainsi d'une insistance importune, se hâta d'accepter. Au bas de la rue Lepic, M. Pinjon héla une voiture, et Sonia donna l'indication :

— Mairie du quinzième.

Pinjon pensa : « Elle ne veut pas me donner son adresse exacte », mais son bonheur était trop grand pour que rien y portât ombrage.

Le taxi dévala par des rues étroites où commençait la vie nocturne, ralentit un instant, comme une rivière qui traverse un lac, dans l'espace libre de la Trinité, contourna le roc immense de l'Opéra et coula d'une vitesse égale dans la rue de la Paix.

Sonia s'était enfoncée dans le coin de la voiture, aussi loin que possible de l'homme, et elle appuyait sa main gauche sur la banquette. Il approcha la sienne, toucha la petite chose de chair qui aussitôt s'envola.

— Votre main, suppliait Pinjon, laissez-moi seulement votre main... Après tout ce que j'ai fait pour vous.

Elle tourna vers lui un visage contracté, hostile :

— C'était pour vous faire payer en quelle monnaie ?

Il ne dit plus rien, se reprochant sa maladresse. Le taxi longeait les Tuileries sombres, traversait la Concorde avec son obélisque illuminé comme un arbre de Noël cubiste. La place des Invalides reposait sous une lumière pâle; on entrevoyait des rues populaires dominées par la tour Eiffel ; elle s'illuminait soudain, striée de comètes immenses et enfantines péniblement dessinées avec des ampoules, et qui disparurent pour laisser, dans l'ombre, une masse d'ombre plus opaque. Après les frondaisons de l'avenue de Breteuil, ce fut le viaduc du métro avec tout ce qu'il évoque de misère et de faubourg ; puis encore des rues populaires, très longues, où seuls les cafés étaient éclairés.

Soudain, la jeune fille frappa à la vitre de devant :

— Arrêtez à la prochaine rue.

Elle descendit la première et, avant que Pinjon eût payé, lui tendit la main pour lui dire au revoir. Mais payer était pour Pinjon une affaire trop grave pour qu'il pût en même temps penser à autre chose. Penché vers le cadran du taximètre, il ne vit pas le geste de Sonia, et elle dut attendre.

Quand le taxi se fut éloigné, Pinjon se tourna vers elle, qui resta immobile et lui tendit de nouveau la main. Il plaida :

— Vous ne permettez pas que je vous accompagne ?

— Non, non, vous me compromettriez.

Pinjon avait trop le respect de la société et de la morale pour oser même penser une objection. Il prit la main qui lui était offerte, la serra fortement et, d'un geste brusque, attira vers lui le corps léger sur lequel il referma son bras gauche; mais Sonia se dégagea avec souplesse, tandis que Pinjon balbutiait :

— Sonia, Sonia, laissez-moi vous embrasser.

Elle se mit à rire harmonieusement, d'un rire qui coulait librement de sa gorge :

— Non, non... Vous me prenez pour une femme facile ? J'en ai peut-être l'air, mais je n'en suis pas une...

Il tenait toujours les doigts minces et, dans sa rage, les écrasait. Elle essaya de les retirer, mais il n'abandonna point sa proie menue. Il vit le visage s'enflammer de colère et il entendit la voix rageuse :

— Si vous ne me lâchez pas tout de suite, je jure que je ne vous reverrai jamais de ma vie.

A cette menace, le tendre cœur de Pinjon fondit, répandant une mollesse dans tout son corps. La main se libéra sans même qu'il s'en aperçût. Sonia s'en alla tranquillement dans la rue étroite et pauvre, de son pas dansant, comme si elle sautait de pavé en pavé, pour éviter les souillures d'un ruisseau partout infiltré.

Pinjon la vit pénétrer dans une maison basse, sur la droite, et tout alors sembla s'abolir de l'être que la présence de Sonia créait en lui. Il s'éveillait d'un songe, se demandant comment il

était venu là, lui, M. Pinjon, le mari de la concierge et qui demeurait bien loin d'ici, dans le dix-huitième.

Pourtant le rêve était trop délicieux, trop absorbant ainsi pour qu'il pût le quitter si vite. M. Pinjon erra par les rues, en se disant : « Il faut que je prenne le métro, que je rentre chez moi. » Mais il marchait toujours. Soudain, il se trouva sur un boulevard ; il suivit quelque temps la contre-allée, sous le viaduc du métro et deux ou trois fois, fut appelé par des filles. Il eut pour elles et pour leurs clients une discrète pensée de pitié...

Mme Pinjon ne s'aperçut même pas qu'il se couchait à côté d'elle. Et il put recommencer en rêve la traversée de la ville muette et laiteuse, tout près d'un corps léger, précieusement posé sur le coussin cahotant.

XII

Le lendemain était samedi ; pour la première fois depuis qu'il voyait Sonia chaque jour, Pinjon trouvait devant lui de longues heures inoccupées, qu'il ne pourrait passer avec elle.

Habituellement, il aidait sa femme à faire le ménage, notamment à essuyer les meubles et à passer le torchon humide sur le linoléum. Il accomplissait ces travaux avec la passion minutieuse qu'il apportait à tout. Au début de leur vie commune, Albertine avait protesté, trouvant qu'il était incommode de réserver ces travaux pour l'après-midi, et pour le dernier jour de la semaine. Pinjon qui était, à ses heures, un esprit fort, l'avait vite convaincue qu'il y avait là une tradition, certes respectable, mais qui devait céder en la circonstance, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que leur bonheur conjugal.

Albertine s'était pliée à la volonté de son époux, mais avec une révolte secrète; il lui était même arrivé de faire le ménage le samedi matin et de laisser à Pinjon l'illusion qu'il avait si puissamment nettoyé les pièces, le samedi précé-

dent, qu'elles n'avaient point pu se salir en une semaine. Aussi, ce samedi-là, ne fit-elle point de remarque quand elle s'aperçut que, après déjeuner, Pinjon restait oisif, le coude sur la table. Il ne quittait pas des yeux le couloir, dans l'espérance — insensée, il le savait — que Sonia viendrait peut-être rendre visite à Mathilde.

Une femme de quarante ans, maigre, au visage fané, entra dans la loge :

— Avez-vous la clé de M. Mélèze ? demanda-t-elle.

Pinjon, vautré sur la table, daigna se relever un peu et cria à sa femme, qui lavait la vaisselle dans le réduit qui servait de cuisine :

— As-tu la clé de M. Mélèze ?

Il y eut un arrêt dans le bruit des casseroles remuées, mais Pinjon dut répéter la demande. Enfin, la voix d'Albertine répondit :

— M. Mélèze ? Il est chez lui.

Ce petit événement dans la loge changea un peu les pensées de M. Pinjon. Il venait de voir la femme de ménage qui faisait les gros travaux de l'immeuble, les escaliers et les couloirs, et qui besognait chez plusieurs locataires. Elle venait chez M. Mélèze une heure par jour, mais irrégulièrement, car les dames de l'immeuble se montraient plus exigeantes que ce vieux monsieur bizarre qui vivait en célibataire. Cette femme s'appelait Sophie Martin, et elle était, sinon aimée, du moins respectée. Elle avait eu des malheurs : sa petite fille était morte, son mari l'avait quittée et sa seule originalité, inoffensive

au demeurant, était d'assister chaque matin, en l'église Sainte-Geneviève des Grandes-Carrières, à la messe de six heures et demie.

Pourquoi M. Pinjon eût-il pensé à cette femme laide, triste et sans grâce ? Il respectait inconsciemment la longue fidélité qu'elle montrait à sa douleur. Mais il songeait à une frêle créature en qui chantait toute la joie du monde.

Par désœuvrement, il passa dans la cuisine, où sa femme était occupée. Sans bruit, il s'adossa au mur et il la regarda. Vêtue d'une blouse qui la serrait à la taille, elle semblait robuste et trapue. Pinjon comprenait l'amour qu'il avait eu, qu'il avait pour elle ; rien de gauche dans ses mouvements, ni dans son corps équilibré; elle était charnue, mais non point grasse et ses avant-bras ronds prolongeaient la ligne de sa main. Il la retrouvait telle qu'il l'avait connue; ses cheveux étaient aussi noirs qu'au premier jour et c'est à peine si son corps s'était tassé; le cou se penchait davantage en avant et s'enfonçait dans les épaules; les hanches s'étaient élargies.

La digestion faisait affluer le sang au visage de Pinjon; tant de souvenirs voluptueux enveloppés dans ce corps lui revenaient avec la précision du désir. Il s'approcha de la femme, la saisit à bras-le-corps par derrière et la mordilla sous l'oreille; la peau était plus rugueuse qu'autrefois et le creux des rides se sentait sous la dent; mais la chair restait moelleuse et semblait fondre dans la bouche.

La femme se retourna, grisée, et ses lèvres hap-

pèrent celles de l'homme. Lui la serra par la taille, laissa errer ses mains. Et comme elle écartait sa bouche pour respirer, il lui pinça doucement le dos en lui sussurrant quelque chose à l'oreille.

Albertine le repoussa, soudain revenue à elle :

— C'est impossible, voyons, dans la loge... S'il passait quelqu'un ?

Il s'éloigna en traînant les pieds et s'assit de nouveau à la table ronde, le coude sur la table. Il songeait aux samedis de naguère. Tentés par le démon de midi, surtout dans les mois de chaleur, que de fois Albertine et lui n'avaient-ils pas fait de longues siestes passionnées ! Il fallait y renoncer maintenant. Cette loge de concierge, c'était comme une prison de verre; pas une minute ne vous appartient ; les locataires vous prennent pour des espions et pourtant, qu'est-ce qu'on sait de leur vie ? On connaît les heures où ils rentrent chez eux, et les heures où ils en sortent. De leur courrier — en font-ils des histoires avec leur courrier — on ne voit que l'extérieur. On sait seulement quand ils paient mal, parce que les fournisseurs viennent aux renseignements... Leur vraie vie, on ne la connait pas.

Tandis qu'eux, en passant, sans avoir l'air de rien, ils voient tout ce que vous faites. Ils aperçoivent la concierge au fond de sa petite cuisine, en train d'éplucher les légumes ; ou rien qu'à l'odeur, ils savent ce que vous allez manger. Vous ne pouvez pas lire votre journal sans qu'il fassent des commentaires. Vous ne pouvez pas

être malade sans qu'ils vous aperçoivent couché et vous prennent pour un flemmard.

Toute créature humaine, quand elle est dans son lit, est hors du monde et s'appartient. Pas le concierge. Il ne peut pas se coucher avant dix heures du soir. Le matin, il faut qu'il se lève avant six heures, à cause des boueux. Et la nuit, on le réveille toutes les demi-heures.

M. Pinjon retrouvait en lui cette sensation désagréable de la sonnette qui retentit dans le sommeil. On dort encore, on se refuse à bouger, et pourtant l'on sait bien qu'il va falloir allonger le bras, ce qui va vous éveiller tout à fait. Parfois, il arrive de rêver que la sonnette retentit, de savoir que c'est un rêve, et pourtant d'éprouver le désir d'allonger le bras, en même temps qu'une impuissance de cauchemar à le remuer. Il y a aussi l'angoissant réveil en sursaut : « A-t-on sonné ou ai-je rêvé? Si j'ouvre la porte et qu'il n'y ait personne, elle ne sera pas refermée et n'importe quel cambrioleur pourrait entrer. »

Ce n'était pas encore la pire torture. Le plaisir profond qu'il goûtait au sein d'Albertine risquait à tout moment d'être interrompu, avait été bien souvent coupé net. Drrrr. « Ne bouge pas, j'appuie sur la poire » mais on ne la trouve pas, on sent que le locataire s'impatiente à la porte. Et quand enfin il est entré, passé, et que l'on veut reprendre... hélas! Pendant plus d'une semaine, ayant été ainsi gêné plusieurs fois de suite, Pinjon avait contracté une sorte d'horreur à l'égard du corps qui l'avait pourtant toujours

comblé. Et comme il n'était pas sans culture, — il avait lu des ouvrages spéciaux — il se disait : « Je finirai par faire de la neurasthénie sexuelle. »

Il avait devant lui tout un après-midi pour rouler ces pensées. Comment leur échapper ? Brusquement, la joie inonda son cœur. C'était bien simple, il n'avait qu'à sortir; il pouvait sortir seul, il était sûr de ne pas être suivi. Et parce que l'homme est compliqué et pervers, M. Pinjon bénissait maintenant son état de concierge.

Il se reprocha aussitôt cette pensée malhonnête, peut-être parce qu'il était si près de sa femme, ou peut-être parce qu'obscurément son désir insatisfait l'attachait à elle. Dans cette sombre mêlée de sentiments, la victoire revint naturellement au bon sens et à l'esprit de compromis. Il ne voulait pas rester ici, dans la loge ; il hésitait pourtant à s'en éloigner; la solution était simple : il allait rendre visite à M. Mélèze. Pinjon avait, au fond de lui-même, la certitude inexplicable que ce vieillard libidineux était un sage.

Pour couvrir cette visite intime d'une manière de prétexte officiel, il cria à Albertine :

— Je vais voir le gérant.

La femme de ménage vint lui ouvrir et Pinjon trouva M. Mélèze mélancoliquement assis dans son voltaire. Le vieillard attendit que Mme Martin fût passée dans la pièce à côté, et, ayant d'un geste offert une chaise à son visiteur, il parla :

— Cher monsieur Pinjon, soyez le bienvenu. Je m'ennuyais. Vous le savez, ma femme de mé-

nage est une sainte, et c'est la seule créature du sexe que je respecte... avec Mme Pinjon, naturellement... Mais sentir que l'on fait le ménage autour de moi me met dans un état total de dépression, en m'obligeant à penser aux réalités vulgaires. Je suis un artiste, vous le savez... Pas un créateur, certes, mais un contemplatif.

Pinjon ne répondait rien; et justement il aimait la conversation de M. Mélèze, parce que celui-ci n'avait jamais l'air d'attendre une réponse ; il arrivait même qu'une réponse fût pour M. Mélèze comme une interruption brutale, qui l'arrachait à son rêve.

— Quand ma femme de ménage sera partie, continua M. Mélèze, je vous montrerai ma collection de dessins, gravures et cartes postales galantes... J'oubliais les estampes...

M. Pinjon fit un geste des deux mains et sembla s'assoir plus profondément dans sa chaise. M. Mélèze comprit que son hôte exprimait ainsi sa timidité et son refus.

— Vous avez tort, monsieur Pinjon, dit-il. Vous savez comme le commerce de ces choses est prospère. J'en conclus donc qu'elles répondent à une nécessité permanente de la nature humaine. J'ai médité sur ce point. La vue est un sens tout aussi voluptueux que le toucher. Or, le toucher reçoit constamment ses satisfactions, il est intimement mêlé à nos jouissances les plus parfaites. Mais la vue ? Vous me direz qu'il y a les miroirs. Je n'y crois pas. Ils détournent l'attention de l'acte principal. Vous me suivez ?

Pinjon hocha la tête en signe d'approbation.

— D'ailleurs, commenta M. Mélèze, la vue a son caractère propre, qui est intermédiaire entre celui de l'ouïe et celui du toucher. L'ouïe est un sens purement artistique — ou presque; il y a évidemment des voix en qui résonne l'appel du sexe... Tenez, je ne sais pas si vous avez remarqué, cette actrice que nous avons vue l'autre jour... la petite Sonia Levinsky... Il est évident que son rire provoque chez l'homme un état de désir voluptueux.

Il guettait M. Pinjon du coin de l'œil et, le voyant se troubler, continua d'un ton léger :

— Je reviens à mon idée principale. De même que l'ouïe est un sens purement artistique, de même le toucher est un sens purement voluptueux. Il n'y a pas d'art qui corresponde au toucher. Vous et moi aimons palper les étoffes soyeuses, mais je pense que c'est un rappel de volupté : ce sont les étoffes qui rendent le plus énivrante la présence de la chair qui les gonfle. La vue est à la fois un sens artistique et voluptueux. La peinture est un des arts les plus importants, mais je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'elle contient de rappels de volupté ; même, et surtout peut-être, chez les plus grands artistes...

La tête de M. Pinjon lui tournait un peu, mais c'était cet oubli et cette griserie qu'il était venu chercher. M. Mélèze le comprenait plus précisément que Pinjon lui-même :

— Laissons les grands artistes et revenons aux

hommes ordinaires. Vous n'ignorez pas, d'après des confidences que vous avez reçues et d'après votre expérience personnelle, comment la plupart des hommes agissent pour satisfaire ce sens impérieux qu'est la vue. Pendant la volupté, il passe dans leur cerveau mille images de concupiscence, qui ajoutent à leur délire. Osez dire, cher monsieur, que ce n'est pas vrai ?

M. Pinjon avala sa salive et fit un grand effort :

— C'est vrai.

— Le sage est celui qui tient compte des exigences voluptueuses de la vue. Il accumule, pendant le jour, des images qu'il retrouve au moment opportun...

M. Mélèze se leva, repoussa son fauteuil :

— Je ne sais plus qui a dit que la vie était un livre d'images... Il faut s'arranger pour que ce soit un livre d'images galantes...

Il plissa curieusement les paupières :

— J'avoue que je les collectionne. Remarquez je suis un artiste. Vous ne trouverez chez moi aucune image obscène ; j'en ai horreur. C'est là que commence le vice, quand le besoin de dégoût s'ajoute au besoin de jouissance. Je n'ai pour ma part que des choses un peu risquées, mais fort agréables et où un innocent ne trouverait pas à s'instruire, quant à certaines particularités physiologiques...

M. Pinjon ne bougeait point. M. Mélèze se mit à marcher dans la pièce :

— Je vois bien que je ne vous ai pas

convaincu, aussi je ne vous impose pas l'examen de mes collections... Vous avez tort... Bon, bon ce sera pour un autre jour quand vous serez plus triste encore...

Il passa derrière M. Pinjon et lui enfonça dans l'épaule un doigt perpendiculaire :

— Ah ! si vous vouliez m'écouter, je vous épargnerais les sottises que vous allez commettre...

Il attendit une seconde, pensant peut-être que Pinjon allait lui faire des confidences ; mais Pinjon se tut, désireux de s'éloigner au plus vite. M. Mélèze le sentit ; il ouvrit la porte de la chambre à coucher et cria :

— Madame Martin, si vous avez fini de ce côté, vous pourrez faire la salle à manger.

Il se tourna vers M. Pinjon :

— Je ne vous retiens pas, cher monsieur... Je vois que votre corps désire suivre votre pensée... Au revoir... Et si vous avez besoin de conseils, n'hésitez pas à venir me voir... Je suis un confesseur laïque...

Dans les quelques mètres qui séparaient la porte de M. Mélèze et la porte de la loge, M. Pinjon prit une résolution ; il ne pouvait pas rester enfermé toute l'après-midi ; mais où aller ? Bah ! il verrait bien.

Il entra dans la loge, saisit son pardessus et son chapeau :

— Je vais faire un tour.

— Et qu'est-ce que t'a dit le gérant ?

— Ah ! des choses... des choses... Au revoir.

XIII

Quand M. Pinjon fut dehors il se dirigea vers le métro ; où qu'il décidât d'aller le métro était le couloir magique qui lui ouvrait tous les quartiers de la ville. Il faisait du vent, comme la veille au soir, et des nuages sales filaient au-dessus des fortifications.

L'homme, depuis une demi-heure, savait bien que pour occuper ces heures vides, il lui fallait retrouver le chemin d'hier soir, le chemin des heures poignantes où l'enfant capricieuse était près de lui.

Le trajet dans les wagons et les couloirs lui sembla long et vague ; pourtant, une volonté secrète, lucide le guidait ; il descendit à Vaugirard, contourna le square et découvrit sans trop de peine l'endroit où Sonia l'avait quitté la veille.

La rue lui parut plus étroite encore ; d'un côté, un bazar, de l'autre un charcutier dont la boutique, qui n'était pas à l'alignement de la rue, en limitait l'entrée à un étroit goulot que

Pinjon n'avait pas remarqué la veille. Il avança un peu et lut « Passage des Lièvres ».

Comme Pinjon était raisonnable, une indication aussi précise qu'un nom de rue dissipa ses rêveries fumeuses. Il se demanda ce qu'il était venu faire ici ; il n'eut pas le courage de se donner une réponse ; il rusa avec lui-même : « Puisque je suis au coin de cette rue, autant que je la voie tout entière ».

Il fit quelques pas, mais tout son trouble revint; Sonia était proche; peut-être même, d'une fenêtre, pouvait-elle le voir. Il n'osait point lever les yeux et s'excusait en se disant que Sonia pouvait être cachée derrière un rideau. Que ferait-elle en le voyant ? Viendrait-elle à sa rencontre? Et de penser que peut-être il allait se trouver en face d'elle, M. Pinjon ne savait plus s'il désirait s'enfoncer à jamais entre les pavés, ou bien saisir Sonia dans ses bras et l'emmener loin du monde.

Il lissa la pointe de sa moustache gauche, ce qui ramena un peu de calme en lui. Où habitait Sonia ? A droite, une de ces maisons-ci. Et soudain, sur la porte d'une boutique, il vit tracé gauchement en anglaise à la peinture jaune : Levinsky. Il baissa les yeux et passa affolé. Ce fut seulement quand il eut tourné au coin du passage qu'il se reprit, sûr de n'être pas épié, derrière quelque jalousie, par les yeux d'outremer dans le visage oriental.

Les images qu'il avait perçues confusément se regroupèrent. C'était une échoppe de cordon-

nier, sombre, malgré ses deux vitrines. L'une étant encombrée de chaussures mal cirées. Derrière l'autre, plus étroite, apparaissait un visage penché, celui d'un homme à peine plus vieux que lui, Pinjon, un visage pâle et ravagé, surmonté d'une couronne hérissée de cheveux noirs grisonnants.

Evidemment le père de Sonia; elle était jusqu'ici apparue à Pinjon dans un décor étranger à elle, quelquefois entièrement factice, et il avait de la peine à la rattacher à d'autres êtres, à un lieu particulier entre les mille lieux divers de la ville.

Il marcha au hasard, pour que ses idées prissent chacune leur place. Sonia appartenait à un milieu modeste et elle se destinait au théâtre : quoi de plus simple? Ses débuts étaient ceux de tant de femmes de sa race qui sont devenues célèbres sur les scènes d'Europe.

Cette esquisse vague ne satisfaisait guère Pinjon. De quoi vivait Sonia? Elle ne gagnait pas grand'chose au théâtre, il le savait bien. Elle ne lui avait pas caché — aussi bien elle ne le pouvait pas, puisque ses camarades auraient pu la contredire — qu'un engagement était pour elle une bonne fortune assez rare. Socialement, elle n'était point différente de Mathilde, et Mathilde vivait d'expédients... M. Pinjon s'arrêta dans ses pensées ; il avait fait un effort trop grand pour ramener Sonia aux proportions de ce monde. Une grande bouffée d'enthousiasme lui monta au

cerveau : Sonia était bien différente de Mathilde, faite d'une autre chair, d'une autre âme.

Comme il ne voulait pas être dupe de lui-même, il arrêta net ses pensées, se força à regarder autour de lui. Il longeait de nouveau le square de Vaugirard, où le vent secouait les arbres, les rabattait par-dessus la grille, si bien qu'une branche faillit toucher M. Pinjon. Il repartit en lui-même.

Sonia était différente de Mathilde : voilà la certitude à laquelle il existait une explication simple qu'il fallait trouver. M. Pinjon la découvrit en effet : Sonia avait des parents, un père qui pouvait lui venir en aide, en attendant qu'elle eût réussi dans la carrière qu'elle avait choisie. Un instant, le comptable l'emporta, en M. Pinjon, sur tous les personnages qu'il était, et il se demanda : « Que peut gagner son père, et combien lui donne-t-il par jour ? » Le comptable avait dépassé le but qu'il se proposait, si bien que l'amoureux répondit : « N'as-tu pas honte? Une si jolie petite fille, et qui a eu confiance en toi, puisqu'elle t'a laissé la reconduire ? Te demander combien elle a d'argent dans son sac ? Pinjon, mon ami, je te croyais plus délicat. »

La remontrance sévère qu'il venait de se faire à lui-même donna à M. Pinjon l'illusion qu'il était parfaitement raisonnable. Et le désir, le besoin impérieux de voir Sonia qui l'avait amené dans ce quartier lui apparut comme un sentiment sans perfidie, dont il eût été ridicule de se

méfier, puisqu'il n'y avait qu'à rendre visite à la jeune fille le plus simplement du monde.

Arrivé à l'entrée du passage, pourtant, il fit demi-tour et battit en retraite en toute hâte : il avait soudain pensé qu'il lui faudrait affronter le père de Sonia, cet homme qui avait à peu près son âge, et qui ne se tromperait point sur les vrais motifs de la visite.

Pinjon, ayant fait quelque cent mètres pour s'éloigner, revint sur ses pas, et se mit ainsi à marcher de long en large, à l'entrée du passage. Il s'avoua alors qu'il guettait Sonia; l'endroit où il s'était posté était bon : l'autre bout du passage donnait sur des rues sans importance; où qu'elle allât, au métro ou dans une boutique du voisinage, il lui faudrait passer par ici.

Il n'y avait certainement pas trois minutes que M. Pinjon était là quand Sonia parut; elle marchait lentement, regardant de droite et de gauche, comme si elle cherchait quelqu'un ; elle n'aperçut pas tout de suite M. Pinjon, caché derrière un couple, et quand elle le vit, elle joua la surprise à la perfection, avec cette vivacité, cette adaptation immédiate aux circonstances que l'être humain ne réalise jamais dans la vie réelle.

M. Pinjon crut remarquer qu'elle avait les yeux cernés; mais il était surtout occupé à inventer une excuse :

— C'est par le plus grand des hasards, croyez-le bien, mademoiselle, que je me trouve dans ce quartier et que...

Elle le regardait si ironiquement qu'il se trou-

bla et avec sa vanité d'amoureux, il cria naïvement :

— Vous m'avez vu passer tout à l'heure ?

Elle ne cilla pas, mais se mit à rire avec une seconde de retard, qui échappa à Pinjon. Ce rire montait aigu et caressant; toute la peau de M. Pinjon frémit, comme sous un contact aimé.

Le rire cessa sur une série de notes de plus en plus douces et aigues. Il y eut un instant de silence, puis Sonia dit enfin :

— Eh bien ! cher monsieur, au revoir, je vous quitte pour aller faire des courses.

Pinjon se pencha vers elle, si près qu'une mèche lui chatouilla le nez, et il murmura :

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

Elle tourna vers lui son visage où ses yeux cernés s'agrandirent, tandis qu'elle faisait une moue d'indifférence :

— Ce ne sera pas très intéressant, mais enfin, si ça vous amuse...

Il marchait à côté d'elle, gêné par ces petits pas sautillants dont ses longues enjambées n'attrapaient point le rythme. D'ailleurs, la foule était dense sur le trottoir, et il lui fallait constamment s'effacer devant Sonia; et pour la rattraper, il heurtait les passants.

Elle entra dans la boutique d'un herboriste-parfumeur. Elle examina des flacons, les flaira voluptueusement, renversa légèrement sur sa manche quelques gouttes d'une bouteille décachetée ; puis elle se fit vaporiser les cheveux,

humecter les doigts qu'elle frottait et humait ensuite. M. Pinjon comprit qu'elle l'oubliait, qu'elle oubliait même la vendeuse qui commençait à s'impatienter ; Sonia composait autour d'elle une atmosphère entêtante comme la myrrhe et l'encens.

A la fin, elle se décida pour un flacon et se prépara à ouvrir son sac à main. Mais le galant Pinjon la prévint :

— Je vous en prie, laissez-moi...

Il tira sonporte-monnaie. Sonia protesta avec des mots incompréhensibles et remit paisiblement son sac sous son bras.

— Vingt-quatre francs quatre-vingt-quinze, monsieur...

Sonia sortit, portant la bouteille précieusement du bout de ses doigts gantés. Pinjon suivit. A peine franchi le seuil de la boutique, la jeune fille s'arrêta :

— Monsieur Pinjon, je vais vous dire au revoir, je rentre chez moi... Et je vous remercie infiniment de votre gentillesse.

Il fut atterré :

— Comment, mademoiselle, déjà ? J'aurais été si heureux...

Elle redressa son visage; en pleine lumière, le cerne de ses yeux disparaissait et rien n'altérait la fraîcheur de son teint :

— Monsieur, dit-elle gravement, vous me feriez regretter ce que j'ai fait.

Et comme il ne comprenait manifestement

pas, parce qu'il avait les manières aussi simples que le cœur, elle ajouta :

— Vous figurez-vous que j'autorise n'importe qui à me faire un cadeau ?

Déjà elle s'éloignait et ses épaules frêles disparaissaient dans la foule. M. Pinjon rentra lentement chez lui, émerveillé de la grâce de Sonia. Il y pensa pendant le reste de l'après-midi, et il s'en réchauffa le cœur. Il bénissait le destin qui avait mis sur sa route cette jeune fille, et qui avait permis qu'il ne lui fût pas tout à fait indifférent.

Le soir, en mangeant son dîner avec distraction, il se répétait en lui-même : « Bien sûr, je ne me fais pas d'illusion; il y a une grande différence d'âge entre elle et moi; et puis, elle a dû voir tant d'hommes plus brillants qui lui ont fait la cour... Mais tout de même, elle ne m'aurait pas permis de l'accompagner si... enfin si... elle n'éprouvait pas pour moi une... inclination naissante. »

Ce fut peut-être la première fois qu'Albertine remarqua que Pinjon n'était point comme de coutume ; elle lui parla sans guère obtenir de réponse ; elle n'y attacha pas d'autre importance: elle considérait Pinjon comme faible de caractère; il n'était donc point surprenant que, en vieillissant, il devînt aussi faible d'intelligence. C'était un homme capable dans son travail, certes, mais qui avait dû se fatiguer la tête étant jeune, afin d'obtenir la belle instruction qu'il possédait.

Quand le dîner fut achevé, M. Pinjon se hâta de partir. Dans le métro qui l'emmenait vers le théâtre où il allait revoir Sonia, il se torturait de scrupules : « Dois-je faire allusion à ce qui s'est passé entre nous cet après-midi ? Evidemment, pas devant des tiers. Evidemment encore, je ne dois pas mentionner, fût-ce le plus indirectement du monde, le cadeau que j'ai eu l'honneur de lui faire... Mais ne puis-je, ne dois-je lui laisser entendre que ces quelques instants passés avec elle... »

Son regard machinal aperçut tout à coup les grosses lettres blanches de la station « Pigalle ». La portière automatique allait se refermer, mais il eut le temps de se glisser dehors. Il lui fallut interrompre son examen mental pour d'autres soucis : l'escalier roulant, la traversée du boulevard. Il monta la rue Tholozé sans réussir à prendre une décision. Dans son trouble, il frappait du poing le revers de son pardessus. « Une fausse manœuvre, une seule, et je risque d'écarter à jamais ce petit cœur qui s'approche insensiblement du mien. »

La salle de théâtre était presque vide : Pinjon voyait le public diminuer chaque jour. Il prit son poste derrière la porte de fer, son rouleau à la main.

Quand Sonia parut, il se sentit défaillir ; comment lui parler ? Elle passa rapidement près de lui en lui ouvrant son sac sous le nez. Il reconnut, ô bonheur, le parfum qu'il lui avait donné. Il cherchait des mots pour lui témoigner sa

reconnaissance, mais elle était déjà dans l'escalier des loges, laissant derrière elle la traînée de son rire rebondissant

Pendant le spectacle, chaque fois qu'elle monta pour entrer en scène, il s'approchait d'elle, mais elle l'écartait. Quand tout fut éteint, elle remonta seule et elle lui permit de lui mettre son manteau qu'elle avait gardé sur son bras. Il l'accompagna jusqu'à la place Pigalle et elle daigna lui parler, avec simplicité, de choses indifférentes. Comme il se préparait à héler un taxi, elle lui arrêta le bras :

— Non, je ne veux pas que vous fassiez des dépenses exagérées pour moi... Je rentrerai par le métro...

Pinjon lui prit le bras, et elle ne se dégagea pas tout de suite :

— Je ne veux pas, dit-il, que vous rentriez seule...

Elle se laissa accompagner, bavardant gentiment pendant le trajet. Il alla jusqu'au coin de la rue, mais n'osa point cette fois demander à Sonia la permission de l'embrasser. Il connaissait maintenant les délicatesses et la pudeur de cette jeune fille.

XIV

Cinq jours se passèrent sans diminuer en rien le bonheur de Pinjon, ni augmenter ses chances de succès. Sonia le laissait s'empresser autour d'elle, mais le tenait à distance. Chaque soir, pourtant, il l'aidait à mettre son manteau et il voyait avec ivresse, sur son cou mince, saillir de fines rondeurs. Il la reconduisait par le métro; son respect pour elle était plus grand depuis qu'elle avait refusé le taxi comme une dépense inutile. C'était manifestement une femme d'intérieur et Pinjon se prenait à rêver : s'il avait été jeune et libre, il aurait aimé faire sa vie avec cette enfant raffinée d'instinct.

Sa femme le trouvait changé, plus silencieux à table, moins importun au lit; une intuition obscure l'avertissait du danger qui était en lui; mais c'était une femme raisonnable et qui ne fondait un jugement que sur des observations précises. Depuis qu'il allait tous les soirs au théâtre, Pinjon semblait plus absorbé : c'était bien naturel, avec la fatigue que lui causait ce travail de nuit.

Pourtant, elle s'en ouvrit aux diverses personnes qui fréquentaient sa loge. La femme de ménage, Mme Martin, pensa que peut-être M. Pinjon couvait une maladie, car elle restait frappée par la maladie de la fillette qu'elle avait perdue ; comme remède, elle conseilla une neuvaine à Sainte-Geneviève des Grandes-Carrières. Mme Pinjon l'écouta avec quelque impatience, car, sous l'influence d'Emile, elle méprisait la religion.

Mathilde Sandrani sourit à peine quand Mme Pinjon lui expliqua l'état de son mari. Elle reprit bien vite un air sérieux et dit de sa voix la plus grave :

— C'est le retour d'âge.

Mme Pinjon la regarda de travers; mais, devant l'air innocent de Mathilde, elle lui expliqua que les hommes ne connaissaient point ces changements physiques vers la quarantaine. Puis elle resta, le poing sur la hanche, à rêver, auprès de Mathilde immobile et silencieuse. La pâleur sinistre de la jeune femme, à la longue, lui fit impression, et elle exprima des craintes vagues pour l'avenir. Mathilde esquissa un geste et, avant de sortir, lança à Mme Pinjon par-dessus l'épaule :

— Si vous voulez connaître l'avenir, consultez les cartes... Je vous les ferai au besoin, si vous voulez.

Mme Pinjon se fût laissée tenter, mais Mathilde était déjà partie. Ne recevant pas de satisfaction immédiate, le besoin de connaître l'ave-

nir grandit dans le cœur de la concierge. Elle préférait les cartes à la neuvaine, d'abord parce que c'était plus commode et lui permettait de ne pas quitter la loge. Si elle voulait aller à la messe chaque matin, ne fût-ce que pendant neuf jours, qui garderait la loge? Mme Martin, bien sûr ; mais les locataires s'inquiéteraient, des absences aussi matinales leur sembleraient suspectes. Que n'iraient-ils inventer? Qu'elle allait au-devant du facteur pour avoir les lettres plus tôt et les décacheter à son aise ? Ou bien que c'était pour ne pas assister à l'enlèvement des ordures ménagères, comme c'était son devoir ?

D'ailleurs, la prière ne sert manifestement à rien. On a beau supplier le bon Dieu; s'il a décidé de vous envoyer des embêtements, il n'y a rien à faire ; et il ne répond pas aux questions qu'on lui pose ; c'est au contraire le prêtre qui vous interroge.

Tandis que les cartes vous donnent des indications précises : « Vous recevrez aujourd'hui la visite d'un monsieur brun. Méfiez-vous de la dame de cœur qui sort toujours avec le roi de trèfle et le sept de pique : il y a une jeune fille blonde qui complote contre votre bonheur ». Alors, on est averti et on peut se défendre.

Dès le jour où elle sut que Mathilde était capable de tirer les cartes, Mme Pinjon la considéra avec plus de respect et avec une sorte de terreur secrète. Mais Mathilde ne revint pas dans la loge avant plusieurs jours et la concierge n'osa pas l'aborder.

Alors, elle demanda conseil à Mme Coutrot mère. Son mari avait été bonnetier avenue de Saint-Ouen, et c'était son fils qui avait pris la succession. Comme l'appartement qui surmontait le magasin était petit, les parents étaient venus habiter dans l'immeuble neuf. Noémi Coutrot était une femme de cinquante ans, mince et sèche, avec des cheveux grisonnants qui moussaient autour de son visage violacé. Elle pinça les lèvres quand Mme Pinjon lui eut confié ses inquiétudes :

— Vous ne devriez pas laisser votre mari sortir le soir... Sait-on jamais avec les hommes?... Moi, je n'ai jamais permis à M. Coutrot de sortir sans moi; et c'est pourquoi nous finissons nos jours ensemble, dans une honnête aisance.

Mme Pinjon ne répondit point, parce qu'elle savait que Mme Coutrot n'était point d'humeur facile; mais elle haussa les épaules dès que l'autre fut partie :

— Ne jamais laisser mon mari sortir sans moi... C'était bon dans le temps... Mais à présent... elle en parle à son aise... est-ce que je peux quitter la loge ?

D'ailleurs, son inquiétude ne fut pas de longue durée. En arrivant un soir au théâtre, M. Pinjon aperçut une affiche manuscrite, collée contre le mur de plâtre avec des pains à cacheter, juste à l'entrée de l'escalier des artistes, de manière qu'on la vît à coup sûr.

« Ce soir, dernière représentation. Relâche pendant une semaine. Les acteurs faisant partie

de la distribution du nouveau spectacle répéteront en matinée et en soirée. »

En lisant cette affiche, M. Pinjon sentit la sueur lui monter au front. Sonia, il le savait, ne jouait pas dans la nouvelle pièce. Allait-il être désormais privé de bonheur? Allait-il retomber dans sa vie terne et sans espoir ? Ce n'était pas possible, il fallait agir.

Il guetta l'arrivée de la jeune fille, devant l'écriteau; et quand elle eut fini de le lire, il la regarda avec des yeux consternés :

— Hein, qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il l'observait à la dérobée, si attirante avec le cerne de ses yeux accusant sa carnation fraîche; mais elle éclata de rire, de son rire en fusée, qui semblait parsemer d'étoiles tout l'air alentour :

— Eh bien! je trouverai un autre engagement.

Elle descendit aussitôt, laissant M. Pinjon penaud; pour la première fois, la pensée lui vint qu'elle se moquait de lui; mais trop près d'elle, il était incapable de faire un retour sur lui-même. Il ne pensait qu'à elle : « Comme elle est vaillante, étonnamment douée pour le bonheur d'un homme : jolie, fine ».

Quand elle remonta pour entrer en scène, il osa s'approcher :

— Nous n'allons pas nous quitter comme ça, dites ? On se reverra ?

— Mais pour quoi faire ?

Elle n'avait même pas détourné la tête vers lui, écoutant les répliques des acteurs sur le pla-

teau, la tête penchée en avant et tenant la toile du portant entre ses doigts.

Il allait insister, mais elle le repoussa du coude:

— C'est mon tour, laissez-moi.

Après le premier acte, il la laissa regagner les loges avec ses camarades, sans rien lui dire. Au second acte, elle était de la première scène, et il la guetta à la sortie du plateau :

— Il faut que je vous revoie, donnez-moi un rendez-vous.

Elle le toisa de son regard maquillé :

— Un rendez-vous ? Comme vous y allez...

Et elle passa. Pinjon connut la douleur au point de ne plus rien voir, pas même les lignes sur le manuscrit. Il le regarda avec émotion, ce paquet de feuilles barbouillées qui avait établi les relations entre Sonia et lui. Puis la colère le prit, et il leva le bras pour le jeter sur le plancher; mais toujours raisonnable, il se retint, et le roula sagement sous son bras.

Au troisième acte, il épia de nouveau la montée de Sonia; tandis qu'elle guettait le moment d'entrer en scène, dans son attitude habituelle, il s'approcha d'elle par derrière, se pencha sur le mince rouleau de ses cheveux, sur les épaules frêles sans qu'elle parût s'émouvoir. Irrité, il lui mit la main sur le bras et la força à se détourner vers lui :

— Qu'auriez-vous fait si je vous avais embrassée ?

Il y eut comme une détente ironique de tout le visage, puis les lèvres accentuèrent leur moue:

— J'avais confiance en vous, dit-elle... Je savais bien que vous ne le feriez pas...

Pinjon lui serra la main avec effusion :

— Merci, merci...

Il allait peut-être parler davantage, lui faire un aveu, aussi bien inutile. Mais elle se dégagea vivement :

— C'est mon tour.

Et il la vit marcher sur le plateau de son pas sautillant et aisé. Elle avait repris sa voix haute, qui était sa voix de scène, mais elle riait de ce rire modulé qui lui était naturel et Pinjon en souffrit comme d'une trahison.

Après le spectacle, ils sortirent ensemble et, sur la place Pigalle, il la supplia :

— Puisque c'est la dernière fois que je vous reconduis, laissez-moi vous offrir un taxi.

Elle ne répondit point et il appela une voiture. Cahoté entre les parois sombres, il s'assit loin d'elle; mais, comme elle ne disait rien, il s'approcha doucement et lui prit la main. De même que l'autre fois, elle la retira vivement.

— Je vous en prie, je vous en prie, dit-il. Votre main, rien que votre main, puisque c'est la dernière fois.

Elle se tourna vers lui et, dans l'ombre, le cerne de ses yeux apparut plus nettement, donnant de la dureté à son visage. Elle répéta l'interrogation avec laquelle elle se dérobait toujours :

— Ma main, pour quoi faire ?

Pour une fois, il se révolta contre la duperie :

— Vous savez bien que je vous aime...

Elle rit, mais, emprisonné dans la voiture, son rire ne put pas, comme de coutume, prendre son essor et il retomba tout de suite :

— Ne dites pas de bêtises, objecta-t-elle enfin.

— Ecoutez, je n'en puis plus... Il faut que je vous revoie...

— Si vous voulez, dit-elle avec indifférence.

— Ah! merci, merci... Si vous saviez combien, combien je suis...

La voiture vira et Pinjon, penché instablement, culbuta vers Sonia. Il sentit sur sa joue la rudesse d'une étoffe, et se trouva vigoureusement repoussé :

— Le faites-vous exprès ? dit-elle avec rage.

Elle le regarda, vit le nez long qui pendait au-dessus de la moustache tombante et sa colère passa :

— Que vous êtes maladroit !

Il eut cette réponse, qui ne la toucha point :

— Je serais plus adroit si je ne vous aimais pas !

Cette fois, le rire, gonflant la gorge, s'éleva sans obstacle, couvrit le bruit des voitures dans la rue. L'homme étouffait de colère :

— Si je vous gêne, je puis arrêter le taxi et descendre.

— Vous êtes drôle, dit-elle vivement. Vous n'entendez pas la plaisanterie.

Il s'éloigna d'elle et soupira :

— Je serais tellement plus calme, Sonia, si j'étais sûr de vous revoir.

Elle prit une mine amusée :

— Je vous ai dit oui.

— Alors quand ?

Elle ne répondit pas, et il plaida doucement dans l'ombre :

— Quand, quand ?

Elle affecta un ton supérieur :

— Vous ne connaissez pas les femmes... Ce n'est pas à moi de fixer le jour...

— Alors, demain ?

— Non...

Il laissa retomber ses bras sur la banquette :

— Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui suis bizarre... Vous me dites de fixer le jour, et quand j'en fixe un, vous ne voulez pas.

Elle serra son petit poing sur son genou :

— Si c'est pour nous quereller, ce n'est pas la peine de nous revoir...

— Ayez pitié de moi, fixez un jour.

— Un après-midi...

— Mais je n'ai que le samedi...

— Ce sera très bien.

— Alors, samedi à trois heures ?... Répondez, je vous en supplie...

— Trois heures, trois heures et quart.

— Mais où çà ? Je ne sais plus, Sonia, la tête me tourne...

— Quand on n'a pas la tête solide, on laisse les femmes tranquilles.

— J'ai toujours laissé les femmes tranquilles... Il n'y a que vous, Sonia...

Elle haussa les épaules, réfléchit une seconde :

— Devant l'Opéra.

— Vous viendrez ?

— Bien sûr... Je ne suis pas de celles qui acceptent tous les rendez-vous et ne vont qu'à ceux qu'elles préfèrent...

M. Pinjon fut surpris; il n'avait jamais pensé qu'il pût y avoir de telles femmes; et que Sonia en fût informée lui causait une gêne obscure.

Le taxi s'arrêta. Sonia tendait la main à Pinjon, et il la garda longuement dans la sienne sans que la jeune fille protestât :

— Comme le temps va me sembler long, dit-il.

— Moins long que vous ne croyez, allez.

— Permettez-moi de vous écrire.

— A quoi bon ? Lâchez-moi la main, des gens du quartier pourraient me voir...

Comme il sentit qu'elle se fâchait, il n'osa plus garder sa main. Sonia s'éloignait de son pas précieux, et il courut derrière elle :

— Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Elle reprit son visage dur :

— Pas si vous insistez. Allez-vous-en.

Alors il partit, sans oser se retourner.

XV

Il usa la fin de la semaine comme il put. Albertine lui semblait à la fois lointaine et importune. Au bureau, il évitait de causer avec les camarades, attentif à soi-même comme un homme qui porte un encrier trop plein.

Enfin, ce fut samedi. Enfin, il sortit du métro, jetant les yeux autour de lui. Ne voyant pas Sonia, il se plaça sur les marches de l'Opéra pour la découvrir de loin. Le temps passa, il n'espérait plus, quand soudain il l'aperçut; elle traversait la chaussée en faisant de brusques crochets pour éviter les voitures. Elle avait trente-cinq minutes de retard, mais M. Pinjon oublia ses angoisses dès qu'il la vît.

Il descendit les marches en deux grandes enjambées et tendit la main à Sonia. Elle dit de sa voix pressée :

— Je vous demande pardon, je suis en retard... Et le pire, c'est que je ne puis pas rester avec vous...

Les yeux de M. Pinjon s'emplirent de tristesse; cette attente cruelle, cette surprise magni-

fique, pour aboutir aussitôt à une déception! De lassitude, ses traits se tirèrent, faisant saillir davantage le nez qui se baissait. Sonia continuait de sa voix légère, serrant son sac sous son bras gauche et battant l'air à petits coups de sa main droite :

— C'est désolant, mais j'ai des courses à faire...

M. Pinjon resta sans voix et peut-être sans pensée. Sonia, le voyant désespéré, jugea avec raison qu'il était désormais sans résistance pour l'après-midi. Dressée sur ses talons hauts, elle dit :

— A moins que cela ne vous fasse rien de m'attendre...

M. Pinjon respira largement; c'était comme si, soudain, on avait ouvert au vent toutes les rues, les boulevards, les avenues qui convergeaient là. Attendre, attendre aussi longtemps qu'il le faudrait, debout sur ces marches, jusqu'à ce que les yeux vous picotent, que les jambes vous entrent dans le ventre, attendre jusqu'à ce que le corps entier semble prêt à se replier douloureusement, attendre, mais avoir la certitude de la revoir. Il dit simplement :

— Si ça ne vous ennuie pas trop, je puis vous attendre...

Elle remuait les épaules, oscillait la tête, semblait donner tout son corps à des élans multiples :

— Ça ne m'ennuie pas, cher monsieur... C'est

vous que cela va ennuyer d'attendre... Si j'osais...

Elle espérait que Pinjon lui viendrait en aide, témoignerait quelque curiosité. Mais il était trop effondré, trop aveuglément attaché à elle pour se rendre compte qu'elle avait une arrière-pensée, ou simplement qu'elle était gênée pour exprimer sa pensée. Comme il ne disait rien, elle dut ajouter :

— Si je croyais que ça ne vous ennuie pas de me voir faire des courses dans un magasin, je vous demanderais de m'accompagner...

— Mademoiselle, ah!... je serai trop heureux... C'est moi qui ne voudrais pas...

— Allons, venez, dit-elle.

Elle l'emmena au Printemps. Etant ingénu, il avait horreur des grands magasins; mais ce jour-là, tout était différent. Sonia filait dans la foule, parmi les rayons, et il avait de la peine à la suivre. Cependant, cette poursuite était délicieuse ; Sonia, avec sa petite taille, semblait parfois disparaître, et il se faisait un grand vide au cœur de M. Pinjon; mais il savait bien que ce n'était qu'un jeu, qu'il allait bientôt l'apercevoir de nouveau; et pourtant, quand elle reparaissait à ses yeux, il était inondé d'une joie immense, comme si vraiment il venait de la perdre et de la retrouver.

A ces grandes alternatives de désespoir et de joie, s'ajoutait d'ailleurs un plaisir plus subtil, qui était celui de la découverte visuelle. Souvent, c'était le brun du manteau de Sonia qu'il recon-

naissait, tache de couleur unique dans cette confusion de couleurs. Tantôt, c'était le mouvement d'une épaule, apparaissant parmi tant de corps féminins, qui lui rendait tout entière une démarche sautillante et lui faisait reconnaître Sonia. Tantôt, c'était un profil perdu, un peu plus bas que les autres visages de femme, un profil apparu un instant et détourné aussitôt, et qui lui montrait la moue émouvante de Sonia, ces deux lèvres constamment appuyées l'une sur l'autre, comme pour se baiser. Tantôt, et alors la joie de M. Pinjon était plus grande, Sonia se retournait une seconde, pour voir s'il la suivait, et il reconnaissait son regard lourd, ironique; ou moins encore, le jeu de deux nuances voisines, l'outremer de la prunelle jouant contre le mauve du cerne.

Enfin, il vit Sonia arrêtée au rayon des gants. Bizarrement juchée sur le haut tabouret, elle offrait sa main à la vendeuse, expliquant de sa voix haute qu'elle voulait des gants de peau blancs, avec un crispin orné de broderies noires. La vendeuse, flairant la cliente difficile à servir, tirait trois boîtes d'un coup, les ouvrait rapidement, étalait sa marchandise :

— Non, madame, nous n'avons rien d'autre.

Pinjon s'indignait de l'impertinence de la vendeuse, tout en sympathisant secrètement avec elle : elle était, comme lui, de la grande famille des exploités; tandis que, dans la misère présente de Sonia, il y avait la certitude d'appartenir à

la race des vainqueurs, de ceux qui doivent posséder les richesses du monde.

— Ah! madame, disait la vendeuse, le modèle que vous désirez ne se fait qu'en belle qualité. Nous n'avons rien dans ce genre, sauf ces gants-là, à soixante-deux francs.

Elle en essaya quand même un à Sonia. Celle-ci, le coude sur le coussin, remuait ses doigts fins revêtus du cuir souple et blanc, jouait de la main gauche avec le crispin tentateur, qui semblait la collerette de ce petit être animé et fantasque qu'était sa main dressée. Alors, M. Pinjon souffla à l'oreille de Sonia :

— Prenez-les, puisqu'ils vous plaisent.

Elle ne parut pas entendre, se fit ôter le gant, en essaya d'autres, puis de nouveau essaya la paire qui lui plaisait. Pinjon lui répéta tout bas :

— Je vous en prie, prenez-les.

Pas plus que la première fois, elle ne parut entendre, et dit simplement :

— Je prends ceux-ci.

— Vous les gardez aux mains, madame ?

— Non.

Pinjon, que l'amour rendait grand tacticien, réussit à se glisser derrière la vendeuse, laissant Sonia en arrière. La foule dut gêner la jeune fille, car elle arriva seulement quand Pinjon eut payé. Elle ouvrit son sac, joua la surprise avec beaucoup d'art et dit finalement de son air mutin :

— Vous, si vous continuez, je finirai par vous en vouloir.

Et elle repartit, passant entre les comptoirs

et les femmes avec la même agilité que tout à l'heure. L'enthousiasme de Pinjon tomba un instant : soixante-deux francs, c'était presque tout l'argent de poche qu'il dépensait habituellement en un mois. Et si Sonia allait vers un autre rayon et témoignait un autre caprice — non, ce n'était pas un caprice : une femme, une actrice doit être gantée coquettement — Pinjon aurait-il encore assez d'argent pour payer ? Profitant de l'avance de Sonia il tira son porte-monnaie, l'entr'ouvrit : il ne lui restait guère qu'une vingtaine de francs. Alors, il fut lâche, songea à ne pas rejoindre Sonia, à la laisser se perdre dans la foule.

Mais à la pensée de ne plus la revoir, un élan le poussa tout entier, lui fit hâter le pas, bousculer des clientes pour rejoindre la bien-aimée. Qu'importait l'argent ? Il avait un livret de caisse d'épargne à peu près plein sur lequel il pourrait prendre ce qu'il voudrait sans qu'Albertine même le sût. Depuis quatorze ans, quelle joie avait-il eue? Il fallait plaire à Sonia.

Il s'aperçut d'ailleurs que celle-ci allait vers la sortie, et il se reprocha ses mauvaises pensées. Sonia n'était pas, — qui le savait mieux que lui? — une femme d'argent. N'avait-elle pas, plusieurs fois, préféré le métro au taxi?

Sur le trottoir, elle attendit Pinjon, elle lui dit simplement mais avec un regard qui le bouleversa :

— Je suis enchantée de mes gants.

Puis, toujours de son ton vif, elle ajouta :

— Maintenant, il faut que je rentre chez moi, car j'ai promis à mon papa de ne pas être trop longtemps absente.

Pinjon fut consterné. Quoi, déjà partie ? Et quand la reverrait-il ? Il plaida de son air triste :

— Vous ne venez pas prendre quelque chose avec moi ?

Elle eut peut-être pitié de lui :

— Si vous voulez, mais pas longtemps.

Ils suivirent le trottoir encombré; Sonia passait le plus près possible des magasins, s'arrêtant aux vitrines, et repartant soudain, avec sa démarche d'oiseau heureux, qui sait bien qu'il trouvera sa nourriture et plus encore, si sûr de la bienveillance de Dieu à son égard qu'il ne pense même pas au Dieu qui le protège.

Au coin de la rue de Mogador, Sonia allait traverser. Sur le trottoir d'en face, il y avait une foule aussi dense que sur celui-ci, à attendre que la file des voitures fût coupée. Soudain, comme dans une figure de danse, les deux foules changèrent de côté.

Sonia n'avait pas traversé. Aller plus loin, c'était prolonger cette promenade. Elle fit un crochet et, traversant la terrasse d'un café, alla s'asseoir dans la salle, où Pinjon la rejoignit. Il n'y avait rien pour séparer la salle de la terrasse, rien pour arrêter la lumière et le vent, car la journée était tiède. Il avait plu le matin et des nuages d'un gris doux restaient encore dans le ciel; mais dans les grands trous qu'ils lais-

saient, au-dessus de l'Opéra, on voyait le vert pâle et lumineux du ciel, qui était la promesse indécise du printemps prochain.

La salle était si pleine que Sonia et Pinjon n'avaient pas une table pour eux seuls; ils étaient assis côte à côte, en face d'un autre couple. Sonia but sans parler; elle gardait presque constamment la tête levée, d'un geste de coquetterie et d'agacement, car elle sentait toujours le regard de Pinjon posé sur elle. Puis elle lui parla, de sa voix rieuse :

— C'est très mal de votre part de m'avoir retenue. Mon père va me gronder... Et je ne veux pas lui faire de peine, car il est très bon pour moi, mon papa...

Pinjon évoquait la couronne de cheveux gris se hérissant au-dessus d'une chaussure usagée, mais il n'avait pas envie de rire, car il devinait que Sonia était sincère.

— Je ne voudrais pas lui mentir, à mon papa, car il a confiance en moi... Il me laisse sortir comme je veux, parce qu'il sait bien que je ne ferai rien de mal...

Pinjon se sentit heureux. Sonia était une vraie jeune fille avec toutes les puérilités de la jeunesse; et elle ne le repoussait pas, elle lui permettait de passer une heure auprès d'elle; elle tolérait, elle acceptait peut-être son amour. Et quand ils se quittèrent, il titubait comme un homme ivre.

Ils se revirent ainsi deux fois environ par semaine. Un soir, généralement le mercredi, ils

passaient une heure ensemble dans un café, et le samedi après-midi, il faisait des courses avec elle.

Il arriva à lui renouveler ainsi ses vêtements de la tête aux pieds, et il en était heureux : « Tout ce qu'elle porte sur elle, c'est moi qui le lui ai donné ». Il lui acheta même du linge, des chemises et des culottes en étoffe soyeuse, qu'il osait à peine regarder tandis qu'elle les choisissait.

Car il était toujours aussi discret avec elle, et elle le tenait toujours à distance. Il était sûr pourtant de l'attacher à lui, avec le temps. Déjà elle dépendait de lui pour ses vêtements. Il avait fait des calculs serrés et, comme elle ne se montrait point exigeante, il pourrait, grâce à son livret de caisse d'épargne, continuer de l'entretenir sans qu'Albertine s'en aperçût.

Il ne s'attristait point qu'elle tardât à se donner à lui, parce que c'était la preuve même qu'elle était innocente et aussi parce qu'il ne se sentait point sûr de ses forces. Il se rappelait la fille qu'il avait emmenée un jour, et la manière humiliante dont la nature l'avait alors traité. Malgré son amour pour Sonia, le pouvoir d'Albertine sur ses sens n'avait point diminué; mais au lieu de goûter, le soir, le bonheur entier de son être, ce n'était plus pour lui qu'une chute avilissante dans des délices inavouables, la pratique d'un vice auquel on ne peut se soustraire.

Il n'était pas sans remords; non point à l'égard d'Albertine à laquelle il ne pensait guère. Elle

faisait partie de sa vie extérieure, elle vivait avec lui exactement de la même manière qu'avant l'aventure. Il n'avait guère conscience qu'elle pût lui faire des reproches plus que son patron, par exemple : il accomplissait sa tâche aussi ponctuellement que jadis.

C'est quand il examinait sa conduite envers Sonia qu'il se trouvait coupable. Lui, un homme d'âge mûr et d'expérience, il mettait toute sa science de la vie et des femmes à envelopper sournoisement cette jeune fille, à la séduire lentement, de façon si subtile qu'elle avait désormais entièrement confiance en lui et ne craignait plus rien.

Mais son remords avivait la joie qu'il se promettait. La conquérir à Paris, dans un hôtel, c'était impossible. Quand bien même il n'eût pas craint de défaillance physique, jamais Sonia n'eût consenti à le suivre.

Aussi élaborait-il, en ses heures de rêve, un plan plus perfide et plus poétique. Il avait droit chaque année à quinze jours de vacances et, s'il le désirait, à quinze autres jours sans salaire. Habituellement, il passait le mois avec sa femme, dans la famille de celle-ci. Or, cette année, Albertine ne pourrait l'accompagner. En admettant qu'elle pût se faire remplacer deux ou trois jours, elle ne pourrait point abandonner sa loge pendant un mois entier. Le destin se faisait le complice de Pinjon, l'aidait à préparer son enivrant forfait.

Il emmènerait Sonia en voyage avec lui. Là,

n'étant plus épuisé par la pratique d'Albertine, il était sûr de lui-même. Certes il ne se montrerait pas brutal, car il faut toujours se méfier de la nature; mais peu à peu, il déciderait Sonia à dormir avec lui, il passerait une nuit ou deux chastement avec elle. Et puis un beau soir, non un beau matin... Tout son corps vibrait de joie à cette pensée, lui donnait même comme un gage furtif de ce grand élan à venir.

Avec une astuce pour laquelle il ne pouvait s'empêcher de s'admirer, il parlait discrètement de vacances et de voyage à Sonia. Et elle, l'innocente enfant, qui ne se doutait pas des noirs desseins de son suborneur, elle approuvait de son rire gracieux, envisageait des promenades et des heures en wagon. De quel côté iraient-ils ? Il songeait au Midi, qui est la terre classique de l'amour. Elle parlait de l'Est, comme si elle voulait refaire, en sens inverse, le chemin suivi par son père en quittant le ghetto.

Elle n'aimait guère à parler de sa race. Elle avait dit seulement à Pinjon qu'elle était venue toute jeune en France, que, si elle parlait le français spontanément, son père avait coutume de s'exprimer en yiddisch. Elle ne faisait guère allusion à sa mère, qui était malade, à la campagne, chez des parents. Elle avouait encore, sans honte, qu'elle avait connu la misère; et quelquefois, elle affirmait sa certitude qu'un jour elle serait riche, qu'elle aurait sa voiture, et aussi des diamants qui jetteraient des feux sur les plus

grandes scènes d'Europe et jusque dans les palaces lointains de l'Orient brûlé par le soleil.

Ainsi, deux mois passèrent, et le printemps vint, donnant à Pinjon de grands désirs de promenades dans les bois et les champs. Sonia s'y refusait, préférant la ville et les magasins. Pinjon, certes, continuait à lever de l'argent sur son livret; mais il ne laissait pas de faire des projets de budget, qui lui montraient qu'il pouvait tenir un an ainsi, vacances comprises. D'ici là, on verrait; ne venait-il pas de se rendre compte que, en plus de son travail habituel, il lui était possible de se livrer à une autre occupation, le soir? Peut-être pourait-il ainsi se créer quelques ressources.

Pinjon vivait donc heureux, malgré ses pensées scélérates. Sa femme le laissait en paix. Il lui avait dit qu'il travaillait au bureau le samedi après-midi; pourquoi ne l'eût-elle pas cru ? Pour le mercredi soir, il se mit en frais d'imagination et trouva des prétextes variés. De nouveau, Albertine conçut des craintes obscures. Mais celles qui l'avaient hantée alors que son mari sortait chaque soir s'étaient montrées vaines, malgré les prédictions que Mme Coutrot. Albertine allait-elle s'inquiéter, maintenant qu'il ne s'absentait guère qu'un soir par semaine? A supposer même qu'il mentît, elle ne devait pas s'irriter parce qu'il allait, de temps à autre, faire une partie de cartes avec des copains. Au fond, quatorze années de ménage l'avaient lassée et elle n'était pas fâchée de se trouver seule.

XVI

Un matin, Albertine trouva dans le courrier une lettre adressée à « Madame la Concierge ». L'écriture était inconnue, fort gauche et presque illisible. Mme Pinjon ouvrit, et tracés de travers sur un papier à bon marché, elle lut ces mots :

« Idiote, ne voyez-vous pas que votre mari vous trompe ? »

Le premier instinct de Mme Pinjon fut de retourner en tous sens le papier, puis l'enveloppe. Elle ne trouva pas d'autre indication que le cachet de la poste « Paris, rue des Abbesses ». avec la date de la veille.

Elle eut un mouvement de fureur contre l'anonyme et tria le courrier avec l'espoir déraisonnable qu'il y aurait une autre lettre de la même écriture et qui l'éclairerait sur la provenance de celle-ci.

Elle ne trouva rien, sauf l'apaisement dans ces gestes habituels. En voyant son courrier classé (escalier de devant, escalier de derrière, et par étage ensuite), elle oubliait un peu la fâcheuse lettre : ce n'était qu'un incident dans le cour-

rier, comme il s'en présentait quelquefois : une carte postale avec un timbre étranger et des mots incompréhensibles, ou bien une lettre insuffisamment affranchie et frappée de surtaxe; ou encore une carte de « bonne fête » adressée le 12 mars à la locataire du cinquième-cour-couloir-gauche-porte-droite, qui vivait seule, ne recevait jamais rien, qui du reste, s'appelait Marie, et à qui on n'avait pas monté de carte au 15 août : Mme Pinjon en avait fait la remarque à son mari.

Elle pensa ainsi à Emile sans saisir le rapport entre la lettre et lui. Son inquiétude, et d'ordre matériel, commença quand elle redescendit, après avoir distribué le courrier; elle retrouva la lettre décachetée, posée sur la table. Que fallait-il en faire? Cette lettre se révélait embarrassante : impossible de la distribuer, puisqu'elle n'était pas adressée à un locataire; impossible aussi de la serrer dans un tiroir en se disant : j'y répondrai demain, comme Albertine faisait pour ses lettres personnelles.

Ne sachant que faire, elle prit de nouveau la lettre et relut : « Idiote, ne voyez-vous pas que votre mari vous trompe. » Ce fut le premier mot seulement qui la frappa. Emile lui-même l'appelait bien quelquefois idiote, quand il était en colère, mais elle n'eût jamais pensé que quelqu'un d'autre pût avoir une telle opinion à son sujet. Elle avait toujours fait son service régulièrement, et elle se croyait estimée.

Elle se dit machinalement, ainsi qu'elle avait coutume de le faire dans les cas embarrassants :

« J'en parlerai à Emile. » Aussitôt, l'impossibilité d'un tel acte la frappa. Pourtant, elle raisonna : « Après tout, pourquoi est-ce que je ne la lui montrerais pas?» Elle était si émue qu'elle remuait les lèvres comme si elle avait parlé vraiment : « Et puis non, je ne lui montrerai pas cette lettre-là, ce serait trop idiot. » Le retour du mot la fit tressaillir : est-ce que vraiment elle était idiote ?

Mais non, bien sûr. Elle savait lire et écrire et, si elle n'avait pas son certificat d'études, c'est parce que ses parents l'avait retirée un an trop tôt de l'école. Le gérant lui avait d'ailleurs dit, à diverses reprises, qu'elle était débrouillarde et le fait est qu'elle n'avait jamais eu d'histoire ni avec le facteur, ni avec l'homme du gaz, pas même avec les boueux. Elle s'était bien, une fois ou deux, attrapée avec des locataires, mais c'était inévitable et d'ailleurs, à chaque fois, c'est elle qui se trouvait dans son droit. Donc, ce mot d'idiote ne la concernait point.

Elle avait commencé le ménage et, retrouvant la lettre sur la table, l'avait froissée et jetée dans la poubelle. Comme, d'autre part, son raisonnement l'avait pleinement satisfaite, il ne restait rien de ce mince incident au courrier de ce matin.

Si, pourtant, une inquiétude obscure, qui montait jusqu'au cerveau, s'y précisait. Attention : on ne lui disait pas qu'elle était idiote dans toutes les circonstances, mais simplement idiote envers son mari. Elle haussa les épaules : « Eh bien !

Ils ne le connaissent pas. Pour un qu'est pas coureur, c'est bien lui. Et ceux-là qui l'accusent bien sûr qu'ils ne l'ont jamais vu : un homme rangé, qui rentre toujours à l'heure. »

Et soudain, elle s'aperçut de ce dont la plupart des humains ne s'aperçoivent jamais : elle pensait machinalement, selon une pente ancienne, habituelle. C'était un fait que Pinjon avait perdu ses mœurs régulières; elle s'en était même inquiétée, en avait parlé à quelques personnes. Elle comprit alors qu'il lui mentait : il ne travaillait pas le samedi, il inventait des prétextes pour sortir certains soirs. Et parce que la vérité est insaisissable, qu'elle continue de vous glisser dans la main comme une anguille, même quand on l'a écorchée vive, Mme Pinjon pensa aussitôt : « Et cette histoire de théâtre, où qu'il était souffleur! Comment ai-je pu couper dans tout ça... Comment ai-je pu être assez bête ?... »

Pas bête, idiote... Comment ne s'était-elle jamais aperçue de ce qui était clair comme le jour: son mari la trompait. Cette certitude, ou cette découverte provoquèrent une détente en elle comme si, après avoir grimpé l'escalier du cinquième, elle parvenait au palier. Elle alla chercher la lettre dans la poubelle, la déplia, la lissa un peu de la main, puis la déchira en petits morceaux réguliers. Ayant retiré le premier rond de la cuisinière, elle jeta les morceaux dans le feu et referma, sans même les regarder brûler.

Soudain, sa tranquillité cessa. Elle s'était crue au bout de cette montée pénible, comme qui

dirait sur le palier du cinquième; mais si l'escalier de la cour n'avait que cinq étages, celui de devant en avait six. Il fallait grimper encore. La certitude ne suffisait pas : il fallait faire quelque chose de plus difficile. Il fallait faire quelque chose, tout simplement. Mais quoi ?

Il lui vint d'abord des pensées absurdes et dramatiques : courir au bureau d'Emile, lui faire une scène devant ses collègues ? Ce serait vulgaire. Ne vaudrait-il pas mieux s'habiller en dimanche et aller trouver le patron, pour tout lui raconter? Il est vrai que le patron se moquait sans doute des aventures d'Emile, pourvu qu'Emile fît son boulot. Et puis, si le patron se fâchait, mettait Emile à la porte, ce n'est pas ça qui arrangerait les choses.

La difficulté irrita Mme Pinjon. Elle ne pouvait même pas tourner dans la loge comme une bête dans sa cage : il n'y avait pas la place de passer, entre la table ronde et le canapé placé contre le mur. Elle décida de sortir, coûte que coûte (si le gérant était là, elle le préviendrait), d'acheter un revolver (est-ce qu'on en vendait avenue de Clichy? oui, peut-être aux Nouvelles Galeries, en tout cas pas à Uniprix) et de tuer sa rivale.

Sa rivale ? Où donc était-elle ? Il y avait tant de femmes dans Paris, et peintes, et qui savent attirer les hommes! Où trouver celle qui avait enjôlé Pinjon? Et comprenant sa douleur parce qu'elle comprenait son impuissance, la concierge trahie mit son coude sur la table, et pleura. Pas avec des sanglots, mais avec des larmes silen-

cieuses : si un locataire passait, il n'avait pas besoin de savoir.

Comme elle n'en pouvait plus, elle ferma sa porte à clé, mit un écriteau : « La concierge revient de suite », et s'étant jetée sur le lit, elle étouffa dans l'oreiller ses sanglots de pauvre femme délaissée.

— Emile, mon petit Emile, pourquoi que tu m'as fait ça ?

Elle entendit frapper au carreau et songea à se lever pour ouvrir; mais elle ne le pouvait pas, il lui fallait rester fidèle au mensonge de l'écriteau. Un pas suivit le couloir, alla jusqu'à la cour. Aux écoutes, à demi redressée sur son lit, et les cheveux en désordre, elle entendit appeler :

— Madame Coutrot... C'est le charbonnier... Mais où donc qu'est la concierge?... Faut-il que je le descende à la cave ?

Le sentiment de ne pas avoir fait sa tâche, d'avoir laissé à l'abandon ce grand immeuble dont elle avait la charge, ajoutait à son désespoir. Elle retomba sur l'oreiller et elle murmurait des paroles absurdes :

— Qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir, si je ne suis même plus capable de faire mon boulot ?

Pinjon rentra joyeusement pour déjeuner : n'était-ce pas samedi? Il embrassa Albertine avec distraction, sans voir qu'elle baissait la tête, et il mangea de fort bon appétit. Pourtant, en avalant ses dernières pommes de terre frites, il re-

marqua que sa femme restait le coude appuyé sur la table. Il débordait de bonté envers tous, et il lui demanda :

— Ça ne va pas l'appétit ?

— Non.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Mal à la tête.

Il n'insista pas, et regarda Albertine avec affection : elle ne rajeunissait pas, la pauvre, elle allait connaître bien des malaises. Pinjon se leva gaillardement, et consulta sa montre. Il n'était guère plus d'une heure ; il avait rendez-vous à trois; mais il ne pouvait pas rester en place. Il essaya de marcher de long en large et, n'y réussissant pas dans la loge étroite, il ouvrit la porte machinalement.

— Ferme, dit Albertine. Je n'ai pas chaud, moi, si tu as chaud, toi.

L'intonation surprit Pinjon, qui referma vivement la porte comme s'il avait été pris en faute. N'y tenant plus, il dit :

— Je ne vais pas tarder à partir, car c'est effrayant ce que nous avons de boulot en retard et si je veux être ici à six heures et demie...

Même à midi, la loge était sombre et il ne pouvait pas distinguer le visage d'Albertine. Il entendit seulement une sorte de renâclement bref, qui exprimait apparemment le doute et l'irritation. Il ne voulut pas y prendre garde. Il avança vers la patère et, pour couvrir ses mouvements, il commenta :

— Tout de même, le patron abuse de nous.

Le renâclement de tout à l'heure se répéta, se précisa, devint un ricanement guttural dont il n'était plus permis d'ignorer la menace. Albertine se méprisait de ne rien avoir remarqué plus tôt; et elle méprisait aussi Emile, pour sa gaucherie et sa maladresse présentes; vraiment, il ne savait pas s'y prendre : c'était pourtant un homme intelligent dans son travail, et qui avait une si belle écriture! Albertine lui lança, alors qu'il décrochait sa gabardine :

— Ce n'est pas la peine de te donner tant de mal pour mentir, va.

Il fut bouleversé ; mais, comme c'était un homme d'ordre, il raccrocha sa gabardine avant de se tourner vers sa femme. Il rit, d'un pauvre petit rire qu'il eût souhaité supérieur et capable, à lui tout seul, de détruire l'accusation :

— Moi, je mens ? Ah ben ! alors...

C'était donc tout ce qu'il trouvait à dire pour se défendre ? Il restait debout, près de la fenêtre qui donnait sur l'étroite cour aux poubelles et, dans son émoi, tournait un bout d'étoffe autour de son ongle.

— C'est pas une raison pour abîmer mes rideaux, dit-elle... T'auras pas d'argent pour m'en payer d'autres...

Elle éleva la voix, prit un ton plus solennel :

— Quand on réfléchit, tout l'argent que Monsieur dépense avec ses poules...

Elle avait parlé au hasard. Il y eut, dans la manière dont Pinjon redressa son nez pointu, une fierté qui éclaira Albertine :

— Ah! oui, t'es comme les autres, tu crois pas que c'est une poule. Elle t'en met plein la vue...

Peut-être parce que la remarque touchait en lui une plaie secrète, inavouée, elle l'irrita ; un rictus découvrit ses dents de rongeur :

— Naturellement, tu me prends pour un imbécile; mais on me trompe pas si facilement, va.

Cette façon de défendre l'inconnue fit bondir Mme Pinjon ; elle se planta devant la porte :

— En tout cas, tu ne sortiras pas d'ici.

Pinjon avait sans doute, depuis quelques mois, fait des progrès dans le crime, car il trouva l'argument le plus lâche :

— C'est ça, fais une scène dans la loge... Le gérant aurait qu'à passer.

Un instant, elle put garder son ton de colère :

— Tu veux pourtant pas que je te fasse une scène dans la rue.

Mais l'argument de Pinjon l'avait frappée, et elle alla se rasseoir. Il triomphait, si calme et si goguenard qu'il lui parut vil. Elle dit tranquillement :

— Et puis, après tout, fais ce que tu veux... Je m'en fous.

Une victoire si soudaine surprit Pinjon ; tant d'indifférence aussi l'humilia ; mais il ne s'agissait point de réfléchir; tout à l'heure peut-être, il serait trop tard pour sortir. Il se dirigea vers la patère placée dans un coin, au-dessus du canapé poussé contre le mur. La loge était si étroite que Pinjon ne put décrocher sa gabar-

dine sans frôler les cheveux de sa femme. Elle fit un geste de la main, comme pour chasser une mouche, mais elle ne dit pas une parole.

Alors, Pinjon se glissa dans le couloir et il sortit, plein de remords et d'admiration pour soi-même :

— Tout de même, je vais un peu fort... Ce qu'on peut devenir cruel, quand la passion s'en mêle...

XVII

Mme Pinjon était étourdie par cette querelle, par la certitude qu'elle lui apportait, par le cynisme de Pinjon qui ne prenait même pas la peine de nier. Elle n'eut pas le courage de laver la vaisselle ; comme son mari tout à l'heure, elle essaya en vain de tourner dans la cage et, en désespoir, ouvrit la porte. Ainsi, elle ne se sentait plus seule dans sa douleur; tant d'humanité accumulée dans ces étages superposés communiquait avec elle par le couloir commun.

Elle remerciait pour l'instant le destin qui l'avait poussée à quitter son petit appartement. Qu'y eût-elle fait en un jour comme celui-ci ? Son chagrin l'aurait rongée, entre ses quatre murs. Ici, au contraire, tant de gens allaient passer, et qui l'estimaient ! Quand la concierge a des malheurs, c'est un événement pour tous les locataires, ou du moins pour toutes leurs dames.

Le premier qui passa, ce fut le professeur, M. Barel. Il ne regarda même pas dans la loge pour saluer la concierge. Il y a des locataires qui sont fiers et qui se croiraient déshonorés de vous

dire bonjour. Et c'est pas toujours ceux-là qui vous donnent les plus belles étrennes.

Ensuite, ce fut un homme qui entra dans l'immeuble, M. Lourpal. Décidément, Mme Pinjon jouait de malheur : il est vrai que le samedi, on voit plus d'hommes aller et venir. Du moins ce M. Lourpal paraissait-il aimable; ayant passé la cinquantaine, gras, le ventre et le visage ronds, il avait une moustache blonde un peu tombante et les cheveux remontés en un toupet à l'ancienne mode ; on le voyait de temps à autre avec un étui à clarinette sous le bras.

Un quart d'heure, vingt minutes s'écoulèrent sans qu'aucune créature humaine se montrât, et Mme Pinjon sentit son isolement avec plus de cruauté. Soudain, le cronstadt et la lavallière à pois bleus se glissèrent par la porte ouverte :

— Rien de nouveau, madame Pinjon ?

— Non, monsieur le gérant, répondit-elle par habitude.

M. Mélèze n'eut pas sitôt disparu, en son pardessus mastic, que Mme Pinjon sentit toute l'amertume de la question. Rien de nouveau ? Hélas, si. Du moins, du nouveau pour elle, car après tout, bien des gens le savaient peut-être ; à preuve que quelqu'un lui avait écrit. Elle regretta de ne pas s'être confiée à M. Mélèze : c'était le seul homme de l'immeuble avec qui elle causait ; et un homme, surtout un homme instruit, un homme d'affaires roublard comme M. Mélèze, ça peut toujours être de bon conseil.

Enfin, une femme descendit l'escalier, et une de celles que Mme Pinjon connaissait le mieux, Mme Coutrot, à qui elle achetait autrefois des chemises pour son mari, du temps où les Coutrot n'avaient pas encore cédé leur fonds de bonneterie à leur fils. A vrai dire, Mme Coutrot fit comme le professeur du quatrième (il y en avait un autre au troisième, juste en dessous) : elle passa sans même jeter un coup d'œil vers la loge. Mais un naufragé ne laisse pas s'enfuir une voile et la promesse d'un regard humain. Mme Pinjon courut derrière Mme Coutrot et l'arrêta par un subterfuge facile :

— Mme Coutrot, j'ai une lettre pour vous.

Mme Coutrot revint sur ses pas et resta raide sur le seuil de la loge, pinçant comme de coutume ses lèvres minces dans son visage violacé. Mme Pinjon feignit de chercher dans le classeur où elle rangeait la correspondance; puis enfin :

— Non, je ne trouve rien... Je dois confondre avec ce matin... Je vous ai monté une lettre, n'est-ce pas ?

— Mais non...

— C'est vrai... Je confonds avec Mme Lourpal, vous savez, la nouvelle locataire, au cinquième sur la cour...

Mme Coutrot ne dédaignait pas de s'intéresser à ses voisins; mais elle garda son ton supérieur :

— C'est une femme comme il faut ?

— Je crois bien... Même que le mari, il joue de la clarinette...

— C'est donc ça qu'on entend ? On avait bien besoin de ça ! Comme si on était déjà pas assez ahuri avec la T. S. F. à tout le monde...

La conversation ne suivait point le cours que Mme Pinjon eût souhaité, mais, du moins, Mme Coutrot était prise au piège. Aussi, la concierge ne chercha-t-elle pas de vaine transition :

— Vous savez, il m'en est arrivé une drôle d'histoire, au courrier de ce matin... Entrez donc...

Mme Coutrot refusa, car elle était pressée ; mais la curiosité la tint immobile dans le couloir. Debout contre le chambranle de la porte, Albertine conta les événements de la matinée. Mme Coutrot, intéressée, en oubliait l'heure. Enfin, Mme Pinjon conclut :

— Eh bien, ma pauvre dame, qu'est-ce que vous me direz ça ?

Mme Coutrot hocha la tête si vivement que l'on entendit résonner l'ornement de jais de son chapeau :

— Oh ! les hommes, c'est tous des cochons...

Qui le savait mieux qu'elle ? Elle avait été autrefois abandonnée avec un enfant; elle s'était remariée avec un brave homme, mais son amant l'avait longtemps exploitée. Le plus curieux est que, pour le moment, elle ne pensait plus à ses propres aventures : une femme se sent toujours parfaitement honnête quand le malheur arrive à une autre.

Trouvant de la sympathie, Mme Pinjon demanda :

— Et qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

Mme Coutrot pinça les lèvres en une sorte de sifflement :

— Avec les hommes, il n'y a que la manière forte : le mien ne m'a jamais trompée.

C'était vrai, mais peut-être parce que M. Coutrot avait l'âme d'un brave homme. Mme Coutrot reprit :

— Je ne vous cacherai pas que vous avez eu tort, le plus grand tort de le laisser partir tout à l'heure.

— Mais qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— Oh ! je me serais accrochée à lui, je lui aurais fait une scène.

— Dans la loge, c'était pas possible.

Noémi Coutrot leva sa main recouverte d'un gant de fil noir, et la concierge comprit bien ce que signifiait ce geste : « Dans une situation inférieure comme la vôtre... Aussi pourquoi y êtes-vous? »

Mme Pinjon fut froissée, mais ne put rien dire : Mme Coutrot était capable, au moindre prétexte, de faire des histoires et de se plaindre au gérant. Albertine, en contemplant cette figure revêche, se reprochait d'avoir fait ses confidences.

— Je voudrais pas vous retenir plus longtemps, dit-elle.

Noémi protesta, de ce ton faussement aimable qu'elle avait acquis dans le commerce :

— Mais pas du tout, chère madame.... Toujours à votre disposition. Allons, au revoir...

Albertine rentra chez elle et ferma la porte. A la fois soulagée et meurtrie par cette conversation, elle se remit à la besogne. Elle lava sa vaisselle avec rage, en songeant aux moyens d'action à employer. Mais elle n'en trouvait aucun; elle appartenait encore à cette génération de femmes pour qui l'homme est un maître dont on déteste les caprices tyranniques, tout en les respectant avec une sorte de terreur sacrée.

Vers les quatre heures, on frappa à la vitre de la loge. C'était Mathilde Sandrani, coiffée et maquillée, mais vêtue de son pyjama authentiquement japonais et fabriqué en série, comme il en arrivait beaucoup cette année-là sur le marché européen.

— On ne vous a pas apporté un pneu pour moi ? dit-elle.

Quoi qu'elle eût usé d'un stratagème analogue une heure plus tôt, Mme Pinjon répondit sans arrière-pensée :

— Non, mademoiselle. Si un télégraphiste était venu, il aurait monté.

Et comme Mathilde ne s'en allait pas, Mme Pinjon ajouta par politesse :

— Vous attendiez quelque chose ?

— Oh ! c'était très vague... Mais je ne sais pas, je trouve le temps long, cet après-midi... Moi, le beau temps, ça me colle le cafard... J'ai jamais

pu passer trois jours à la campagne sans attraper le rhume des foins...

Mme Pinjon ne répondit pas, parce qu'elle était prudente et n'aimait point parler de ce qu'elle ne connaissait pas ; le rhume des foins lui avait toujours semblé une invention incroyable : on attrape le rhume dans un courant d'air, et il n'y a pas de courant d'air dans les champs, puisqu'il n'y a pas de porte.

Mathilde restait toujours sur le seuil de la loge, appuyée d'une main à l'un des battants vitrés; un vent folâtre de printemps, égaré dans ce couloir, agitait le bas évasé de son pantalon, montrant la maigreur de ses mollets. Alors, elle prononça, de sa voix grave et traînante :

— On dirait que vous êtes comme moi, madame Pinjon, que vous avez le cafard.

— Ah ! si vous saviez...

Elle fit signe à Mathilde d'entrer et de s'asseoir, et elle referma la porte de la loge. Avec déjà moins d'intérêt que tout à l'heure, elle rapporta les événements du jour.

Et quand elle eut terminé :

— Qu'est-ce que vous en pensez, mademoiselle Mathilde ?

L'autre croisa ses longues jambes dans son pantalon flottant :

— Mais je n'en pense rien, madame Pinjon... Il faudrait des éléments pour juger.

— Comment que je ferais bien, pour être sûre ?

— Vous pourriez le faire filer.

— Filer ?

— Oui, enfin le faire suivre... par la police.

Albertine fronça le nez avec méfiance :

— Faudrait que j'aille trouver le commissaire ?

— Non, la police privée.

Mathilde se penchant sur la table, parlait d'un ton confidentiel ; elle disait, pourtant, des choses assez simples, mais ou eût cru qu'elle désirait créer une familiarité et comme une manière de complicité entre Albertine et elle :

— Je vais vous expliquer et vous allez comprendre... Vous allez dans une agence, vous donnez son portrait... Et il y a un agent, un agent privé qui se poste ici samedi prochain et qui suit votre mari... Il vous dira quelle est sa maîtresse.

Albertine se penchait à son tour, pour parler plus bas :

— Ce serait pas plus difficile que ça ?

— Non.

— Et puis après, je saurais pour de bon ?

— Bien sûr.

Mathilde se redressa, rejeta une mèche de ses cheveux plats et d'un noir mat comme le maquillage de ses yeux; elle ménagea son effet et enfin, lança :

— Seulement, ça coûte cher.

— Combien ?

— Au moins dans les cent francs par jour de surveillance.

Albertine hocha la tête avec découragement :

— C'est pas dans mes prix...

Puis avec un mouvement de colère puérile :

— Alors, y a que les riches qui peuvent savoir qui est-ce qui les trompe... et qui peuvent défendre leur homme qu'est à eux ?

Mathilde eut un geste vague; puis, comme elle était frileuse et que le vent entrait par la porte mal close, elle frissonna et son teint devint blafard. Elle mit ses mains sur ses avant-bras, dans ses larges manches et dit, avec plus d'hésitation :

— Vous savez, je comprends votre malheur, hein ? Moi aussi, j'ai été trompée... Je n'étais pas mariée, mais c'était tout comme, car il y avait longtemps que nous étions ensemble... Et vous ne croiriez jamais ce qui m'a consolé ?

— Non, dit Albertine intéressée.

— C'est bête si vous voulez, mais je suis allée chez une cartomancienne... Elle m'a dit des choses vraies, et qui m'ont fait du bien... Elle m'a prédit que j'aurais un bonheur, et puis, il est venu.

Peut-être par sympathie pour Mathilde, Mme Pinjon déroula doucement ses manches qu'elle avait relevées machinalement, comme pour laver la vaisselle ; et elle commenta :

— Y a pas à dire, c'est une grande chose que les cartes... Et ça vous dit des vérités...

— Remarquez, dit Mathilde d'un ton très dégagé, moi, je ne force personne à y croire... Seulement, elle m'ont dit des choses étonnantes de vérité... Et puis, quand je suis seule, c'est un amusement pour moi.

Mme Pinjon posa ses deux poigs sur le rebord

de la table, dont le plateau bascula légèrement :

— Vous savez dire les cartes ?

— Oh ! un peu... Naturellement pas aussi bien que les grandes, grandes cartomanciennes... J'ai des clientes, par ci, par là... surtout des anciennes camarades...

— Mais comme qui dirait que vous savez bien les dire, alors, puisque c'est votre métier...

Mathilde prit sa voix la plus grave :

— Les cartes ne disent que ce qu'elles veulent... Et il y a des jours où on croirait qu'elles vous trompent, exprès...

— Elles sont capricieuses, quoi, comme les gens.

— Tout juste.

Il y eut quelques secondes de silence, pendant lesquelles Mathilde, pour se donner une contenance, regardait ses ongles vernis de carmin. Elle ne s'était pas trompée en se taisant, car enfin la voix de Mme Pinjon s'éleva timidement :

— Dites, mademoiselle, vous ne voudriez pas me dire les cartes ?... Vous comprenez, c'est pas que j'y croie... mais ça me ferait passer le temps; pendant ce temps-là, j'oublierais mes malheurs.

Mathilde ne se fit pas prier davantage :

— Avez-vous un jeu de cartes ?

— Vous savez, il est pas neuf, et puis, tout à fait ordinaire...

— Ça ne fait rien, donnez-le moi...

Albertine se leva, regarda dans les deux tiroirs du buffet qui se trouvait près de la porte, passa dans la cuisine et chercha dans le tiroir de la

table minuscule; et enfin, alors qu'elle commençait à désespérer, elle découvrit les cartes dans le tiroir de la table de nuit à l'ancienne mode, qui se trouvait à la tête du lit, tout près du canapé.

— Attendez, dit Mme Pinjon, je vais tirer les brise-bise, pour pas qu'on nous voie.

Elle était affairée, presque joyeuse.

— Il faudrait allumer, je crois, dit Mathilde ; c'est tout juste si je vois la couleur des cartes.

Le jour, en effet, n'entrait déjà plus par la petite fenêtre, proche de la table de nuit et qui donnait sur la cour aux poubelles; quant à la porte, elle ne procurait guère de lumière, car le couloir était long.

— Tenez, dit Mme Pinjon, on va se mettre le dos à la porte, comme ça les locataires verront pas ce qu'on fait.

Elle installa les chaises et Mathilde battit les cartes :

— Coupez de la main gauche.

Elle étala le jeu soigneusement en éventail :

— Comme vous êtes brune, je vous prends en dame de trèfle, et je commence... Un, deux, trois, le sept de pique : une petite contrariété...

— Même une grande, dit Albertine naïvement.

Mathilde ne prit pas garde à l'objection :

— Le valet de carreau, c'est le facteur : c'est bien ça, vous avez reçu un lettre.... Une, deux, trois, la dame de pique...

Elle allait passer rapidement, touchant chaque

carte de son long doigt maigre, et continuant de compter, mais Mme Pinjon l'arrêta :

— Une méchante femme, dit Mathilde avec une nuance d'impatience...

Albertine fit un grand geste :

— C'est celle qui m'a envoyé la lettre anonyme, alors...

Cette fois, Mathilde répondit avec indifférence :

— Peut-être bien... Mais ne nous hâtons pas d'interpréter... Une, deux, trois, l'as de carreau: un lieu public...

— Quoi ça ? demanda Albertine, qui manquait d'imagination.

— Je ne sais pas, moi, la place de la Concorde... ou une rue quelconque... ou un café, un théâtre, n'importe quoi où tout le monde peut entrer...

— En payant, dit Albertine, heureuse d'avoir compris.

— En payant ou sans payer... Un, deux, trois, le roi de trèfle, votre mari évidemment... Un, deux, trois, le dix de trèfle : de l'argent... Un deux, trois, le sept de cœur : une jeune fille blonde... Ah ! voilà qui est capital... Blonde ou châtain, bien entendu.

Albertine regardait attentivement les cartes :

— Mais vous en avez passé une...

— Ce n'est rien... C'est parce que... parce qu'il y en avait deux de la même couleur... D'ailleurs, ceci, c'est le petit jeu... Quand nous ferons le grand jeu, je vous demanderai le silence... Mais

déjà, l'affaire s'éclaircit : votre mari, dans un lieu public a rencontré une jeune fille blonde... Ce n'est pas une femme mariée, et ce n'est pas quelqu'un que vous connaissez...

Elle ramassa les cartes d'un geste adroit, comme si elle repliait un éventail et posa le paquet devant Mme Pinjon.

— Qu'est-ce que vous allez encore me dire ? demanda celle-ci avec entrain.

Mathilde s'excusa :

— Rien d'autre pour aujourd'hui, si vous le permettez... Je vous ai prévenue, les cartes sont comme les personnes, elles vous répondent de travers si on insiste trop.... Somme toute, nous avons des renseignements...

Elle passa sa main sur son front :

— Je vais vous demander de m'excuser... Moi-même, cela me fatigue... Vous comprenez : la tension d'esprit...

Elle se leva, mais Albertine la retint par le bras :

— Vous voulez pas un verre de vin ?

— Non, merci.

La concierge se sentait fort embarrassée pour exprimer ce qu'elle avait à dire :

— Vous allez pas vous offenser, bien sûr... Mais vous allez me dire combien que je vous dois...

La tête de Mathilde fit des gestes si compliqués qu'il était difficile de savoir si c'était pour accepter ou pour refuser.

— Ecoutez, j'y tiens, dit Mme Pinjon... Au-

trement, je n'oserais plus vous demander une autre fois...

— Alors, dit Mathilde gravement, je ne voudrais pas vous désobliger... Habituellement, je prends vingt francs par consultation; mais comme vous êtes dans le malheur, ce sera dix francs seulement... Ne cherchez pas, vous me paierez demain... Allons, au revoir, bon courage... Et toujours à votre disposition...

XVIII

Une semaine encore se passa, pendant laquelle les époux s'observèrent avec une hostilité sournoise. Pinjon ne s'absenta pas une seule soirée : Sonia hésitait, disait-elle, à sortir le soir, car elle ne voulait pas contrarier son père. Pinjon, de son côté, après l'assaut que lui avait donné sa femme, n'était point fâché de se reprendre.

La concierge continua de faire ses confidences à Mme Coutrot et à Mathilde, qui prit l'habitude de venir dans la loge à peu près tous les deux jours, pour tirer les cartes; loquaces le premier jour, elles n'ajoutaient plus guère à leurs renseignements; la jeune fille blonde tentait toujours le roi le trèfle; mais Albertine comprenait mal qu'un être aussi terne que Pinjon pût être représenté par un roi. Vers la fin de la semaine pourtant, elle éprouva de l'angoisse : il y avait bataille de dames, suivie d'un long voyage et d'une catastrophe. D'ailleurs, le vendredi, revint une lettre anonyme, sur le même papier à petits carreaux :

« Idiote, tu n'as pas encore trouvé qui c'est. Il rigole bien avec sa jeune poule, et tu peux

dire qu'ils se foutent de toi tant qu'ils peuvent. »

Les cartes n'avaient pas annoncé cette missive, mais Mathilde avait prévenu Mme Pinjon qu'elles étaient parfois secrètes et capricieuses. Pourtant, Albertine en conçut quelque méfiance à l'égard de cette façon de connaître l'avenir. Elle s'en ouvrit à Mme Martin, la femme de ménage, toujours confite en dévotion. Mme Martin hocha son visage à la peau grasse, criblée de pores :

— Je vous l'avais bien dit que les cartes ne servaient à rien... M. le Curé répète assez souvent que c'est de la superstition...

— Et si j'allais à l'église, vous croyez que...?

— Oh! vous seriez plus heureuse... Vous comprendriez que votre malheur, il a un sens, et que c'est comme qui dirait une épreuve que le bon Dieu vous envoie.

Mais la concierge n'était pas mystique ; elle précisa sa pensée :

— Vous croyez que si je priais le bon Dieu, il me ferait trouver l'adresse de la poule ?

— A quoi ça vous servirait de connaître l'adresse ? Moi, je connaissais même la femme qui me l'a pris, mon mari, et ça n'a rien empêché...

Obstinée à tout tenter, Mme Pinjon demanda encore :

— Vous qui savez ces choses-là, y aurait pas un saint qu'on pourrait prier et qui m'aiderait à découvrir avec qui c'est qu'il me trompe ?

Un sourire paisible irradia le visage de Mme Martin :

— Non, madame, ni le bon Dieu ni ses saints ne se chargent de ces commissions-là... Le seul remède, c'est la résignation.

Et elle monta l'escalier, de ses jambes aux mouvements secs et disgracieux.

— La résignation, c'est commode à dire, grommela Mme Pinjon... Ce remède-là, il doit pas être fameux si elle l'a employé ; parce que son mari, il est parti et il court encore.

Elle se mit à balayer le couloir rageusement ; demain après-midi, son mari irait encore rejoindre l'autre, si Mme Pinjon n'avait point, d'ici là trouvé le moyen de l'en empêcher. Cherchant secours autour d'elle, elle frappa à la porte de M. Mélèze. Il apparut en un pyjama à rayures, et il était un peu congestionné.

— Qu'est-ce qu'il y a madame Pinjon ?

Elle prit un air éploré :

— C'est pour mon mari, monsieur le Gérant... Il me trompe.

Elle espérait qu'il allait la faire entrer et qu'elle pourrait placer son histoire, qui lui attirait tant de sympathie. Mais M. Mélèze répéta seulement :

— Votre mari vous trompe...

Et il fit un geste, de sa main libre, dans l'entrebâillement de la porte, comme pour dire : « Si ce n'est que ça » Albertine plaida :

— Peut-être que si vous lui causiez, monsieur

le Gérant... Un homme instruit comme vous, ça aurait peut-être de l'influence.

Le vieillard fut flatté :

— Je lui parlerai, si vous voulez... Ça pourrait lui rendre service, en effet... C'est un homme qui n'a pas l'expérience de la vie, et qui pourrait faire des sottises... Envoyez-le moi ce soir, vers huit heures...

Albertine ne bougeait point, pensant que M. Mélèze allait lui demander des détails; mais il trépignait d'impatience :

— Excusez-moi, Madame, de ne pas vous faire entrer... Mais je suis en train de classer ma collection...

Il ajouta d'une voix à peine ironique :

— Ma collection de gravures sur les chemins de fer, vous savez...

Et il referma la porte d'un air guilleret.

De nouveau, Albertine se trouva dans le couloir : le secours qu'elle attendait en son infortune ne lui viendrait pas encore de là. Elle guetta le passage de Mme Coutrot, qui descendait chaque après-midi vers six heures, afin de faire ses emplettes pour le dîner. A vrai dire, Mme Coutrot ne s'intéressait pas à une affaire où, manifestement, la femme manquait d'énergie et qu'elle eût, elle, réglée en l'espace de trois jours. Aussi fut-ce avec une nuance d'irritation qu'elle trouva Albertine sur son passage, en train de se livrer à une fallacieuse mimique de balayage :

— Il n'y a que la manière forte, dit Mme Cou-

trot. Moi, je me ferais plutôt battre, mais mon mari ne sortirait pas.

Elle referma sur elle son manteau désuet, serré à la taille :

— D'ailleurs, je ne m'occuperais même pas de lui : les hommes, c'est des nouilles et on en fait ce qu'on veut... Mais j'irais en compter pour quatre sous à la poule en question...

— Je sais même pas qui c'est, gémit Mme Pinjon.

Mme Coutrot rit, de son rire agaçant et supérieur :

— Ma petite, c'est que vous ne savez pas vous y prendre... Il y a des agences qui vous trouveraient ça en une journée.

— Il paraît comme ça que ça coûte cher.

L'ancienne bonnetière réfléchit une seconde :

— Ça m'étonnerait qu'il n'y en ait pas pour toutes les bourses ; c'est comme les chaussettes, il y en a de toutes les qualités, et les meilleur marché peuvent résister à l'usage...

— Vous connaîtriez pas une adresse ?

— Moi, Madame? dit Mme Coutrot en se rengorgeant... Je n'ai jamais eu besoin de ces gens-là... Mais débrouillez-vous, ça doit être facile à trouver... Ou alors, c'est pas la peine d'être concierge. Quand on a besoin d'un médecin ou d'une femme de ménage, c'est à vous qu'on s'adresse.... Alors ?

Satisfaite d'un argument aussi clair, Mme Coutrot écarta légèrement la concierge et passa son

chemin. Mme Pinjon rentra dans sa loge et se mit à réfléchir :

« C'est une ancienne commerçante, et ce qu'elle dit, c'est juste... Si seulement j'avais l'adresse d'une agence... »

Elle pensa soudain que la première personne qui lui avait parlé de police privée, c'était Mlle Mathilde ; résolue à s'adresser de nouveau à elle ; elle consulta sa montre, placée dans un vide-poche, sur la table de nuit. « Pinjon va rentrer, se dit-elle, il est trop tard ; j'aurai le temps demain matin. »

Emile, en effet, ne tarda pas à rentrer plus sombre encore que de coutume ; la mèche qu'il ramenait en travers de son crâne était ébouriffée et il ne pensa même pas à la rabattre du plat de la main, comme il le faisait habituellement. Après le dîner, Albertine lui dit d'un ton rogue:

— Le gérant a besoin de te parler.

Sans répondre, il se leva et sortit. M. Mélèze vint lui ouvrir tout de suite et se montra fort aimable :

— Cher Monsieur, je vous attendais, et j'ai pris mon temps pour penser à ce que vais vous dire.

Ils se trouvaient dans la salle à manger. Le Voltaire était poussé dans un coin ; l'armoire normande transformée en bibliothèque faisait face au buffet de noyer à étagère, au-dessus duquel se groupaient des assiettes en vieux Rouen; et partout, sur les murs, il y avait les omnibus, les tramways, les bateaux-mouches, les diligences

que M. Pinjon avait déjà regardés plusieurs fois pour plaire au gérant. M. Mélèze resta debout, le coude sur le buffet et commença d'un ton solennel :

— Monsieur, je ne vous demanderai pas ce que vous pensez de moi. Je me rends compte, toutefois, qu'il n'est pas impossible que vous me preniez pour un vieux saligaud... Eh bien, Monsieur, tel que vous me voyez...

Il s'arrêta un instant, retira son coude :

— Mais il est des choses que je ne saurais dire dans cette pièce, où sont mes diverses collections... Donnez-vous la peine d'entrer par ici, cher Monsieur... C'est une grande faveur que je vous fais. Moi seul entre dans cette pièce, avec ma femme de ménage... Enfin, vous m'entendez, elle fait mon lit... D'ailleurs, vous la connaissez, c'est une sainte femme, et c'est pourquoi je l'ai choisie.

M. Pinjon, ahuri, passa dans la pièce. Il s'attendait à voir quelque cabinet étrange et peut-être avait-il espéré confusément que M. Mélèze accrochait par ici les plus belles pièces de sa fameuse collection. Or, M. Pinjon se trouva dans une chambre à coucher d'acajou, banale et démodée ; l'armoire à glace reflétait la commode-toilette, dont le dessus de marbre ouvert, montrait un pot à eau dans une cuvette. Le lit, de milieu, était surmonté d'un baldaquin d'où tombaient des rideaux bruns ornés de rinceaux, parmi lesquels deux anges, inlassablement répétés, se tenaient par la taille. Aucun

tableau sur les murs, sauf deux agrandissements: M. Mélèze plus jeune, avec sa lavallière, et une femme en bandeaux, à l'air doux et grave.

Le vieillard s'assit sur une chaise rembourrée ornée des mêmes anges, et offrit l'autre à M. Pinjon.

— Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai été marié jusqu'à quarante-huit ans d'âge, et à cette époque, je suis devenu veuf. Quel fut mon chagrin, Monsieur, il est inutile de vous le décrire. Sachez seulement que j'aimais ma femme et que, en vingt-trois ans de mariage, je n'ai jamais donné un coup de canif dans le contrat... Ceci, comme préambule et pour vous montrer que j'ai quelque droit à épiloguer sur l'état de mariage... La chambre que vous voyez ici, c'est celle où ma femme est morte... les mêmes meubles et les mêmes rideaux, je veux dire, tels qu'elle les a connus... à l'exception de quelques trous de mites... inévitables, hélas ! en ce monde où tout doit périr...

Il donna une pichenette à sa cravate et poursuivit :

— J'ai même respecté, dans la mesure où je le pouvais, mais en méprisant les caprices de la mode, le costume dans lequel elle aimait à me voir : mon chapeau cronstadt et ma lavallière bleue à pois... Brisons... Je sens que je vais m'attendrir et, au surplus, ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Pinjon qui, jusque-là, s'était tenu raide sur sa chaise, s'installa mieux.

— Monsieur Pinjon, je ne voudrais pas escalader le mur de votre vie intime, mais il n'est pas impossible que vous soyez sur le point de commettre une sottise... Réagissez, que diable !

L'autre ne répondit point, mais il rassembla ses forces comme un chien hargneux. M. Mélèze continua :

— Je comprends très bien qu'un homme comme vous puisse s'ennuyer ; pourtant, il ne manque pas de distractions innocentes et, autant que possible, artistiques... Vous pourriez, par exemple, visiter Paris...

M. Pinjon eut un sourire supérieur, qui retroussa ses moustaches aiguës : M. Mélèze pensa à un rat qui flaire un vieux morceau de fromage, mais il attendit poliment la réponse.

— Voyez-vous, moi, Monsieur Mélèze, je ne suis par un artiste comme vous.

— Dites plutôt, fit le vieillard, que vous êtes trop intelligent pour qu'on puisse vous tromper. J'aime me promener dans Paris, et je vais vous en dire la raison... Mais pas ici, pas dans ce sanctuaire de mes amours fanées...

XIX

Quelques instants plus tard, Pinjon se retrouvait, comme si souvent déjà, en face de ce vieux fou, assis dans son Voltaire.

— Ce que je vais vous avouer, Monsieur Pinjon, c'est pour vous montrer quelles ressources Paris peut offrir à un homme intelligent comme vous... ressources innocentes et, je le répète, autant que possible, artistiques... Pour ma part, la plus grande distraction que je trouve à Paris, c'est de suivre les femmes... En tout bien, tout honneur, car je ne les aborde jamais... Et pour cause, d'ailleurs... Vous voyez que je suis franc et que je ne cherche même pas à vous celer les infirmités qui accompagnent inévitablement... Mais, parlons de choses plus gaies.

« Je pars, et je suis la première femme qui me plaît. Chacun, en ce bas monde, Monsieur Pinjon, a ses préférences. Il y a des gens qui admirent les corsages dont je ne dis point de mal ; mais, ils sont hélas ! si trompeurs! Je bénis d'ailleurs le ciel, ou, du moins, la déesse Vénus, de ne point m'avoir donné ce goût ; car il est

difficile à satisfaire. Que peut-on voir, le temps de croiser une femme ? Tandis qu'en la suivant...

« Je sais, cher Monsieur Pinjon, que je parle à un homme intelligent. Il n'est cependant pas inutile de prendre quelques précautions oratoires et de faire table rase — *tabula rasa* — de certains préjugés. Vous ne l'ignorez point, toute l'évolution littéraire depuis cent ans consiste à agrandir le domaine de la tristesse aux dépens de celui de la rigolade. Le romantisme a rendu tragique le mari trompé. Les naturalistes ont parlé avec gravité des fonctions naturelles qui, avant eux, prêtaient à rire, du moins dans la littérature ; car dans la vie, il en devait être autrement. J'estime pour ma part que c'est un grand progrès. On a cru flétrir l'œuvre de Zola en disant « cochonneries tristes », mais on en montrait ainsi la nouveauté et la valeur.

« Quand j'étais élève au lycée de Rouen — ça ne me rajeunit pas, Monsieur Pinjon — nous avions un vieux professeur d'histoire naturelle que nous chahutions. Il se vengeait de tout interrupteur par cette phrase unique : « Il rit, c'est parce qu'il ne comprend pas ». C'est là une parole fort sage, et la contre-épreuve est facile. Les gens vulgaires trouvent partout sujet de joie bruyante. La distinction d'un homme se mesure à la subtibilité de ses dégoûts.

« La France est d'ailleurs le seul pays où l'on persiste à considérer certains actes comme comiques. Ces gauloiseries sont une survivance des âges barbares et de l'obscurantisme médiéval.

Le jour où l'humanité entière sera dégoûtée de tout, ou bien elle en crèvera, ce qui ne serait pas un grand malheur, ou bien elle prendra en horreur tout une partie d'elle-même et elle n'aspirera plus qu'à des fins proprement spirituelles. Ainsi soit-il.

« Ceci posé, je passe au second point de mon argumentation. Ce qu'on appelle habituellement la partie la plus ridicule du corps humain, en est, au contraire, la plus noble... Ne protestez pas, je me charge de le démontrer.

« D'abord, plaçons-nous, si vous le voulez bien, cher Monsieur Pinjon, à un point de vue scientifique et évolutionniste. La chose en question n'apparaît en sa plénitude que chez l'être humain, à qui elle assure cette station droite qui marque sa supériorité. Même chez les singes anthropoïdes, elle n'existe pas. Comparez ces pauvres choses écorchées qui déparent la guenon, charmante par ailleurs, avec l'épanouissement satiné qui est l'apanage de la femme, et vous verrez que la supériorité de celle-ci tient à certaine courbe gracieuse. C'est même, soit dit en passant, ce qui me fait croire à la supériorité de la femme sur l'homme. Plus que le rire, monsieur, cet ornement charnu est le propre de l'homme.

« Plaçons-nous, d'autre part, à un point de vue esthétique. Ce qui fait la beauté du corps humain, c'est uniquement sa symétrie. La démonstration est facile, et vous l'avez faite étant enfant, vous savez, avec une tache d'encre sur

un morceau de papier que l'on plie en deux : la tache n'est belle que quand elle est symétrique.

« Or, le corps de la femme ne réalise cette symétrie parfaite que précisément en cet endroit que je propose à votre admiration sans mélange. Nous avons tous une épaule plus haute que l'autre, une jambe plus forte, un œil plus grand. L'un des deux seins est épuisé par le bras qui sert toujours. Seules, les deux orbes en question réalisent, dans le corps de la femme, cette harmonie parfaite.

« Ce qu'ils peuvent avoir de déplaisant, et que je ne nie pas, Monsieur Pinjon, ils le cachent en leur repli le plus secret, avec une discrétion que d'autres organes devraient bien imiter. Je pense au nez, par exemple, que je trouve, pour ma part, indécent, avec sa muqueuse, son écoulement et ses poils.

« Je vais plus loin. Même au point de vue que j'appellerai métaphysique, faute d'un meilleur mot, il faut faire l'éloge de ces courbes glorieuses. Elles sont ce qu'il y a, dans le corps humain, de plus constant. Il y a beaucoup de visages laids et tant de mains vulgaires ; mais il n'est pas de femme, si disgracieuse soit-elle, qui ne soit belle de ce côté-là.

« De toutes les beautés d'une femme, c'est la dernière qui disparaisse ; les seins ne durent que l'espace d'un matin, le visage est tout de suite marqué de mille coups de griffe disgracieux. Le dos approche fort de la beauté durable et parfaite, à tel point qu'il fait l'ornement des

salons. Mais le dos lui-même est la proie du temps ; les vertèbres ne sont pas jolies, jolies, et un dos perd très vite cette pureté de plans qui fait sa beauté, pour prendre des courbes piteuses. Tandis que ce qui le termine, comme un fruit lourd termine une branche, est, au contraire, d'une beauté immarcescible.

« Remarquez d'ailleurs que ce n'est point seulement la forme de ces globes, mais leur substance même qui est, dans le corps humain, ce qu'il y a de moins périssable. Un coup de froid dans le dos, et c'est la tuberculose ; les seins sont rongés par le cancer ; mais ces orbes jumeaux demeurent insensibles aux outrages de la maladie.

« Ayons donc le courage de le dire, cher Monsieur, rien ne peut nous donner une idée aussi nette de la beauté et de l'éternité que ces somptueux appâts. »

Le petit vieillard s'était levé et s'était placé derrière le dossier de son fauteuil, qu'il ne dépassait guère que de sa tête chauve, où les cheveux se hérissaient sur les côtés. M. Pinjon ne savait comment couper court à cette éloquence. Pourtant, l'arrêt de M. Mélèze lui donna le temps de se reprendre. Sa pensée fut : « Mais enfin, de quoi me parle-t-il ? » Le mot cru lui vint aussitôt à l'esprit et il s'aperçut alors que M. Mélèze ne l'avait pas prononcé :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, Monsieur, dit-il. Puisque vous prétendez admirer ces... enfin ces... pourquoi ne les appe-

lez-vous pas par leur nom ?... Pourquoi ne l'appelez-vous pas par son nom ?

Le délicat M. Mélèze rougit :

— Est-ce qu'un amant bien élevé prononce volontiers le nom de sa maîtresse? Un croyant prend-il en vain le nom du Seigneur ?... Pensons-y toujours, Monsieur Pinjon, mais n'en parlons jamais.

Il fit quelques pas, le nez vers le sol, et, derrière le dos, les mains frétillantes :

— Tous ces savants discours préliminaires tendent, vous vous en doutez, à justifier ma position personnelle. Mais je ne parle de celle-ci qu'afin de vous éclairer sur le moyen d'oublier certains sentiments que vous nourrissez, et qui causeront votre perte, Monsieur Pinjon. Vous êtes un tendre, je vous en ai déjà prévenu, c'est-à-dire que vous ne pouvez prendre votre volupté que là où est votre affection. Bref, vous confondez deux fonctions, deux organes distincts : le cœur et le reste.

L'auditeur infortuné appuya ses deux mains sur le bord de sa chaise, comme s'il faisait un effort désespéré pour s'enfuir. L'éloquent vieillard ne lui en laissa pas le temps :

— Voici, pour ma part, la distraction que je vous conseille. Postez-vous à quelque endroit passant, et suivez la première femme qui vous plaira. Mais il importe de la bien choisir. Vous m'entendez, n'est-ce pas ? Il ne s'agit point d'en faire la conquête : vous n'en auriez que déboires. Il s'agit de la bien choisir esthétiquement, du

point de vue spécial... non, c'est un mot atroce... du point de vue particulier que j'envisageais, si j'ose dire, tout à l'heure. Il s'agit de trouver une jupe pleine, harmonieuse, cadencée.

Le vieillard se tut, avalant sa salive ; ses petits yeux noirs étaient humides, et ses mains décharnées semblaient palper des beautés suprêmes. Brusquement il se rassit et se passa la main sur les lèvres, comme un ivrogne qui vient de boire. Sa voix changea, devint plus calme :

— Je vous demande pardon, dit-il, je me suis laissé entraîner par un sujet qui m'est cher. Comme vous l'avez remarqué, je ne vous ai pas raconté des cochonneries ; j'ai tenu les propos d'un sculpteur divin, qui, au lieu de ciseler le marbre froid avec l'acier plus froid encore, modèlerait la chair tiède et vivante, avec ses mains amoureuses... Faites-en votre profit.

Il se leva, avec la dignité d'un archevêque qui, après avoir sermonné un prêtre faible et ondoyant, lui signifie que l'audience est terminée.

XX

Quand M. Pinjon rentra chez lui, après cette entrevue, il dit à sa femme :

— Ce Mélèze est un vieux fou. Il faudra bientôt lui passer la camisole de force.

Mme Pinjon comprit que l'entretien avait été inutile et que le même danger la menaçait encore.

Pendant toute la soirée, alors que M. Pinjon, bien malgré lui, écoutait les polissonneries prétentieuses de M. Mélèze, elle avait retourné dans sa tête les paroles de Mme Coutrot. Il fallait qu'elle s'attaquât, non à l'inoffensif Pinjon, mais à sa rivale, qu'elle la forçât à lâcher prise. Il importait donc de découvrir l'adresse de la femme et Mme Coutrot avait indiqué le moyen le plus simple et le plus normal : la police privée.

Mais la police, fût-elle privée et payée par qui l'emploie, n'inspirait pas confiance à Mme Pinjon. Elle conservait au fond d'elle-même cette notion, que M. Pinjon qualifiait de préhistorique, à savoir que la vérité ne peut pas se présenter sous un aspect simple et familier. Elle doit

descendre d'une bouche inspirée, parmi les fumées de l'encens et les ornements intouchables de l'autel. La seule prêtresse que connût Mme Pinjon, c'était Mathilde, tireuse de cartes en ses heures de malchance.

Donc, en montant le courrier, le lendemain matin, Mme Pinjon sonna à la porte de Mlle Sandrani. Elle dut sonner longtemps, puis une voix lointaine et ensommeillée cria :

— Voilà! voilà!

Des pieds nus battent le plancher sans tapis, le verrou claque, les clés cliquètent, la porte souffle en s'ouvrant. Mathilde apparaît, le visage cadavérique couvert de mèches noires et plates, en désordre.

— Je vous demande pardon de vous déranger si tôt, Mademoiselle...

— C'est pour une lettre ?

— Non, je l'aurais glissée sous la porte... C'est rapport à mon mari.

Mathilde prend un air ennuyé et consciencieux de médecin que l'on dérange à une heure indue :

— C'est urgent ?

— C'est-à-dire... ben oui, vu que c'est samedi et qu'il va encore aller la rejoindre.

— Alors, entrez.

Mathilde recouvre d'un seul geste le divan où elle était couchée, offre le fauteuil d'osier à Mme Pinjon et, assise sur la petite table, le dos voûté dans la veste de son pyjama, elle écoute tout en pensant : « Le diable emporte les con-

cierges avec leurs habitudes de se lever avant les chats. »

Mme Pinjon, de manière sinueuse et parenthétique, reprend ce qu'elle a dit cent fois à Mathilde; celle-ci, mal éveillée, saisit pourtant au passage l'idée essentielle, avec la sûreté d'un chasseur qui, levant une compagnie de perdreaux, réussirait à n'abattre que le plus dodu.

— Je veux savoir où habite la poule... Vous pourriez pas me trouver l'adresse d'une agence pas trop chère ?

Mathilde était ennuyée, car elle ne commençait habituellement à avoir des idées claires que vers une heure de l'après-midi. Il importait pourtant qu'elle fît un effort ; faute de quoi, Mme Pinjon irait dans une agence quelconque et n'aurait plus recours à sa fidèle amie Mathilde.

Soudain, celle-ci lâcha la table, se redressa, tira sur la veste de son pyjama; ce qui indiquait un désir de décence et par conséquent un retour à la lucidité sociale :

— Vous voulez l'adresse, l'adresse de la femme en question ?

Mme Pinjon, les mains sur les genoux, se pencha avidement vers Mathilde, si bien que l'osier du fauteuil cria. Elle eut l'intuition que la femme connaissait l'adresse, par quelque miracle de double vue, peut-être; et elle espéra un instant qu'elle allait l'apprendre sur-le-champ. C'était mal connaître Mathilde. Celle-ci réfléchit et dit enfin :

— L'adresse, je vous la donnerai ce soir.

La concierge se leva, serra la main de Mathilde avec une effusion maladroite, qui ne toucha pas la perfide :

— Merci, merci, je vous devrai une reconnaissance éternelle et qui durera autant que la vie.

Mathilde eut un mince sourire désabusé sur son visage blême. Dans le couloir, Mme Pinjon, qui était une femme de bon sens, se ravisa :

— Mais, c'est pourtant pas les cartes qui vont vous la donner l'adresse...

Mathilde prit un air mystérieux :

— Ce ne serait pas absolument impossible à certaines voyantes; mais je ne veux pas me faire plus initiée que je ne le suis; je ne serais pas sûre d'y réussir... Non, nous emploierons le moyen que vous m'indiquiez... J'ai un ami... enfin, une relation, qui tient une agence. J'irai le voir cet après-midi. Comme il me connaît, il me fera des prix doux.

Mme Pinjon restait figée dans son attention.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, madame Pinjon, que je vous ferai cela en amie, et que je ne vous demanderai rien.

— Mais enfin, mademoiselle, puisque vous vous donnez de la peine...

— Non, non, vous m'offenseriez. Par le fait, je ne vais faire là aucun travail, utiliser aucun talent... Ce n'est évidemment pas comme pour les cartes.

Elle repoussait Mme Pinjon pied à pied, car

elle voulait remettre ses idées en ordre avant de prendre un engagement précis. Mais Mme Pinjon, sur le seuil de la porte, insista encore :

— Alors, vous me donnerez l'adresse vers quelle heure ?

Mathilde réfléchit encore :

— J'irai ce matin, on prendra votre mari en filature après déjeuner, on les suivra tous les deux pendant l'après-midi, on reconduira la petite en douce jusque chez elle... A quelle heure votre mari rentre-t-il, ces jours-là ?

Mme Pinjon n'était ni méchante ni perfide, A cette minute où Emile allait être entouré d'ennemis, un instinct de générosité, une longue habitude la poussaient obscurément à prendre sa défense. Elle retrouva son ton d'épouse heureuse, fière de son mari, pour dire à la femme sombre :

— Oh ! ça, c'est une justice à rendre à M. Pinjon. Il rentre à l'heure, à sept heures juste.

Mathilde, pour calculer, prit sa lèvre inférieure entre ses doigts.

— S'il va reconduire son amie, nous aurons l'adresse presque avant qu'il soit revenu, car l'agent pourra prendre un taxi... S'il ne la reconduit pas, ce sera évidemment plus long... De toute manière, nous devrions être renseignées vers les huit heures.

— Alors, vous pourriez me le dire quand je remonterai le courrier.

— Oui.

La concierge s'en allait, tenant toujours à la main le paquet des lettres qu'elle n'avait pas encore distribuées. Mathilde la rappela :

— Dites-moi, c'est un peu embarrassant, mais jusqu'à quelle somme iriez-vous pour savoir l'adresse ?

Mme Pinjon, par toute la désolation de son corps et de son visage, signifia son ignorance.

— Ecoutez, dit Mathilde rapidement, j'essaierai de vous arranger ça pour cinquante francs. Ça va ?

— Bien sûr, mademoiselle, j'ai confiance en vous. Ce que vous faites sera bien fait.

Mathilde allait refermer la porte, lorsque Mme Pinjon, à son tour, la rappela :

— Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse quand mon mari va rentrer ?

— Rien, naturellement. Laissez-le partir sans un mot, de manière qu'il ne se doute de rien.

Mme Pinjon remercia et cette fois les deux femmes se séparèrent.

A midi, Emile rentra sombre, résolu et prêt à la bataille pour gagner, s'il en était besoin, la grande joie de son après-midi. Le silence, la politesse froide d'Albertine lui firent craindre, jusqu'au dernier moment, une explosion de colère; et quand il partit sans qu'elle l'en empêchât, il se félicita de son adresse et de l'ascendant que, par son calme, il prenait sur sa femme.

Cet après-midi-là, Sonia fut aimable et taquine; après les achats habituels, quand ils furent assis dans le café, elle parut, pour la première fois,

comprendre et admettre les fins de M. Pinjon. C'est du moins ainsi qu'il interpréta la seule phrase remarquable qu'elle lui dit :

— Je vous ferai peut-être un jour une bonne surprise... Soyez patient.

La joie de Pinjon fut immense, mais non point sans mélange ; car il sentait sa chair se glacer à la pensée d'affronter cette enfant.

Pour Mme Pinjon, l'après-midi fut interminable. Vers six heures, elle vit sortir Mathilde qui lui dit :

— Prenez patience. Si tout a bien marché, vous aurez l'adresse dans une heure.

Mme Pinjon passa alors son temps à attendre le coup de sonnette qui annonçait l'ouverture automatique de la porte. Pinjon rentra le premier, calme et un peu supérieur. Il mangea sa soupe du bout des lèvres et entreprit, sans grand succès, de peler sa pomme en la piquant avec sa fourchette.

La concierge, pour manger, était toujours assise face à la porte, et son mari ne remarqua point qu'elle guettait les arrivées avec plus d'impatience que de coutume. Le facteur arriva, posa le courrier sur la table, tout près de Pinjon, avec un simple :

— Bonsoir, messieurs dames.

Enfin, Mathilde rentra affairée et elle passa sans même tourner la tête vers la loge. Mme Pinjon fut d'abord déçue, car elle espérait un signe d'intelligence; puis elle se félicita de l'adresse avec laquelle Mathilde mimait l'indifférence.

N'y tenant plus, elle posa aussitôt sa serviette et emporta le courrier, se promettant de le classer en route. Elle se dirigea vers l'appartement de Mathilde. Celle-ci vint lui ouvrir immédiatement, la fit entrer avec mystère et referma la porte derrière elle.

— Eh bien ? demanda Mme Pinjon anxieuse...

Mathilde avait un air contrit :

— Figurez-vous, chère madame, que nous jouons de malheur...

— Quoi, il n'avait pas rendez-vous avec elle ?

— Si, mais la police n'a pas pu les suivre jusqu'au bout.

Mme Pinjon oubliait le but de son enquête, pour ne s'intéresser, en ce moment, qu'aux péripéties. Elle imagina très vite une scène de cinéma :

— Ils ont vu qu'ils étaient suivis, ils ont pris un taxi et le chauffeur a pu gagner une telle avance...

— Pas tout à fait, dit Mathilde. Ils sont entrés dans un lieu public — vous savez, les cartes l'annonçaient il y a deux ou trois jours — un cinéma ou une salle de thé, et l'agent n'a pas pu entrer aussi.

— Pourquoi ça ? demanda Mme Pinjon naïvement.

Mathilde prit son air distingué :

— Excusez-moi de vous parler franchement... Mais le policier ne pouvait pas entrer dans le salon de thé sans prendre quelque chose, et

dame, comme l'argent lui était strictement compté...

— Si bien que j'ai perdu mes cinquante francs? dit Mme Pinjon avec rage, dans un éclair de lucidité.

— Ce sont les risques, dit Mathilde sèchement. Et si vous n'avez pas confiance en mes amis...

Mme Pinjon ne répondit point. Elle restait debout, tournant son paquet de lettres dans ses mains. A ce moment, on entendit, à travers la porte mince, le locataire d'en face qui rentrait chez lui avec un insupportable bruit de clés. L'irritation de la concierge s'accentuait. Mathilde le sentait et elle lui jeta une nouvelle en pâture:

— Je puis vous donner des renseignements... C'est une jeune fille... fort jolie...

Albertine oublia tout : sa rancune sourde de tout à l'heure, et son devoir qui était de distribuer le courrier :

— Ah? ah? faisait-elle, la bouche ouverte sous les deux poils de son grain de beauté. Et comment s'appelle-t-elle ?

— Chère madame, prenez patience...

— Quand est-ce que j'aurai l'adresse ?

— Mais... la prochaine fois que votre mari sortira...

— Mercredi ou jeudi soir.

Mathilde leva les mains, en écartant ses ongles rougis par le fard :

— Il faudrait savoir exactement.

— Y a pas moyen. En semaine, c'est pas régulier.

— Alors, samedi prochain.

Mme Pinjon, quoique sans méfiance vraie, s'informa par précaution :

— Il faudra que je repaie la même chose ?

— Mes amis sont très consciencieux, évidemment. Mais il serait immoral...

Elle ne put s'empêcher de sourire sournoisement et elle répéta :

— Il serait immoral qu'ils supportent le poids d'un échec qui n'est pas, avouez-le, entièrement de leur faute.

— Ce sera pas plus cher, au moins ?

— Mais non...

— Même si Emile et la poule, ils vont au cinéma ?

La rage l'étouffa un instant et elle murmura :

— Ah ! les saligauds...

Mathilde répondit posément :

— Mon ami fera un sacrifice, je vous le promets. Je lui ai expliqué combien vous êtiez intéressante et...

Mme Pinjon s'attendrit sur elle-même :

— C'est vrai, pourtant, après quatorze ans de ménage...

— Vous n'êtes pas la seule, dit Mathilde légèrement...

Puis, avec plus d'hésitation :

— Alors, pour l'argent, je...

— C'est vrai, dit Albertine confuse, j'oubliais.

Elle tira son porte-monnaie d'une poche de sa jupe et tendit un billet de cinquante francs.

— Merci, dit l'autre... Enfin, merci pour l'agence... Allons au revoir... Et surtout, beaucoup de douceur avec votre mari... Il ne faut pas qu'il soupçonne rien...

XXI

Mme Pinjon obéit fidèlement à sa conseillère. Son mari put même croire qu'elle avait perdu toute méfiance. Le mercredi soir, il sortit. Il se rappelait la promesse implicite qu'il avait cru trouver dans les paroles de Sonia, et il ne voulait point les lui laisser oublier. A la première occasion, il lui glissa à l'oreille :

— Vous êtes charmante, et peut-être qu'un jour, vous me ferez un grand plaisir.

Elle ne parut pas comprendre, parla de son père longuement et pourtant de manière vague; elle s'étendait sur l'affection qu'elle avait pour lui, sur la confiance qu'il avait en elle. M. Pinjon baissait le nez, commençant à se dire qu'il avait dû mal comprendre la dernière fois. Elle refusa de se laisser reconduire jusque chez elle. Et au dernier moment, debout près de la bouche du métro Pigalle, parmi la foule des ouvriers et des flâneurs de toutes sortes qui profitaient de cette première soirée tiède de l'année, elle lui conta une anecdote :

— J'ai beaucoup de volonté, vous savez, et je

n'ai pas peur des hommes. Vous pensez, en tournée, les assauts que j'ai dû subir de mes camarades masculins... C'est bizarre, il y en avait toujours un qui était amoureux de moi...

Elle regarda Pinjon de côté, pour le plaisir de voir la vilaine tête de rat pris au piège qu'il faisait quand il était jaloux. Elle continua :

— Il y en a même un, au Tréport, un 15 août, qui m'a joué un mauvais tour. Je l'avais chargé de me retenir une chambre pendant que je faisais des courses en ville. Il a retenu une seule chambre pour nous deux. Je ne l'ai su qu'après le spectacle, quand je suis rentrée avec lui à l'hôtel: je ne me méfiais pas et je croyais que c'était un bon camarade. Au moment de prendre la clé, il m'informe en riant de son stratagème. Il savait bien que j'hésiterais à faire du scandale ; ça fait toujours mauvais effet. L'hôtel était plein et probablement la ville aussi ; d'ailleurs, à l'heure qu'il était, je ne pouvais pas entreprendre seule de battre la ville. J'ai monté dans la chambre sans dire un mot... Devinez ce qui s'est passé ?

Pinjon baissait son long nez sur sa moustache tombante; et comme il ne disait rien, elle crut sage de se fâcher :

— C'est charmant, si c'est l'opinion que vous avez de moi... Je me suis installée dans un fauteuil. Il voulait que je me couche, m'offrant de dormir, lui, dans le fauteuil. Je m'en suis bien gardée. Nous sommes restés ainsi toute la nuit.

Il m'a suppliée, il a pleuré, il m'a menacée de se tuer... Rien n'y a fait...

Elle commença de rire, dit au revoir à Pinjon et descendit l'escalier du métro avec une assurance ironique. Il entendit de nouveau ce rire affolant qu'il avait si souvent entendu dans l'escalier des loges, ce rire qui semblait rebondir de marche en marche, comme les perles d'un collier cassé, qui glissent et s'enfuient et se perdent, loin des doigts qui voudraient les saisir.

Quand il rentra pour se coucher sa femme ne lui adressa même pas la parole.

A force de feindre l'indifférence, Mme Pinjon qui était placide, commençait à l'éprouver. Le mercredi soir, elle n'avait point souffert en voyant son mari partir, et elle passa la journée du jeudi dans une telle quiétude qu'elle se crut guérie de toute jalousie, et qu'elle commença à regretter les cinquante francs qu'elle avait versés pour rien.

Mais si son cœur la laissait en paix, les locataires ne manquaient point de s'intéresser à elle. Mme Martin, sans qu'on l'en priât, fit un nouveau sermon sur la résignation, si maladroit que Mme Pinjon prit la sienne propre en dégoût.

Mme Coutrot, à qui elle n'avait pas parlé depuis plusieurs jours, s'informa de la situation. Et apprenant que la rivale était jeune, elle répéta ses conseils d'énergie :

— Raison de plus, elle serait plus facile à influencer... A votre place, je n'hésiterais pas... Quelques bonnes menaces et le tour serait joué...

Que diable, une forte femme comme vous, madame Pinjon, ça doit savoir se défendre.

Comme Albertine était en train de se reprendre et de n'en croire qu'elle-même, le conseil ne lui plut point. Elle se dit que la conduite la plus sage était sans doute de continuer à feindre l'ignorance. Puisque c'était une jeunesse, elle ne pouvait pas tenir à Pinjon; il est probable qu'elle le faisait marcher, et qu'elle ne tarderait pas à le laisser tomber. En conséquence, quand elle vit Mathilde, elle ne lui demanda pas de lui tirer les cartes. Et ce jeudi soir, elle se montra aimable avec Pinjon et elle s'efforça de le tenter, en se disant :

— Ça sera toujours ça de moins pour l'autre.

Au début, certes, il ne se montra pas aussi empressé qu'il l'était jadis; mais elle savait jouer du corps qu'il avait tant aimé; et il retrouva, pour quelques secondes, l'ardeur passionnée d'autrefois. Aussi Mme Pinjon s'endormit-elle satisfaite.

Le lendemain vendredi, elle trouva une lettre anonyme : le même papier que la dernière fois, et aussi le même jour. Les termes n'en étaient guère différents :

« A la bonne heure, il sait te rouler, ton homme. On peut dire que tu es une femme complaisante, puisque tu le laisses sortir comme il veut. Ça t'amuse sans doute de tenir la chandelle. En attendant, ils rigolent bien à ta santé. Si tu les voyais dans le lit ! »

La colère saisit Mme Pinjon et elle déchira la

lettre: Comment, en effet, pouvait-elle supporter une telle conduite de la part de son mari ? Est-ce que vraiment elle était en train de devenir une femme malpropre ? Elle voulait intervenir, tout de suite ; mais elle ne savait que faire et elle songea de nouveau à demander conseil à ses amies. Mme Martin n'était d'aucun secours et Albertine savait bien quels conseils lui donnerait Mme Coutrot. Elle s'en ouvrit donc à Mathilde, qui était l'oracle le plus sûr, et elle regretta même de l'avoir presque rabrouée, la veille dans l'après-midi. Mathilde se montra calme :

— Il n'y a rien à faire, madame Pinjon, tant que nous ne connaîtrons pas l'adresse... Attendons samedi prochain... Et surtout, d'ici là, pas un mot désagréable à votre mari.

Mme Pinjon put obér sans effort.

Déjà, le temps où elle était parfaitement heureuse avec son mari s'éloignait dans la mémoire d'Albertine; sa vie était réglée par de nouvelles habitudes. Jadis, les semaines étaient coupées par le dimanche, où elle sortait avec Emile ; maintenant, le jour marquant, c'était le samedi, où elle voyait se renouveler et se raviver sa douleur. Le dimanche était terne, et les époux le passaient côte à côte, à se bouder.

Les samedis mêmes commençaient à se ressembler. Celui-ci, comme le précédent, Mme Pinjon attendit le retour de son mari et celui de Mathilde. Ce fut encore le mari qui rentra le premier et Albertine profita encore du moment où où elle montait le courrier pour s'entretenir avec

Mathilde. L'illusion de répéter le samedi précédent était si forte que la femme se demanda si, de nouveau, elle ne serait pas déçue. Ses premiers mots furent :

— Vous avez l'adresse ?

— Oui.

Mme Pinjon respira largement, mais son cœur continua de battre vite.

— Vous savez, dit Mathilde mystérieuse, je n'aurais jamais cru ça. La petite, je la connais... C'est Sonia Levinsky, cette jeune fille qui venait me voir de temps à autre... Je comprends pourquoi elle n'est pas venue depuis longtemps.

Mme Pinjon chercha à se rappeler la visiteuse, et elle retrouva, dans son souvenir, une mince silhouette, une voix affectée et une démarche sautillante sur de hauts talons. Elle dit :

— Alors, c'est ici qu'il l'a connue ?

Et l'humiliation lui sembla plus grande; Mathilde, qui n'était point sotte, le sentit.

— Non, c'est au théâtre.

— C'est donc ça qu'il y allait tous les soirs ?...

Elle trouva pourtant là quelque consolation ; maintenant, il ne la voyait plus guère que deux fois par semaine; et il sembla à Mme Pinjon, par une pente naturelle, qu'elle pouvait peut-être les contraindre à ne plus se voir du tout.

— Voici l'adresse, dit Mathilde, en tenant un papier.

Mme Pinjon, comme l'autre fois, mais avec plus de satisfaction, donna un billet de cin-

quante francs à Mathilde, qui la remercia négligemment.

Tout en montant les étages pour distribuer le courrier, Mme Pinjon réfléchissait. Elle s'était promise, dès qu'elle aurait l'adresse, de tenter une démarche auprès de sa rivale. Elle n'en avait plus envie, maintenant. D'abord, il y avait un apaisement à être renseignée, à pouvoir imaginer la réalité de l'autre. A quoi bon se précipiter chez elle à l'instant, ou demain matin, puisqu'on était sûr de la retrouver au moment même où on le voudrait.

Elle hésitait d'ailleurs à affronter Sonia pour un autre motif, plus simple en soi, mais plus subtil parce qu'elle se refusait à se l'avouer à elle-même. Il y avait, chez la jeune fille, des airs impertinents qui en imposaient à Mme Pinjon; peut-on aller chercher querelle à une rivale quand on a dû la renseigner comme concierge ? La haine et le mépris dont les Parisiens accablent les gens de son espèce enlevait toute force et tout goût de vivre à la délaissée.

Quand elle rentra dans la loge, Pinjon lisait son journal et ne fit point attention à elle. Elle ne lui en voulut point, se sentant inférieure à cette jeune actrice, dont elle imaginait la vie brillante. Les larmes lui vinrent aux yeux, des larmes qu'il fallait cacher aux locataires qui passaient. Elle eût souhaité se réfugier dans la cuisine, mais Pinjon lui barrait le passage, et elle ne voulait point le déranger, ni lui adresser la parole. Sentant qu'elle ne pouvait plus retenir ses

larmes, elle se rencogna dans l'alcôve et les mains dénouées dans son giron, elle pleura silencieusement. Pinjon finit par le remarquer et par s'approcher d'elle :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, laisse-moi...

Par lâcheté, il s'écartait déjà, et elle oublia sa fierté :

— Tu le sais bien, pourquoi que je pleure.

Il revint vers elle, et resta debout, tout près, mais sans la toucher. Une querelle l'eût moins ému que cet abandon dans une douleur qu'il savait sincère. Il avança la main, caressa les cheveux :

— Faut pas pleurer comme ça, ça sert à rien.

— Dis, Pinjon, supplia-t-elle, c'est fini entre vous?... Tu retourneras pas la voir, hein ?

Il ne répondit point et tout son corps se rétracta. Ne plus revoir Sonia? C'était impossible. Et pourtant, il eût souhaité qu'Albertine cessât de souffrir. Il prit une chaise, l'approcha et, la main sur le genou de sa femme, il disait des mots vagues :

— T'en fais pas. C'est pas des choses graves. Je suis pas le premier. Et puis, ça n'empêche pas l'affection entre nous deux. Tâche d'oublier ça. Est-ce que je ne suis pas aussi gentil avec toi qu'auparavant ?

Elle le sentait buté, résolu à ne point lui sacrifier son plaisir et elle le repoussait :

— Laisse-moi, laisse-moi.

Il s'écarta, irrité maintenant de ces larmes.

— Tire les rideaux et éteins, dit-elle, je vais me coucher.

Il lui obéit, et il resta dans l'ombre où passait la blancheur du linge qu'elle ôtait. Quand il n'entendit plus rien, il s'approcha du lit et passa la main en une caresse sur le visage entrevu. Ses doigts étaient mouillés quand il les retira.

Alors, il se pencha vers la femme, lui baisa le visage; elle ne bougeait point. Il la prit par le cou, pressa sa joue contre la sienne, avec les mêmes mots que tout à l'heure. Il n'était pas entièrement sincère, car il s'admirait, à la fois pour la fermeté de sa résolution, et pour la douceur avec laquelle il la signifiait. Mais Albertine remua dans le lit :

— Ote ton bras, dit-elle. Ta manche me fait mal.

Il se redressa, se remit debout près du lit et commença à se déshabiller. Il s'allongea loin d'elle, et tâcha de s'endormir; mais malgré lui, il écoutait vivre dans l'ombre ce corps proche du sien; le lit vibrait de temps à autre, sous un sanglot bref. Alors, il s'approcha de sa femme, la reprit dans son bras; se rappelant la remarque qu'elle lui avait faite tout à l'heure, il lui demanda :

— Comme ça, je te fais pas mal ?

Elle se retourna pour se blottir contre lui, et la tête dans le creux de son épaule, elle se mit à sangloter. Il sentait vaines les paroles qu'il eût pu dire, il la caressa en silence, pour l'apaiser.

Le dos était lisse dans l'échancrure de la chemise et les sanglots soulevaient les seins contre lui. Il passa la main sous l'aisselle, et palpa la chair douce, épanouie. Il sentait sur ses lèvres le goût salé des larmes ; sa main alors chercha la chair palpitante de douleur, le ventre frémissant de la secousse régulière des sanglots. Albertine sentit contre sa hanche le désir de l'homme, et elle voulut s'écarter, car elle avait honte. Il la retint contre lui; puis la prenant aux épaules, il la mit sur le dos.

— Laisse, laisse, disait-il.

Elle pleurait toujours, si bien que son visage était tiède et comme onctueux; son corps hoquetait encore sous celui de l'homme. Elle sentit se fondre sa rancune et elle accepta, immobile ; mais bientôt, elle râla à son tour.

Quand il se détacha d'elle, elle n'avait pas cessé de pleurer, avec des sanglots qu'il ne distinguait plus de ses râles de tout à l'heure. A son tour, il eut honte de lui-même; échappé au monde fugace où la volupté rejoint la douleur, il était repris par ses soucis mesquins. Il oubliait la joie atroce de son élan, et n'y voyait plus qu'une distraction, pardonnable certes, mais grosse de conséquences fâcheuses :

— Zut alors, ce serait trop bête... Lève-toi, mais lève-toi donc.

XXII

Le lendemain matin, comme tous les dimanches et par une convention tacite, ce fut Pinjon qui se leva le premier, à six heures. Albertine dormait. Il enfila son pantalon et entr'ouvrit l'unique fenêtre de la loge, qui donnait sur une cour minuscule. Si la cour qui séparait les deux immeubles ressemblait à un puits, celle-là n'était guère qu'une bouche d'égout; toutes les fenêtres des cabinets, avec leurs étroites vitres dépolies, s'élevaient jusqu'à un petit carré de ciel, d'où il tombait une lumière de soupirail qui ne parvenait même pas jusqu'à la loge, où il régnait une obscurité indécise, ni ouatée, ni reposante comme l'ombre de la nuit.

M. Pinjon rabaissa les yeux; toutes les poubelles étaient là, en désordre; trois seulement étaient couvertes, et l'une assez mal, qui laissait passer la jarretelle d'une ceinture. Les deux autres montraient un tas pointu de détritus de cuisine; des feuilles d'artichaut, mêlées au foin, traçaient une piste qui allait de la porte à la poubelle la plus chargée.

« Je me demande, pensa M. Pinjon, quelle est la garce qui a bien pu répandre tout çà ? »

Il referma la fenêtre, prit le balai et la pelle. Albertine ne bougeait point; elle avait dû bien dormir, elle serait reposée et ainsi elle accepterait mieux que son mari fréquentât l'enfant gracieuse.

Il passa dans la courette et, de son balai, poussa les feuilles d'artichaut dans la pelle. Quand elle fut pleine, il la ramassa et sema adroitement les feuilles tout autour de l'un des cônes d'ordures. Un instant, il s'amusa de cette couronne d'un vert sombre et humide, entourant des détritus de poisson, si informes qu'on ne les reconnaissait qu'à l'odeur.

M. Pinjon apprécia de l'œil la dimension des cônes; jugeant impossible de fermer les poubelles, il rentra dans la loge pour ôter ses chaussons et mettre ses souliers. Il revint dans la courette et, l'une après l'autre, monta dans les poubelles, en tassant les ordures, de ce même geste ancestral dont jadis on foulait les raisins de Bacchus.

La dernière fois, il sauta si lestement, qu'il fut content de lui. Il rêva un instant d'une campagne ouverte où le vent circulait en liberté, d'un talus d'où il sautait avec cette même souplesse, tandis qu'une enfant l'admirait de ses yeux d'outremer. Puis, soulevant chaque poubelle par les deux anses, il la porta devant lui jusque dans la rue; il fut satisfait de les voir toutes les six

alignées, chacune recouverte de son chapeau, avec la plus grande décence.

Il resta quelques instants sur la porte, et songea à ces jours d'été qui allaient venir, où l'on pourrait abandonner la loge sombre et s'asseoir paisiblement là, sur le trottoir, en bavardant avec les locataires qui passent.

Il rentra dans la loge. Albertine continuait de dormir et Pinjon commença à soupçonner qu'elle redoutait de rentrer dans dans la vie et d'y retrouver sa douleur.

Pourtant, quand le facteur eut refermé la porte bruyamment, elle fut obligée de cesser de feindre le sommeil. Elle se souleva sur un coude, cligna des yeux, puis descendit du lit et s'habilla sons rien dire. Son mari triait le courrier; soudain, il tressaillit en reconnaissant l'écriture d'une enveloppe adressée à Mlle Mathilde Sandrani. Il n'était pas besoin que le nom de Sonia fût inscrit par-derrière, comme la première fois où il avait vu ces longs panaches aigus tracés par la main de l'aimée.

Mais sa femme passait près de lui pour se rendre dans la cuisine, et il cacha vivement la lettre sous les autres, se sentant aussi coupable que si elle lui avait été adressée. Il se gourmanda de sa stupidité.

Pourtant l'impression persistait que cette lettre n'était pas sans le concerner. Sonia savait bien — il le lui avait dit, espérant confusément qu'elle lui écrirait quelque jour — que c'était lui qui prenait le courrier le dimanche matin.

Il se leva, emportant le paquet de lettres et sans dire un mot à Albertine. A la porte de Mlle Sandrani, il dut, comme sa femme l'avait fait déjà plusieurs fois, attendre longtemps avant que Mathilde s'éveillât. Quand il l'entendit marcher dans le couloir, il cria d'une voix traînante et professionnelle :

— C'est le concierge.

Elle entr'ouvrit la porte, montra ses mèches plates, et tendit la main; mais Pinjon avait préparé sa phrase tout en montant l'escalier :

— Mademoiselle, vous allez me trouver sans doute fort indiscret, mais la passion a des droits que je qualifierai de sacrés. D'ailleurs, vous avez été témoin de la naissance d'un sentiment qui depuis n'a fait que croître et embellir...

Mal éveillée, Mathilde ne comprenait pas et, songeant à la femme, elle se disait : « Quel ménage; ils ont tous les deux la manie de vous faire des confidences et de vous demander des conseils à cinq heures du matin. » Car avant midi, elle n'avait que des idées vagues au sujet de l'heure.

— Mademoiselle, continuait l'autre, un pressentiment dont je ne saurais me défendre et, dont j'en suis sûr, vous ne m'en voudrez pas...

De nouveau, elle sentit son attention lui échapper; en se levant, elle avait toujours des trous dans la tête; pourtant, elle pensa encore : « Il est dingo; j'avais bien dit à Sonia que tout ça finirait mal. » Se rendant compte qu'il n'arrivait pas à se faire comprendre, Pinjon précisa :

— Mademoiselle, vous avez été notre confi-

dente à Sonia et à moi. J'ai l'impression que, dans cette lettre, il y a quelque chose pour moi. Voulez-vous me permettre d'attendre sur votre seuil, tandis que vous en prendrez connaissance?

— Si vous voulez, dit-elle, mais entrez; on se demanderait ce que vous fichez à ma porte...

Il resta debout dans le couloir sombre, tandis qu'elle se recouchait, car elle avait froid aux pieds. Elle décacheta et lut :

« Ma petite Mathilde,

« Tu parles d'une déveine. Hier soir, comme j'allais voir une copine à l'Odéon, je me suis fait renverser par une auto, devant le Luxembourg. Viens me voir si tu peux.

« Si tu vois la personne en question, dis-lui qu'il vienne s'il veut. Ça me désennuiera, après tout.

« Mon accident n'est pas grave, mais il faut que je reste à la maison, pour l'assurance.

« Bons baisers.

SONIA. »

Quand Mathilde eut achevé la lecture de la lettre, elle pensa : « C'est vrai qu'il y a quelque chose pour lui. » Et comme, tout en exploitant la superstition des autres, elle ne laissait pas d'être superstitieuse, elle se dit encore : « Peut-être qu'il a le don de double vue. » Puis une autre idée lui vint : « Il a décacheté l'enveloppe tout simplement. » Elle l'examina, la trouva intacte et ne s'inquiéta pas davantage. Elle relut la lettre, remarqua la phrase : « Ça me désennuiera un peu, après tout », et elle appela Pinjon.

Il entra dans la pièce et, devant la femme couchée, baissa le nez. Elle lui lut la lettre et, le voyant pâlir, l'assura que l'accident était sans gravité, puisque Sonia elle-même avait pu écrire.

Il descendit l'escalier, se livrant tout entier à cette joie inespérée : Sonia, sur son lit de douleur, l'appelait à son chevet! Il faisait des rêves romantiques où, à force de longs soins, il arrachait la jeune fille à la mort; en récompense, elle lui témoignait son amour de façon très précise. En attendant, il n'y tenait plus; puisqu'elle l'appelait, il fallait au plus vite se rendre auprès d'elle.

Il rentra dans la loge et, ne voyant pas Albertine, avança jusqu'au seuil de la cuisine. La femme rinçait son visage savonneux.

— Tu as fini? demanda-t-il.

— Une seconde.

Elle enfila les marches de son corsage, et ses gros seins se serrèrent l'un contre l'autre, en une raie flétrie. Emile, se rappelant son ardeur de la veille au soir, ne la comprenait plus. Il se rasa soigneusement et alla dans la penderie installée dans les cabinets; mais il n'y trouva point ce qu'il cherchait. Du même ton sec que tout à l'heure, il demanda :

— Qu'est-ce que tu as fait de mon costume du dimanche ?

— Je l'ai rangé là-haut, dans un carton, pour pas qu'il prenne la poussière.

Il mit le pied sur le siège, atteignit la planche et ramena la boîte de tailleur. S'asseyant sur le

lit, pour ne point être vu du couloir, il passa son pantalon. Albertine, debout, le regardait, aussi loin de lui que le permettait la pièce, c'est-à-dire à guère plus d'une longueur de bras. Elle l'observait avec une sorte de satisfaction douloureuse et méchante, qui atteignit son comble quand, le gilet ouvert, il mit son faux col : c'était bien la preuve indiscutable qu'elle cherchait depuis quelques minutes et qui démontrait clairement les intentions d'Emile.

— Monsieur sort ? dit-elle ironiquement.

Il ne répondit pas.

— Monsieur a mis sa belle cravate en soie naturelle... Monsieur va voir quelqu'un d'important...

— Fiche-moi la paix.

Il était prêt à partir, la gabardine soigneusement pliée sur le bras, car il se rappelait, pour l'avoir remarqué en sortant les poubelles, que le matin était tiède et couvert. Il avança vers la porte et, trouvant Albertine sur son chemin, fit le tour de la table ronde. De nouveau, la femme était devant lui.

— Laisse-moi passer, dit-il.

— Pas avant que tu m'aies dit où tu vas.

Il hésita, resta un instant les yeux baissés ; puis, comme elle ne bougeait pas, il la regarda en face. Le faux-jour qui venait par la fenêtre de la courette marquait d'ombres sales et de blancs livides le visage qu'il avait aimé et qu'il ne reconnaissait plus. Il regarda l'ennemie les yeux dans les yeux, et dit enfin :

— Pourquoi que tu me demandes où je vais, puisque tu le sais aussi bien que moi ?

Elle sourit et pensa : « Ce que tu dis est plus vrai que tu ne penses. Je connais l'adresse, mais ça, tu ne le sais pas. » Il fut décontenancé, parce qu'il s'attendait à lui en imposer. Elle dit :

— Tu ne sortiras pas.

— C'est ce qu'on va voir.

— Tu vas peut-être porter la main sur moi ?

Il réfréna sa rage : un locataire pouvait passer, entendre leurs propos. Emile s'assit en gardant toujours sa gabardine soigneusement sur son bras. Albertine n'attendait pas une victoire si prompte et elle se détendit, affaissée sur une chaise.

Lui, depuis dix minutes qu'il cherchait à sortir de ce piège, il saisit sa chance, et, d'un bond, atteignit la porte. Il avait la main sur le bec-de-cane quand Albertine s'accrocha à son bras. Ils oubliaient l'un et l'autre l'enjeu sentimental, occupés uniquement à cette lutte, muscle contre muscle, dans la pièce étroite comme une cage. Albertine avait seulement présents à l'esprit les conseils énergiques de Mme Coutrot, de même que lui entendait seulement résonner en son esprit les paroles d'appel transmises par Mathilde; mais ce n'était, pour l'un comme pour l'autre, qu'un souvenir confus, l'ombre de pensée nécessaire à animer leurs corps.

Il essaya de secouer son coude, pour la faire lâcher prise, et il n'y réussit point. Elle sentit

pourtant qu'elle allait perdre cette partie, et elle changea de méthode instinctivement :

— Je t'en supplie, Emile, je t'en supplie, promets-moi de m'écouter une seconde, et je te laisserai partir ensuite.

Il abandonna le bec-de-cane, jeta un coup d'œil dans le couloir. La boulangère passait, avec de longs pains serrés dans son tablier gris.

— Je t'écoute, dit-il.

Albertine pleurait comme la veille au soir :

— Mon petit Emile, c'est pas possible, tu vas pas me faire ça ? Dis, rappelle-toi... Rappelle-toi tout ce que tu me disais encore hier soir.

Mais il ne retrouvait en lui que des souvenirs de dégoût, cette rancune de la chair asservie :

— Il faut que je parte.

Elle ne disait plus rien, elle levait vers lui son visage tordu par les larmes, elle avançait de pauvres mains aveugles, qui tâtonnaient dans le vide, puis se retiraient, par peur d'être repoussées. Il y avait, dans les yeux brouillés, un appel de détresse qui faillit l'émouvoir. Puis il pensa à l'autre, qui souffrait peut-être sur son lit làbas. Il ouvrit la porte et sortit. Dans le couloir, il s'arrêta une seconde et il entendit distinctement les sanglots; mais il ne lui restait plus que de la colère et il pensa : « L'imbécile, elle pourrait au moins chiâler dans la cuisine. Tous les locataires n'ont pas besoin d'être au courant de nos histoires. »

XXIII

Quand il arriva au passage des Lièvres, il trouva l'échoppe close et son cœur se serra : si un malheur... Puis il haussa les épaules : parbleu, c'était dimanche. Il découvrit un couloir sombre, qui sentait le moisi et l'eau de toilette ; il monta dans l'escalier, où, faute de lumière, il se guida par la rampe poisseuse. Il avait calculé que l'escalier faisait un demi-tour complet; puisque la boutique était à gauche, il fallait, sur le palier, s'adresser à la porte de droite. La clé était sur la serrure, mais il frappa.

— Entrez, dit une voix mince ou lointaine.

Ce couloir sans longueur n'était guère plus éclairé que l'autre; l'odeur en était nettement différente, plus difficile à définir : une bouffée de cuir rance et parfumé, comme si, sur de vieilles peaux tannées, on avait parsemé autrefois une essence de fleurs.

— Par ici, par ici, dit une voix rieuse, qui émut violemment Pinjon, se mêla subtilement en lui à la senteur entêtante.

Sonia était assise dans son lit, appuyée sur les oreillers. Elle montra à Pinjon un fauteuil bas, tout près d'elle. Elle conta qu'elle avait été ren-

versée, ramenée chez elle par l'automobiliste même, avec une simple éraflure au genou. Pinjon, rassuré, l'écoutait à peine; il amassait des souvenirs, pour demain, pour plus tard, dans cette pièce où vivait Sonia et qu'il ne reverrait sans doute jamais. Les rideaux à demi-tirés ne laissaient pénétrer qu'une lumière pâle, qui s'enrichissait aussitôt à mille couleurs vives : fleurs éclatantes du papier, grands vases dorés sur la cheminée, armoire ripolinée d'un rouge voyant, livres couverts de papier marbré, sur l'étagère qui surmontait le divan.

A force de regarder la pièce, pourtant, c'était comme si les yeux lassés ne voyaient plus que des teintes ternes ; le papier, dans le coin sombre auprès des rideaux, était décoloré par l'humidité ; sur les rayons aux livres, il y avait une couche de poussière où le doigt eût laissé sa trace ; maintenant, l'atmosphère paraissait presque opaque à Pinjon, imprégnée de cette poussière qu'il venait de voir et qu'il croyait, de loin, retrouver partout, sur les cadres de la cheminée, dans les grands plumeaux secs des graminées qui ornaient les vases où l'or s'écaillait.

Déjà, le visiteur ne sentait plus le parfum âcre de tout à l'heure, déjà, les couleurs de gloire et de misère s'effaçaient, n'étaient plus que le gris terne où se fondent les nuances dans les appartements pauvres de Paris.

Sonia avait à peine les yeux plus cernés que de coutume, et son visage mat gardait sa fraîcheur ; elle bavardait tout en frottant ses coudes, que

laissaient nus les manches du kimono, noir avec une mince bordure rouge.

Pinjon comprit que Sonia était seule depuis la veille, son père étant parti, comme à chaque fin de semaine, pour aller voir en banlieue la mère malade. Soudain, une idée frappa Emile :

— Comment avez-vous mangé hier soir ?

Elle eut un geste léger, qui creusa son poignet en deux plis puérils et dodus :

— J'avais des provisions.

Il osait à peine continuer :

— Et, à midi, comment allez-vous faire si vous ne pouvez pas sortir ?

— On verra bien.

— Vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller vous chercher quelque chose ?

Elle minauda, puis consentit :

— Mais vous mangerez avec moi, alors ? Nous ferons la dinette...

Pensa-t-il seulement à la loge obscure, à l'odeur du rôti de porc qui gagnait le couloir et inspirait aux locataires, en passant, des réflexions railleuses ou dégoûtées ? Il ne voyait que ce visage uni et tiède, ce front lisse sous les yeux qui aujourd'hui paraissaient noirs, ces frêles épaules constamment remuées. Il n'osait même point regarder tout ce qu'il voyait, la forme mince des jambes sous la couverture, plus précises à mesure qu'elles s'allongeaient, jusqu'aux deux petites bosses que faisaient les pieds, et qui se trémoussaient.

Le menu fut arrêté, que Pinjon inscrivit sur un morceau de papier.

— Attendez, dit Sonia, il faut que je vous donne un sac à provisions.

Elle rejeta son drap pour se lever et Pinjon pâlit ; elle était vêtue d'un pantalon de pyjama d'un rouge vif, qui flottait autour d'elle et ne laissait rien deviner de son corps mince. Pinjon détourna les yeux et, ayant reçu le sac, se préparait à sortir, quand elle le rappela :

— Attendez que je vous donne de l'argent !

— Vous plaisantez !...

Il descendit en hâte. Quand il remonta avec son sac plein, après avoir dépensé vingt-trois francs quarante, le couvert était mis sur une table basse. Sonia était allongée sur les couvertures, en une pose d'almée, les bras repliés sous la tête, les jambes croisées dans son pantalon voyant, les pieds nus et impeccables. Pinjon mangea gauchement, assis sur le bord du fauteuil, essayant de prévenir les désirs de Sonia, tandis qu'elle picorait, à gestes lents, des olives noirâtres et des ronds de saucisson qu'elle grignotait comme des pastilles.

A la fin, il lui demanda :

— Comment auriez-vous fait pour manger, si je n'étais pas venu ?

— J'étais sûr que vous viendriez...

Une grande joie allait le soulever, quand Sonia ajouta :

— Vous ou quelqu'un d'autre.

Elle n'avait pas, en effet, compté sur Pinjon

ou sur quelque ami providentiellement informé. Mais elle était sûre que la mâne tomberait du ciel au milieu du désert. Non qu'elle eût conscience d'appartenir à un peuple élu ou, ce qui est identique, à un peuple persécuté ; sa race n'était pour elle qu'un accident sans grande importance, une petite infériorité qui l'agaçait à peu près autant que l'exiguité de sa taille. Si on l'avait interrogée sur son insouciance, elle eût répondu, avec le plus authentique accent de Paris :

— J'ai confiance en ma veine.

Mais là encore, elle n'eût pas été pleinement sincère ; elle avait surtout confiance en elle-même, en sa faculté de tirer profit des circonstances.

Après le déjeuner, elle retint Pinjon, bavarda avec lui ; elle finit même par se lever et par clopiner dans la pièce en ses vêtements d'intérieur ; quand il la voyait de dos, Pinjon la guettait, les dents serrées ; il réussit, une fois ou deux, à lui effleurer la main tandis que, assise à l'orientale sur le tapis, elle tournait les pages de l'album de photos qu'elle lui avait placé sur les genoux ; deux fois au moins, il faillit saisir cette tête triangulaire et féline, baiser cette bouche étroite ; mais il n'osa point, car il se rappelait l'anecdote du Tréport. En partant, il promit de revenir le soir même.

Il n'avait point pensé à sa femme de toute l'après-midi, et pourtant, dès qu'il eut quitté Sonia, il se mit à courir. Il aperçut un tramway

arrêté, fit signe au receveur qui, ne le voyant pas tira sur la sonnette. Alors, M. Pinjon courut de plus belle. Il rattrapa la voiture, saisit la rampe et sauta ; mais il sauta trop court, et le tramway l'enleva, comme un coup de vent soulève un drapeau. Le receveur sonna éperdûment, tandis que les voyageurs criaient ; quand la voiture s'arrêta, Pinjon était toujours cramponné à la barre ; avant que le receveur eût mis pied à terre, Pinjon était debout et montait dans la voiture. Lui seul n'avait pas eu le temps d'avoir peur, lui seul pensait à autre chose qu'aux accidents du corps. Il s'aperçut seulement que, comme il avait été traîné sur une dizaine de mètres, l'étoffe de sa gabardine se trouvait élimée. Et il pensa machinalement « Qu'est-ce qu'Albertine va me raconter ! »

Il fut agacé de la lenteur du tram, descendit à une station de métro, courut dans les couloirs. Maintenant qu'il ne pouvait plus rien pour Sonia, il pensait à l'impatience douloureuse d'Albertine, qui avait dû l'attendre pour déjeuner.

Il s'estima mal récompensé de ses peines par la froideur avec laquelle elle le reçut. Elle refusa de se laisser embrasser, et ne dit pas un mot.

Le soir, après dîner, Pinjon annonça qu'il sortait. Il vit sa femme blêmir, et tout de suite, les larmes aux yeux, elle recommença la pauvre litanie de ses lamentations, avec son pitoyable regard d'appel et de détresse, qui la rendait

humble et touchante comme un chien qui se noie.

Quatre soirs de suite, il sortit ainsi, et quatre fois, il revit la même scène, un peu plus pénible chaque jour, car Albertine devenait indifférente aux locataires qui passaient. Eux, ils se disaient avec un certain plaisir « Tiens, voilà les concierges qui s'engueulent », tandis que, dans son désespoir, elle retrouvait, pour toucher Pinjon, les mots naïfs de leur amour, l'appelant mon chéri, mon chou, mon poulet. Rien n'avait prise sur lui, car ce visage ravagé, ce n'était plus celui qu'il avait aimé, et les mots naïfs et câlins qu'elle disait, en sanglotant éperdûment de toute la masse de ses seins, lui semblaient incompréhensibles et presque indécents.

Il était trop heureux de rejoindre Sonia, de lui tenir compagnie, de lui monter à manger, de vivre de sa vie. Le quatrième jour, elle lui annonça que son père allait rentrer, et qu'aussi bien, puisque le médecin de l'assurance avait fait les constatations nécessaires, elle allait recommencer de sortir.

Le vendredi soir, quand Albertine se rendit compte que Pinjon restait avec elle, elle fut si contente qu'elle se montra enjouée toute la soirée. Lui se laissa taquiner doucemnt, gâter, dorloter. Ce fut peut-être la plus belle soirée de leur amour.

Le samedi matin, Albertine se sentit si heureuse qu'elle fit part de sa joie aux locataires avec qui elle avait coutume de bavarder. M. Mé-

lèze la félicita distraitement : la veille, il avait acheté pour deux cents francs une édition « augmentée et modernisée » des quatrains du sieur de Pibrac, et il venait de s'apercevoir que trois hors-textes manquaient, qui devaient être audacieux, à en juger par les vers correspondants.

Albertine trouva plus de sympathie auprès de Mme Martin, qui l'assura qu'elle n'était point surprise, car elle avait elle-même fait la neuvaine pour Mme Pinjon. Mathilde, qui rôdait toujours autour de la loge le samedi matin, lui proposa de lui dire les cartes, ce que Mme Pinjon accepta avec joie ; mais elle donna son argent de mauvaise grâce, car les cartes furent nettement pessimistes ; elles annoncèrent une catastrophe qui ne pourrait être évitée qu'avec beaucoup d'attention, si l'on écoutait les conseils que donnent les véritables amis, dont le principal était figuré par la dame de trèfle.

Un peu agacée, Albertine, quand elle s'ouvrit à Mme Coutrot, se montra circonspecte, et flatta celle-ci :

— J'ai suivi vos conseils, Mme Coutrot, je me suis montrée énergique, et ça m'a réussi.

Mais Mme Coutrot, un soir ou deux, s'était attardée en passant devant la loge et avait entendu les sanglots et les supplications. Aussi, loin de se montrer satisfaite, elle eut l'impression que la concierge se moquait d'elle, et elle pinça plus que jamais ses lèvres minces dans son visage violacé :

— Je vous l'ai déjà dit, ma petite dame, c'est

avec la poule qu'il faut se montrer énergique. N'hésitez pas à aller la trouver et tâchez de lui faire peur... Naturellement, soyez prudente. Vous avez beau être costaud, elle, c'est une jeunesse et un mauvais coup est vite attrapé... Si elle était mariée, puisque vous savez son adresse, je vous dirais de prévenir son mari... Peut-être pourriez-vous prévenir son père : mais je doute que ce soit une vertu, et alors, ça ne servira à rien... Le meilleur truc, c'est de la menacer de la police... Seulement, voilà, elle est peut-être déjà en carte...

La tête tournait à Mme Pinjon ; elle ne retrouvait plus son bonheur de la veille ; elle se rendait compte que la lutte commençait seulement et qu'il faudrait employer des moyens graves, très graves.

— Allons, bonne chance, dit Mme Coutrot.

XXIV

A midi et demie, Pinjon n'était pas rentré C'était la seconde fois qu'il s'absentait ainsi et sa femme n'hésita point à interpréter sa conduite. Elle eût pu croire qu'il était écrasé, ou qu'il s'était enfui avec la belle. Mais elle n'avait pas l'âme romanesque et elle connaissait bien son Emile. Elle pensa avec raison que, redoutant une scène qui l'empêcherait de rejoindre l'autre, il avait résolu de déjeuner dehors. Elle en conçut à la fois de la fierté et de la rage. Mme Coutrot avait raison : seule la manière énergique pouvait réussir.

Pendant toute l'après-midi, Mme Pinjon entretint savamment sa rancune contre Emile. Quand il rentra, elle se précipita vers lui :

— D'où que tu viens ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

Il ôta posément sa gabardine, si calme que Mme Pinjon n'insista point. La table était servie ; ils commencèrent à manger. Mais Emile avait la gorge serrée ; il ne tarda pas à reposer sa cuiller, et il resta, les yeux dans le vide, sa moustache effilée pendant au-dessus du potage qui fumait encore.

— Pourquoi que tu manges pas ? demanda la femme.

— J'ai pas faim.

— Naturellement, lança-t-elle de sa plus belle voix ironique, Monsieur fait la bombe avec ses poules...

Il haussa les épaules sans répondre ; elle sentait sa colère monter, l'étrangler et elle cessa de manger à son tour ; elle enleva les deux assiettes en murmurant avec rage :

— Si c'est pas malheureux de perdre de la bonne marchandise comme ça. Y en a qui seraient heureux d'en faire leurs choux gras...

Puis elle apporta les légumes ; carottes onctueuses, navets d'un blanc sucré, et aussi des choux aux feuilles moelleuses et frisées. M. Pinjon ni Albertine ne furent tentés. Elle reprit l'offensive :

— Tu sortiras pas demain ?

— Je sortirai si ça me plaît.

Elle rougit sous l'affront, et sa voix devint aiguë :

— Si tu te figures que ça va continuer comme ça...

Elle avala les derniers mots, car on ouvrait la porte de la loge :

— Y a pas de lettre pour moi ?

C'était M. Lourpal, le gros homme blond à la clarinette ; mais il n'avait pas son instrument.

— Y a rien, Monsieur, dit la concierge poliment.

— Décidément, ma femme m'oublie... Ah !

les femmes, les femmes !... On a bien tort de s'en faire pour elles.

Il avait la figure réjouie. Apparemment, il ne se souciait guère de sa femme ; elle, on ne l'avait encore vue qu'une fois, le jour de l'emménagement. M. Lourpal, qui était aimable, renifla l'odeur de cuisine :

— Ça sent bon chez vous... Vous devez pas vous en faire... Logés pour rien, sans compter les pourboires, et encore la distraction des allées et venues...

Décidément, il était jovial ; mais comme il ne trouvait point d'écho, il sortit :

— Bonsoir la compagnie...

Le silence retomba plus lourd dans la loge ; pourtant, ce gros homme avait ramené le bon sens avec lui ; les époux mangèrent. Mais peu à peu, l'irritation revint à M. Pinjon : il était furieux contre ce bon vivant qui les avait traités avec un mépris sympathique. Et il pensait : « C'est tout de même dégoûtant de jamais être chez soi... Et pourquoi est-ce qu'on nous prend à la blague ? Comme si on n'avait pas nos malheurs. » Il se redressa et ajouta mentalement « Nos passions, aussi ».

Il entama la conversation méchamment :

— T'as entendu, ce qu'il a dit, le type.

— Quoi ?

— Qu'il fallait pas s'en faire pour les femmes.

— Avec ça que tu t'en fais pour la tienne.

Il répondit gravement :

— C'est ce qui te trompe... Je t'assure que si tu n'étais pas là...

Elle avala, dans son émotion, la grosse bouchée qu'elle venait de se mettre entre les lèvres ; et quand elle eut repris haleine :

— De quoi ? Qu'est-ce que tu ferais si j'étais pas là... Si je te gêne, dis-le.

Il lissa sa moustache :

— Comprends-moi, Albertine... Je t'assure que je prends part à ta douleur ; mais d'un autre côté, la passion m'entraîne et...

Elle posa ses deux mains sur la table, écarta les coudes pour montrer qu'elle n'était pas dupe :

— Passe la main avec ta passion... C'est ta cochonnerie, tout simplement.

Il devînt blême, car il était touché, mais il ne parvint pas à perdre son ton faussement noble :

— Je te défends de m'insulter...

Elle l'avait trop longtemps admiré pour ne pas croire qu'il lui était, pour l'instant, supérieur encore ; elle s'excusa :

— Je t'insulte pas.

Et pour se montrer douce :

— Tu veux encore des légumes ?

— Non, merci.

Elle enleva le plat, passa dans la cuisine, et revint avec le bouilli. Elle avait pris le temps de réfléchir, et c'est pourquoi peut-être elle fut maladroite. Elle dit, d'un ton conciliant :

— D'abord, c'est pas à toi que j'en ai, c'est à ta poule...

La réplique vint aussitôt :

— C'est pas une poule...

Elle lui tendait le plat que, dans sa colère, il repoussa brutalement ; elle reçut le choc dans la main, jusqu'au coude, et la douleur physique l'irrita davantage :

— Sans blague, c'est-y que t'aurais levé une pucelle?

Il esaya de rester calme :

— Si tu pouvais comprendre combien que t'es vulgaire dans tes façons de sentir...

— Non, mais aussi, tu me fais rigoler. Si tu te figures que t'as séduit une vierge...

— Eh bien! et toi, tu l'étais bien quand je t'ai connue.

L'argument la réduisit au silence, et elle demanda une trêve :

— Tiens, prends du bouilli, ça vaudra mieux.

Il essaya de mâcher ; jamais cette viande privée de suc ne lui avait semblé aussi pâteuse ; elle lui collait aux dents, avec un goût morne de carton. La femme reprit, de son ton le plus aimable :

— Evidemment, tu défends ta maîtresse...

Mais il avait bondi sur sa chaise :

— Elle n'est pas ma maîtresse.

Elle le regarda avec stupeur :

— Ecoute, Emile, je comprends encore qu'on raconte des bobards, mais celui-là, il est de taille... C'est pas à moi qu'il faut dire ça... Je sais bien que t'es porté sur l'article...

Il garda un silence dédaigneux, mâchonnant

la viande amère. A quoi bon montrer à cette femme sa vulgarité ? Elle ne la comprendrait point. Elle le jugeait mal, elle ne le connaissait point, elle ne l'avait jamais connu. Quatorze ans de sa vie ainsi gâchés! Quelle différence avec Sonia, qui lui résistait encore, au bout de bientôt trois mois, Sonia si fine et si artiste.

Sa pensée errait loin de cette table quand il entendit confusément :

— Pour que tu cavales ainsi derrière elle, bien sûr, c'est qu'elle te fait des trucs que je connais pas, moi qui suis une honnête femme.

C'en était trop. Pinjon se leva, jeta noblement sur la table sa serviette, dont le bout trempa dans le verre de vin :

— Que tu m'insultes, moi, passe encore ; mais je te défends de parler d'elle... Elle, c'est sacré...

— Idiot, va...

Elle était dressée à son tour :

— Ah! là, là... T'as pas besoin de faire des magnes comme ça avec ta putain...

Par dessus la table, il la saisait au poignet et elle cria de douleur ; comme elle se débattait, elle entraîna la toile cirée ; une assiette tomba et se cassa avec fracas. Du coup, Pinjon lâcha prise. Albertine se frotta le poignet :

— C'est malin, ce que tu fais... Quand t'auras cassé toute la vaisselle, tu seras bien avancé...

Il contournait la table, revenait vers Albertine ; celle-ci eut peur :

— Emile, fais attention ; si un locataire pas-

sait, ou si le gérant nous voyait... Faut pas perdre notre place...

Et le sentant maîtrisé, elle joua sa dernière carte :

— Si tu crois que je vais rester dans mon coin à pleurnicher, tu te trompes. Je vais aller y dire deux mots, moi, à ta poule.

— Tu saurais même pas la trouver.

— Avec ça que je sais pas son adresse !

Il pâlit, mais bluffa encore :

— Dis-la, pour voir.

— Douze, passage des Lièvres... C'est à Vaugirard, du côté de la Mairie...

Dressé tout entier, il leva la main sur elle :

— Je te défends d'aller l'embêter...

La femme le regarda avec défi :

— Gueule pas si fort... T'as envie que les locataires sachent?... A cette heure-ci, un samedi, y en a assez qui passent...

Puis, près de son visage, d'une voix basse, sifflante, saccadée :

— Bien sûr que j'irai la trouver... et elle n'a qu'à la fermer...

Toujours proche de lui, elle clignait des yeux et avançait la mâchoire. Il eut peur, se recula, alla reprendre sa place. Il réfléchissait. M. Lourpal passa, sa poubelle à la main ; on l'entendit qui la vidait dans la courette, tout en fredonnant. Quand il revint, il ouvrit de nouveau la porte de la loge :

— Dites-moi... Si des fois on vous demandait un clarinettiste, pour le quatorze juillet ou n'im-

porte quoi... hein ? pensez à moi... Naturellement, y aurait quelque chose pour vous.

Ce fut Pinjon qui répondit :

— On y pensera, Monsieur Lourpal, soyez tranquille.

— Merci, dit l'autre... Et si jamais vous avez le cafard, montez chercher Lourpal : il viendra avec sa clarinette, et on rigolera.

Mme Pinjon hocha la tête :

— Dans la loge, vous savez, c'est pas commode. Ça pourrait déranger les locataires... Enfin, merci tout de même...

Lourpal sortit et le repas continua. Pinjon observait sa femme à la dérobée. Elle mangeait paisiblement et ce n'est pas sans une ironie méprisante qu'il se rappelait la menace qu'elle lui avait faite tout à l'heure ; Albertine était incapable de passion, donc de violence. Il ne put se tenir de lui en faire la remarque à haute voix :

— Alors, t'es un peu calmée ?

Elle leva les yeux et posa sur lui un regard dur, direct, qu'il ne connaissait pas :

— Moi ? Pourquoi que je me fâcherais ? Je connais mon droit.

Ses lèvres frémissaient, entrouvertes sur ses dents ; une inquiétude obscure gagnait Pinjon. Mais il ne voulut point en convenir :

— On dit des choses et puis, tu sais, au dernier moment, on se dégonfle... Je suis sûr que t'irais même pas trouver la petite...

Albertine regardait Pinjon avec des yeux éga-

rés ; sa tête oscillait d'un mouvement machinal et pourtant cruel, résolu :

— Ecoute-moi bien, Pinjon... Si vraiment tu veux pas la lâcher, tu comprends, ma vie à moi, elle est foutue. Alors, autant que je me venge d'elle... Parce que je veux pas que vous restiez tous les deux à rigoler, pendant que moi, je crèverais dans mon coin...

Il la sentait farouchement butée ; il comprenait que la menace n'était pas vaine. Mais il se refusait encore à croire qu'Albertine bouleverserait ainsi le monde simple dans lequel ils avaient toujours vécu l'un et l'autre. Il haussa les épaules :

— Tu serais bien avancée !... Qu'est-ce que ça te donnerait de finir tes jours en prison ?... Voyons, aie un peu de bon sens.

Le regard de la femme ne broncha pas ; mais il y passa comme une suprême lueur mauvaise :

— Du bon sens ? J'en ai... C'est toi qui réfléchis pas... J'aurais tout le monde pour moi... Je suis ta femme légitime et y a quatorze ans qu'on est ensemble...

Elle se penchait sur la table ; ses yeux se rapetissaient dans sa rage froide et meurtrière :

— Même si je descends la poule, tu sais bien que le jury, il m'acquittera...

Et elle se remit à manger tranquillement, sûre de sa victoire, tandis que les mains de Pinjon tremblaient.

XXV

L'homme s'éveilla brusquement au milieu de la nuit. Il haletait d'angoisse, et il ne savait pas pourquoi. Un cauchemar ? L'obscurité était étouffante ; pourquoi n'avait-on pas ouvert la fenêtre ? Puis il comprit que sa terreur ne venait pas de son sommeil, ni de l'air qui l'entourait. Sa terreur était en lui. Et dès qu'il s'en rendit compte, il eut moins peur.

Sa chair, certainement, eut moins peur. Mais quelque chose pesait sur son esprit plus lourdement que tout à l'heure. On sait bien qu'un cauchemar se dissipera ; on sait bien qu'il suffit d'ouvrir une fenêtre pour renouveler un air oppressant. La menace était plus douloureuse parce qu'elle était vue lucidement, comme un mal contre lequel il est vain de se révolter.

Ainsi qu'une aiguille qui s'affole sur un cadran, l'esprit de Pinjon tenta de revenir en arrière : « Ah ! si je n'avais pas rencontré Sonia !... » Mais à quoi bon se lamenter ? Il fallait s'accommoder de la réalité, lui faire place tant bien que mal dans son cœur : Albertine pouvait tuer Sonia.

Comment empêcher le crime ? Dès que cette

pensée se présenta distinctement à l'esprit de Pinjon, il se trouva soudain apaisé. L'obscurité était maintenant rafraîchissante, aimable. Il y avait un moyen d'empêcher tout meurtre, toute folie, et il était bien simple : il suffisait de fuir avec Sonia.

Au grand jour, dans la loge, dans le bureau, dans la rue, prisonnier de toutes les contraintes sociales, Pinjon se fût senti timoré et il eût écarté tout de suite ce projet comme romanesque et impossible. Mais il était là, seul dans la nuit, les membres détendus, l'esprit libre de toutes les pensées qui viennent des autres. En ces heures qui précèdent le lever du jour, tout homme qui s'éveille sous une impulsion intérieure se sent plus grand que lui-même ; toute la fatigue du jour précédent s'en est allée ; l'être ne subit pas encore cette courbature qui marque le lever et la reprise de la tâche quotidienne.

Il fallait fuir, c'était le plus simple. Tout s'ordonnait dans l'esprit de Pinjon. Demain, aujourd'hui plutôt, c'était dimanche ; pas besoin d'aller au bureau ; ça faisait un jour pour se retourner.

D'ailleurs, la bonne saison venait. Pinjon pouvait prendre ses vacances tout de suite ; ça ne ferait rien au patron et les copains s'arrangeraient, comme d'habitude, pour que le boulot ne souffre pas. A charge de revanche, bien entendu. Quand Pinjon reviendrait, libre, heureux...

Oui, c'était bien ce qu'il fallait faire. Pinjon

se sentit calmé. Il eût souhaité jeter sur les objets qui l'entouraient ce regard ému que l'on jette aux choses que l'on va quitter. Mais la nuit était noire ; c'est tout juste si Pinjon pouvait distinguer un reflet sur les vitres de la porte. Alors, sa pensée revint vers Albertine avec tendresse et il dit intérieurement : C'est pour toi aussi que je pars, pour t'éviter un crime.

Il s'en irait tranquillement demain matin, comme pour faire une promenade, et il ne reviendrait plus. Surtout, il ne fallait pas oublier le livret de caisse d'épargne : on peut se faire rembourser dans toute la France, en remplissant la formule quelques jours d'avance ; on peut même se faire rembourser télégraphiquement. Pinjon avait dans son porte-monnaie trois cents francs, de quoi prendre un billet pour aller loin. D'ailleurs, la chance était pour lui : demain, dimanche, les armuriers devaient être fermés. Jamais Pinjon n'avait, de sa vie, combiné une action grave avec un tel sang-froid.

Paisible, sûr de renouveler sa vie dans le bonheur, il se pencha pour la dernière fois sur celle qui avait été sa compagne pendant tant d'années. Il l'écouta respirer ; son cœur se mit à battre ; il avait, à portée de sa main, la chair qui, tant de fois, lui avait donné la volupté. Il s'approcha : la femme ne se déroba pas, mais elle ne comprit point pourquoi l'homme criait son nom, avec cette fureur sauvage.

Il s'endormit lourdement ; mais au réveil, il retrouva sa résolution aussi fraîche. Il se leva

vite et décida d'accomplir sa besogne habituelle, afin de ne pas éveiller les soupçons de sa femme. Il aligna donc les poubelles sur le trottoir. Pour la dernière fois de sa vie, il restait ainsi debout, dans le matin aigre ; il n'avait pas devant lui une longue journée d'oisiveté, mais au contraire une fuite devant un danger qui menaçait, non seulement lui, mais celle qu'il aimait. Il attendait avec impatience le passage des boueux.

Tout en tremblant, il vit arriver l'auto-poubelle qui allait marquer l'heure de la délivrance. Les boueux soulevaient les boîtes à bout de bras, les vidaient, puis les rejetaient avec violence ; et elles vibraient encore une seconde après avoir touché le trottoir sonore. M. Pinjon pensa : « Ça ne fait rien, ils devraient prendre garde de pas les esquinter comme ça. » A mesure que chaque poubelle était vide, il la reportait aussitôt dans la courette, afin de gagner du temps; mais les boueux allaient plus vite que lui, et quand la voiture démarra, il restait encore trois poubelles vides à rentrer.

Quand tout fut en ordre, M. Pinjon alla se laver les mains au robinet de la cuisine, puis se prépara à sortir. Sa femme, assise à la table ronde, ne bougea pas et dit seulement :

— Tu t'en vas, malgré ce que je t'ai dit ?

Il haussa les épaules, ouvrit la porte. Comme il était tendre, il ne put pas partir aussi brusquement et il s'approcha de sa femme :

— Embrasse-moi.

Mais elle l'écarta d'un geste :

— Non, sans blague ?

Ce fut la dernière parole qu'elle adressa à Pinjon. Il se trouva dehors sans avoir réfléchi, hésita un peu, puis se dirigea rapidement vers le métro.

Il n'était pas neuf heures quand, au haut de l'escalier sombre, il frappa à la porte de Sonia, qu'il savait seule. La clé était sur la serrure et il pensa : « Tiens, c'est moi qu'elle attend ». Mais comme il pénétrait dans la chambre, elle poussa un cri :

— Comment, c'est vous ? Je croyais que c'était l'ouvrier de papa... Il est très gentil et, quand je suis seule, il m'apporte mon petit déjeuner.

Le cœur de Pinjon se serra : un autre donc servait aussi Sonia. Elle ne remarqua pas sans doute qu'elle l'avait froissé, car elle ajouta :

— C'est drôle, tous les hommes cherchent à me faire plaisir.

Il s'était assis lourdement, et il avait les traits tirés ; elle s'attendait à quelque scène sentimentale comme il lui en avait déjà faites ; et, pour être débarrassée plus tôt, elle l'interrogea :

— Qu'est-ce que vous avez ?

En venant, il avait compté lui avouer tout, dans un beau mouvement de passion ; mais l'incident du petit déjeuner l'avait rendu circonspect. Il hésita, puis dit enfin :

— Sonia, vous m'aviez toujours dit que vous consentiriez à prendre des vacances avec moi.

Elle s'assit sur son lit, rejetant ses cheveux en

arrière ; elle portait une chemise de nuit, avec une longue tache jaune que Pinjon prit pour du café au lait ; et elle dit négligemment :

— Bien sûr que je ne refuse pas de faire un voyage avec vous, si vous me faites voir des choses intéressantes... Mais si c'est pour me raconter ça que vous êtes venu si tôt, vraiment, il n'y avait pas urgence.

— Pourtant..., commença-t-il.

Comme elle le regardait avec surprise, il expliqua :

— Oui, j'ai reçu, hier soir, la visite de mon copain de travail, et ça l'arrangerait que je prenne mes vacances le plus tôt possible, parce que, après, il faut qu'il assiste à une noce dans son pays... Vous comprenez ?

Pinjon mentait à peine : l'incident s'était produit l'année précédente. Sonia demanda :

— Quand est-ce qu'on partirait ?

— Ben... le plus tôt possible... aujourd'hui.

Elle se récria, battant de ses deux mains le bord de son drap :

— C'est impossible, je n'ai rien de prêt... Vous ne pouviez pas me dire ça hier après-midi ?

Il leva les bras et faillit avouer : « Hier, je ne savais pas », mais il se retint. Elle le regarda plus attentivement :

— Dites donc, mon petit Pinjon, pourquoi me racontez-vous des histoires à dormir debout ?

Il se sentit soulagé, car il était malhabile au mensonge et il dit enfin :

— Ma femme sait tout...

Il lissait sottement sa moustache longue et piteuse ; Sonia éclata de rire :

— Eh bien, alors, elle ne sait pas grand chose.

Il hocha sa tête avec tristesse :

— Ne riez pas Sonia, c'est grave... Elle pourrait venir ici.

L'autre sursauta :

— Vous en avez de bonnes, vous... Elle sait mon adresse ?

— Oui.

La petite ne cachait pas sa colère :

— Ah! vous alors, pour un beau maladroit... J'aurais dû m'en douter, aussi, avec la tête que vous avez... Elle veut venir faire du scandale ici ?

— Oui, mais y a pas de danger pour aujourd'hui, parce qu'elle ne trouverait pas à acheter un revolver.

Sonia se retourna à demi vers lui ; la colère et la peur luttaient en elle :

— C'est sérieux, ce que vous me dites ?

— Bah ! dit Pinjon accablé, j'ai pas le cœur à la rigolade.

Elle le bousculait par l'épaule et se levait nerveusement ; il entrevit les jambes minces dans le flottement de la chemise longue :

— Et qu'est-ce que vous comptez faire pour me défendre ?

— Tout, Sonia, tout... Si elle venait, je me mettrais devant vous pour qu'elle tire sur moi.

Il l'eût fait comme il le disait, mais il le dit si

mal que Sonia ne le crut point et haussa les épaules :

— Il y a un moyen simple de tout arrêter... C'est que vous ne remettiez plus les pieds ici...

— Si vous voulez, Sonia... Peut-être même que je n'aurais pas dû venir ici, mais...

Il s'arrêta et elle vit bien qu'il ne comprenait pas :

— Si votre femme sait que vous avez rompu avec moi, elle n'a plus de raison de me chercher querelle.

— Evidemment, je pourrais lui mentir, lui faire croire...

Sonia, cette fois, perdit patience :

— Il faut que nous cessions de nous voir.

Pinjon blêmit et balbutia :

— C'est impossible... Qu'est-ce que je vais devenir, moi.

— Comment faisiez-vous avant ?

Il eut un geste de lassitude :

— Avant, voyez-vous, ce n'était pas la même chose.

Elle attendit qu'il se levât, mais il ne bougeait point. Déjà, Sonia rejetait loin d'elle cette aventure, la plus banale de celles qu'elle avait connues, et qui se révélait pourtant la plus dangereuse. Elle avait hâte de voir partir cet homme et de passer à autre chose :

— Tout de même, vous ne vous figuriez pas, Monsieur Pinjon, que j'allais m'enfuir avec vous, traîner la misère...

Il n'eut pas un mot de révolte ou de protestation :

— Bien sûr, j'aurais dû comprendre, c'était trop beau.

Il était debout, maintenant ; il se sentait dégrisé ; sa vraie vocation, ce n'était pas le bonheur, mais cette tristesse noire où il se trouvait enveloppé maintenant, Sonia eût peut-être pitié de lui ; ou peut-être était-elle vexée qu'il renonçât à elle aussi facilement :

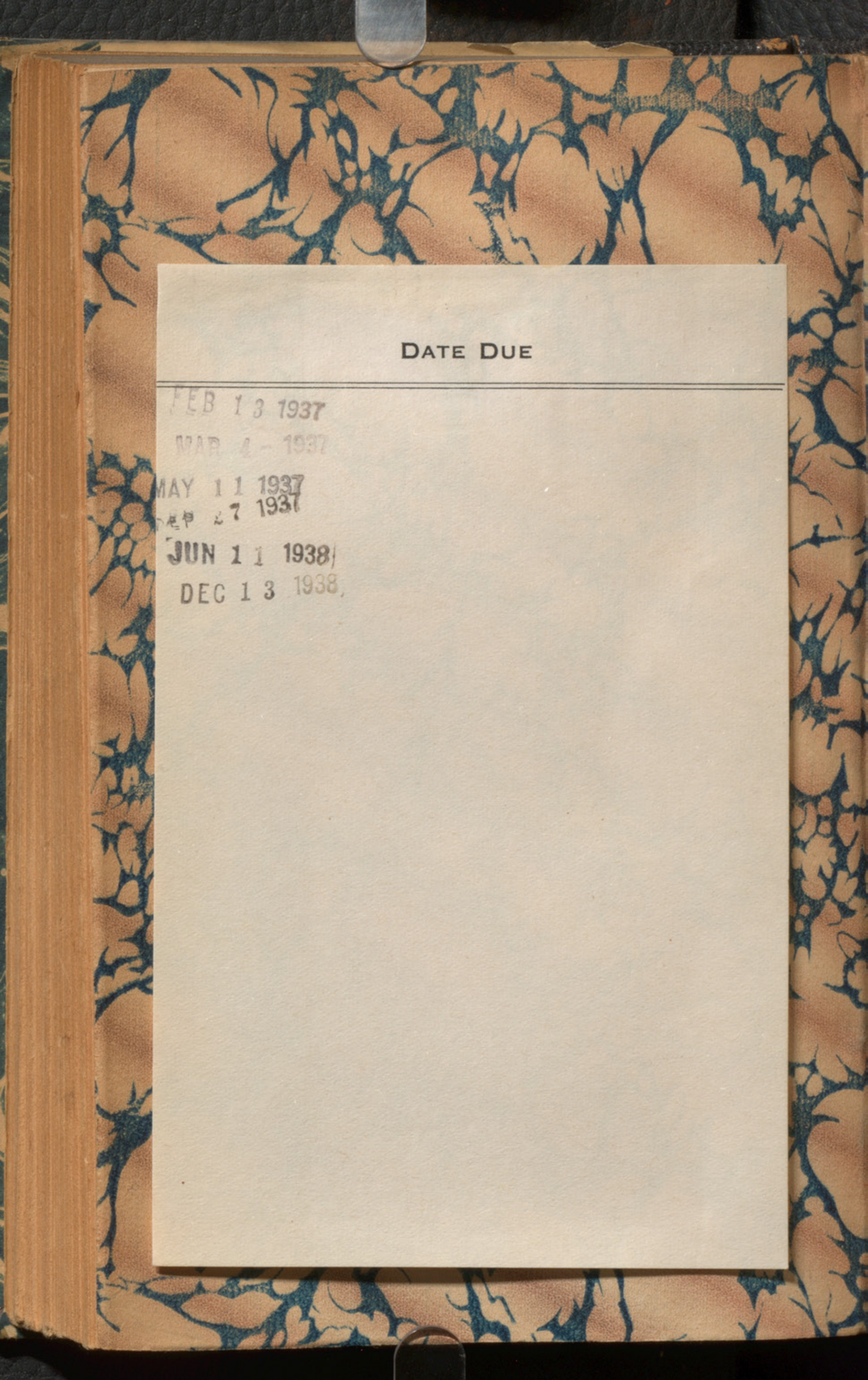
— Embrassez-moi si vous voulez, puisque c'est la dernière fois que nous nous voyons.

Il parut hésiter ; puis ce fut comme si la distance qui le séparait de Sonia était trop grande, comme s'il n'avait pas le courage de franchir les deux pas. Alors, il s'en alla, en refermant soigneusement la porte derrière lui.

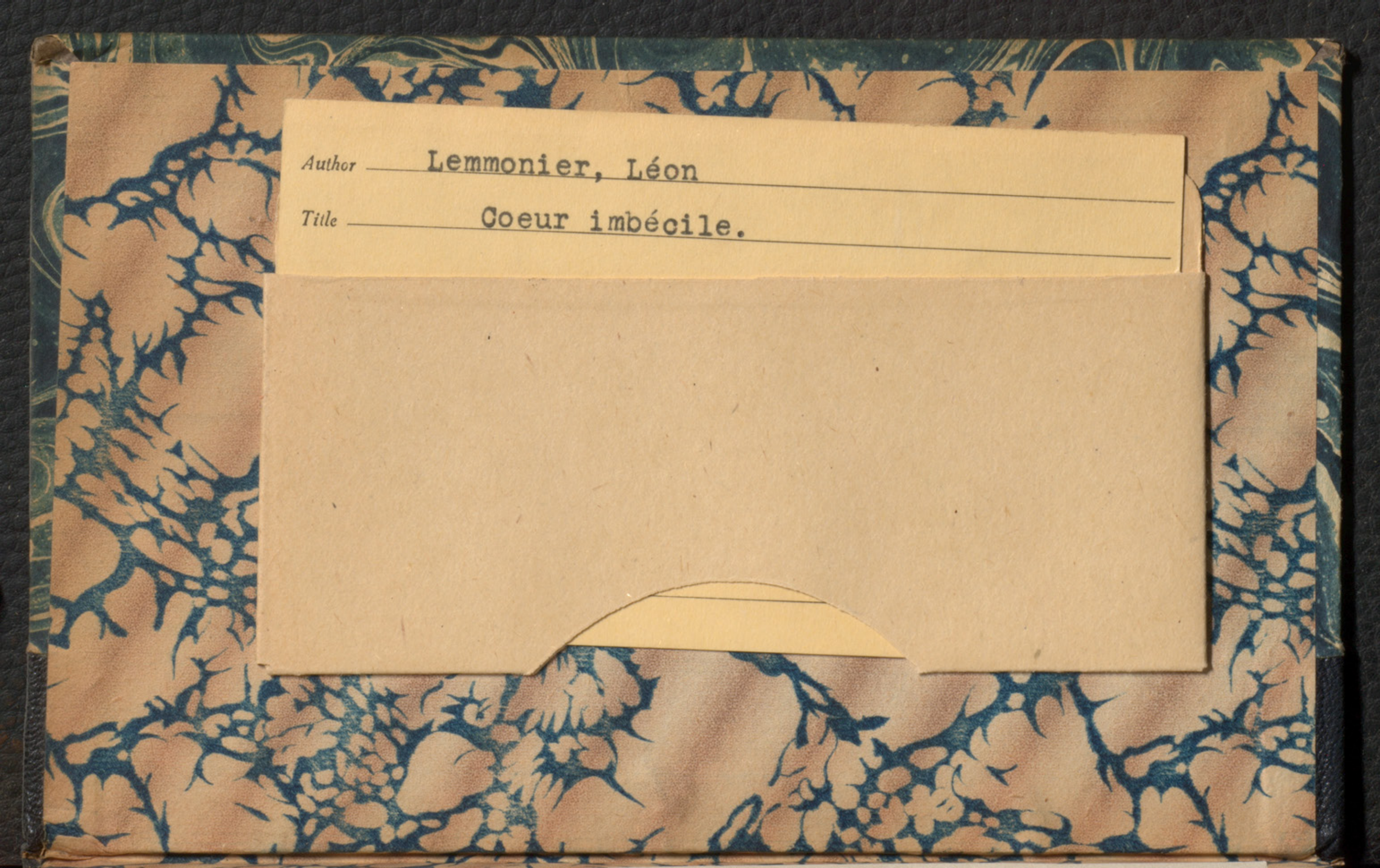
Sonia poussa un soupir de soulagement et sourit en pensant qu'après tout, elle gardait de lui des cadeaux utiles. Pourtant, en croyant l'avoir dupé, elle se trompait. Il emportait d'elle, non pas de beaux souvenirs, mais la douleur mesquine, interminable, de savoir qu'il appartenait à la race des vaincus, la douleur qui lui était nécessaire pour avoir conscience de lui-même à tous les instants de sa vie monotone.

FIN

Achevé d'imprimer le 19 Aout 1935
sur les presses de Omnès & Cie, imprimeurs
75, rue Rochechouart, Paris IXe, pour le
compte des Éditions de la Nouvelle Revue
critique.



DATE DUE
FEB 13 1937
MAR 4 - 1937
MAY 11 1937
27 1937
JUN 11 1938
DEC 13 1938


Author Lemmonier, Léon
Title Coeur imbécile.

